

RECHERCHES EXPÉRIMENTALES

ET HISTORIQUES

SUR

l'R d'une région du Haut Berry

(Avec 130 figures et 3 cartes dans le texte)

Thèse pour le Doctorat ès Lettres

Présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

PAR

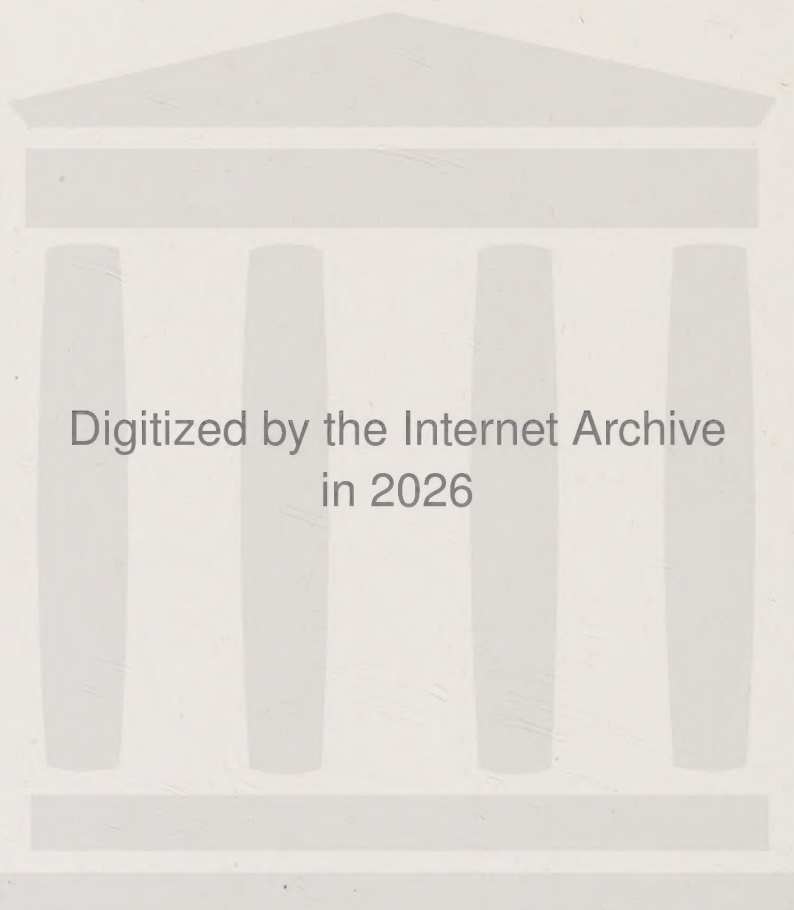
L'Abbé A. MILLET

PARIS

LIBRAIRIE PHILOSOPHIQUE J. VRIN

6, PLACE DE LA SORBONNE (V^e)

—
1926



Digitized by the Internet Archive
in 2026

RECHERCHES EXPÉRIMENTALES
ET HISTORIQUES

SUR

l'R d'une région du Haut Berry

RECHERCHES EXPÉRIMENTALES

ET HISTORIQUES

SUR

l'R d'une région du Haut Berry

(Avec 130 figures et 3 cartes dans le texte)

Thèse pour le Doctorat ès Lettres

Présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

PAR

L'Abbé A. MILLET

PARIS

LIBRAIRIE PHILOSOPHIQUE J. VRIN

6, PLACE DE LA SORBONNE (V^e)

—
1926



*L'Auteur dédie ce travail
à la Mémoire vénérée
de M. l'Abbé ROUSSELOT,
en témoignage
d'affectueuse reconnaissance.*

L'auteur se fait un devoir de remercier ici très vivement tous ceux qui lui ont apporté, chacun pour leur part, leur coopération bienveillante et leurs encouragements, et entre autres :

M^{me} G. DE POMMEREAU, châtelaine de Beaujeu ;

M. LE CHANOINE VILAIRE, de Bourges ;

M. L'ABBÉ LANGLOIS, bibliothécaire de l'Institut catholique de Paris ;

M. HUBERT PERNOT, professeur à la Sorbonne ;

M. EMILE TURPIN, président de la Société historique, littéraire et scientifique du Cher.

PLAN GÉNÉRAL

INTRODUCTION GÉNÉRALE

Objet du travail. Division. *Définition* et *Histoire* de *r* en Haut Berry.
Région explorée : la haute vallée de la Grande Sauldre (Cher).
Documents écrits, oraux, expérimentaux.
Alphabet phonétique employé.

PREMIÈRE PARTIE

LA DÉFINITION DE L'R PARLÉE DANS UNE RÉGION DU HAUT BERRY.

CHAPITRE PREMIER. — 1° Introduction historique : l'*r* de 1400 à 1850 ;
2° Éléments acoustiques de l'*r* parlée depuis 1850 à nos jours : les
variétés entendues, roulées et grasseyées. Les zones de traitement. Le
problème posé.

CHAPITRE II. — Éléments physiologiques des deux *r*, roulée et grasseyée :
dans l'espace (sur la châtellenie de Beaujeu) ; dans le temps (sur
trois générations, depuis 1850).

CHAPITRE III. — Éléments physiques des deux *r*, roulée et grasseyée. 1° Aux
positions fortes : à l'initiale devant voyelle.

CHAPITRE IV. — Éléments physiques (*suite*). Aux *positions fortes* : 1) Devant
consonne.

CHAPITRE V. — Éléments physiques (*suite*). 2) Après consonne.

CHAPITRE VI. — Éléments physiques (*suite*). 2° Aux *positions faibles* : inter-
vocalique et finale. Comparaison finale. Essai de définition du pho-
nème.

DEUXIÈME PARTIE

L'ÉVOLUTION DE L'R SOUS SES FORMES ROULÉES ET GRASSEYÉES DANS UNE RÉGION DU
HAUT BERRY.

CHAPITRE PREMIER. — L'évolution de *r* aux *positions fortes* : 1° à l'initiale
devant voyelle : sous la forme roulée. Maintien régulier de *r*.

CHAPITRE II. — L'évolution de l'*r* roulée aux *positions fortes (suite)* : devant et après consonne. Résistance générale de *r*.

CHAPITRE III. — L'évolution de l'*r* roulée aux *positions faibles* : intervocalique et finale. Conditions phonétiques du maintien ou du passage de *r* à *z* ou à *zéro*.

CHAPITRE IV. — Conditions de la répartition des zones du *z z* et du *zéro* en Haut Berry. Antécédents historiques, géographiques, sociaux et moraux.

CHAPITRE V. — Conditions de l'apparition et du développement de l'*r* grasseyée dans une région du Haut Berry. Relations diverses : continuité de l'articulation sous ses deux formes, roulée et grasseyée.

CHAPITRE VI. — Conclusion générale. Sens et portée des évolutions.

INTRODUCTION GÉNÉRALE

Établir la *définition* et décrire l'*évolution* de l'*r* parlée autrefois et aujourd'hui dans la vallée supérieure de la Grande Sauldre, en Haut Berry, tel est l'objet de ce travail.

Il comprendra de ce fait deux parties : dans la première on s'efforcera de déterminer les éléments qui caractérisent l'*r* régionale sous ses formes diverses, au triple point de vue acoustique, physiologique et physique ; dans la seconde on en suivra le développement dans le temps sur plusieurs générations, et dans l'espace entre plusieurs localités contiguës. Au préalable, un rapide aperçu sur l'histoire locale de *r* antérieure à 1850, époque où apparaissent les plus anciens témoins de notre enquête, aura pour objet de rattacher les formes présentes à celles du passé.

La région dont il est question est au Centre de la France et au nord de la province du Berry ; elle fait partie du Sancerrois qui tire son nom de la ville de Sancerre, sous-préfecture du département du Cher, et dont les bornes sont : à l'est, le fleuve et la vallée de la Loire ; au nord, le département du Loiret ; à l'ouest, les plaines de la Sologne et le Blaisois ; au sud, le plateau de la Champagne et la vallée de l'Yèvre dont Bourges est le centre. Ce sont approximativement les limites du bassin supérieur de la Grande Sauldre.

Le sol du Haut Berry, notamment celui des environs de Sancerre, est le plus mouvementé de la province ; ses hauteurs font pendant sur la rive gauche de la Loire aux monts du Morvan et représentent en cinq plissements parallèles d'une altitude de 200 à 400 mètres, de même incurvation que le fleuve, les dernières vagues du soulèvement qui a créé le Massif central. Des vallées bien ouvertes les séparent par où s'écoulent les eaux du plateau : la principale est celle de la Grande

Sauldre, rivière qui, prenant sa source au pied de la Motte d'Humblegny (431 m.), point culminant de la région, va rejoindre le Cher, en Sologne, après avoir reçu un affluent, la Petite Sauldre, et presque tous les ruisseaux secondaires du pays.

Tout en visant le Sancerrois, notre enquête a été plus méthodique et plus complète sur le territoire de l'ancienne *châtellenie de Beaujeu* (V. carte, fig. 1) qui comprenait avant la grande Révolution les paroisses ou communes de Neuilly-en-Sancerre, Neuvy-Deux-Clochers, Sens-Beaujeu, Crésancy, Ménéton-Ratel, le Noyer, Jars et la Chapélotte ; a fait l'objet de recherches spéciales le parler des trois communes de Neuilly, Neuvy et Sens qui s'étendent sur 15 kilomètres de longueur, d'amont en aval à partir de la source de la rivière. C'est d'ailleurs dans les limites restreintes de ces trois localités que se juxtaposent les formes variées de *r* qui ont motivé notre attention, et subsistent des stades que l'évolution de l'*r* française a connus dans le passé : là même, en effet, s'affrontent encore deux zones phonétiques, caractérisées, l'une, en amont, par le passage déjà ancien de l'*r* au *zéro*, dans ses positions faibles (intervocaliques et finales) ; l'autre, en aval, par son *maintien au stade intermédiaire* du *z* dans les mêmes positions ; enfin se superpose à l'une et à l'autre zone la forme récemment apparue *du grasseyement*, en toutes positions. Ce sont, réunies dans un petit espace et au même moment, presque toutes les variétés de *r* connues en France.

Le pays et ses habitants, son histoire et son parler nous étant très familiers, il nous a paru possible de déterminer, avec l'exactitude et la sécurité aujourd'hui requises, les conditions de l'altération et la répartition généalogique et géographique des zones indiquées, de suivre le développement des évolutions en fonction des antécédents que les linguistes sont convenus de citer, antécédents topographiques, historiques, sociaux et moraux.

Notre documentation est basée sur trois sortes de témoignages : *écrits, oraux, expérimentaux*. Les premiers sont anciens ou récents : les anciens, peu nombreux, ont été extraits pour la plupart d'un recueil précieux, le *Chartrier de la châtellenie de Beaujeu*, récemment reconstitué sur la demande de feu M. G. de Pommereau, propriétaire du château de Beaujeu, par un paléographe consciencieux et averti, M. de Boismarmin. Celui-ci a recueilli et transcrit avec soin, tant aux archives de la préfecture de Bourges que de différents côtés, toutes les pièces notariées, actes de justice, comptes rendus justificatifs, mémoires, obituaires, etc..., intéressant la seigneurie de Beaujeu et les

CARTÉ PHYSIQUE DU CANCERROIS (H. BERRY)

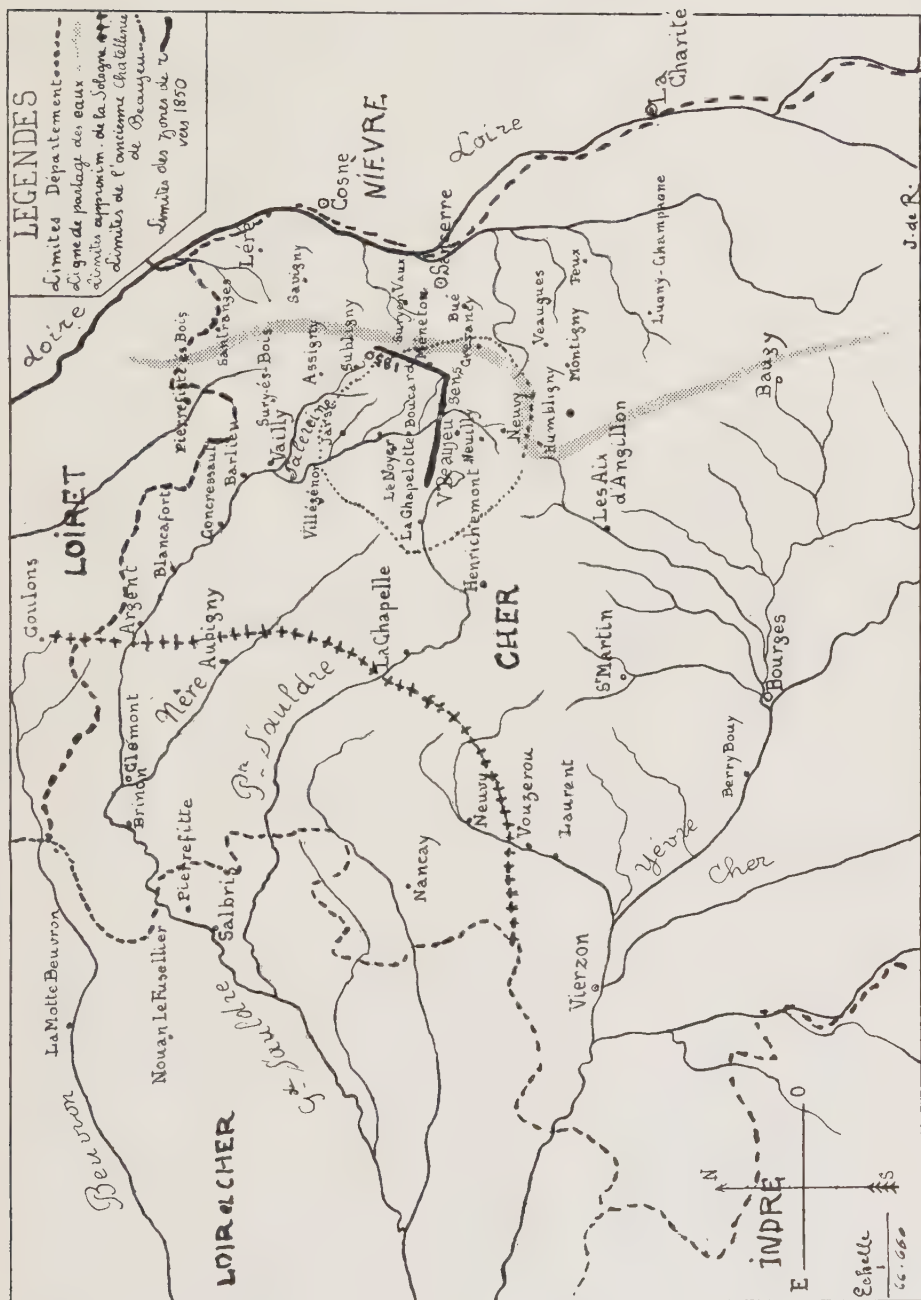


FIG. 1.

cures ou prieurés de Sens, Neuilly, Ménetou, Crésancy, le Noyer. Les noms de familles et de lieux aujourd'hui usités dans le pays y sont à peu près tous signalés depuis 1400, de sorte que le *Chartrier* confère aux indigènes et à plusieurs des mots qui nous intéresseront un brevet officiel d'autochtonie respectable. Il fournit en même temps sur le passé, à la vérité peu agité de la contrée, une foule de menus renseignements touchant la fortune, la profession, les pérégrinations et transactions ordinaires des habitants, leurs préoccupations publiques et privées, le retentissement atténué des événements politiques et sociaux de la province ou de la nation sur l'esprit des gens et l'administration locale ; toutes choses qu'un historien du langage doit tenir pour intéressantes et quelquefois significatives d'une influence ou d'une tendance phonétique.

En dehors du *Chartrier*, le *Mémorial de la commune et paroisse de Clémont*, par l'abbé Duplaix (1905), nous a fourni quelques renseignements précieux sur le parler de la vallée moyenne de la Grande Sauldre et de la Sologne berrichonne aux ^{xv^e} et ^{xvii^e} siècles ; de même le *Dialecte blaisois* de M. Talbert (1874), et une étude de H. Tivier sur le *Mystère du siège d'Orléans* (1868), où l'auteur a relevé un certain nombre de formes encore familières au patois du Haut Berry et du sud de l'Orléanais.

Sont récentes et même contemporaines les formes recueillies par les auteurs suivants qui se sont occupés du langage parlé dans la région ou ses environs : le comte Jaubert, dans son ouvrage bien connu, le *Glossaire du Centre* (éditions 1842-1855-1864) ; A. Thibault dans le *Glossaire du Pays blaisois* (1893) ; P. Martellière, dans le *Glossaire du Vendômois* (1893) ; le chanoine Meunier dans le *Parler de Chaulgnes* (1912).

Les *témoignages oraux* nous sont parvenus soit directement, soit indirectement : *directement* quand nous les avons nous-même tirés de notre parler d'enfance reçu de deux grand-mères, nées l'une en 1814, l'autre en 1832, et le tenant elles-mêmes de la seule voie orale, ou bien quand nous les avons recueillis de la bouche même des sujets parlants ; *indirectement* quand des intermédiaires nous ont rappelé des formes entendues par eux chez des anciens depuis longtemps disparus.

Quant aux *témoignages expérimentaux*, ils ont été demandés aux représentants des générations existantes, de manière à fournir sur le développement actuel de la vibrante en Haut Berry des données précises et, si possible, définitives. En ce qui concerne les procédés d'investigation et l'interprétation des tracés, nous nous sommes constamment

inspiré des *Principes de Phonétique expérimentale* de M. Rousselot, et des études qu'il a consacrées à l'*r* dans son *Dictionnaire de la prononciation française* (*Revue de Phonétique*, 1911-1915) ; mais surtout ce sont les conseils et les observations toujours empreintes d'affectueux intérêt du créateur de la Phonétique Expérimentale qui ont été pour nous le guide et le stimulant le plus précieux¹.

L'*Alphabet* utilisé est celui de la *Revue de Phonétique*², dans lequel les voyelles reçoivent l'accent aigu (') ou l'accent grave (`) selon la tonalité aiguë ou grave de leur résonance caractéristique : *r* roulée est écrite *r*, sans signe diacritique ; *r* grasseyée = *ř* ; *r* gutturale, des Lorrains, = *ř̃* ; *z* interdental = *z̃* ; les voyelles nasales *ã*, *ẽ*, *õ*, *œ̃* ; > signifie la filiation ou passage d'une forme à une autre. Avertissons dès maintenant que, sauf indication contraire, les désignations usuelles de *r* finale, intervocalique, initiale, sont basées sur sa position dans le mot français ou patois correspondant, non pas dans le mot latin proposé comme origine ; nous n'entendons signaler que des correspondances phonétiques.

1. L'intérêt bienveillant de M. Pernot, professeur de Phonétique à la Sorbonne, et ses remarques judicieuses, nous font aussi un devoir de l'en remercier très vivement.

2. Les caractères *e* et *j* ou *š* et *ž* ont été employés indifféremment, par mégarde. Quant à ceux de *ou* (tout) et de *u* (tu), on a préféré les opposer en mettant un tréma sur l'*u* (*tu* = *tü* ; *tout* = *tü*). La mouillure est marquée par le signe *u* sous la lettre : *k_u*, *t_u*.

PREMIÈRE PARTIE

INTRODUCTION HISTORIQUE.

L'R DU HAUT BERRY AVANT 1850

Les documents écrits et oraux que nous possédons nous obligent à fragmenter l'histoire de l'*r* antérieure à notre enquête en deux périodes : l'une est limitée par les textes eux-mêmes entre les dates de 1450 et de 1700 environ ; l'autre, plus rapprochée, s'étend approximativement de 1800 à 1850, et correspond à des renseignements oraux directement ou indirectement recueillis par nous-même auprès des témoins de la première moitié du siècle dernier. Ainsi le *xviii*^e siècle n'est pas représenté, mais entre les deux termes extrêmes de l'évolution, il sera possible de reconstituer les stades parcourus.

I. — 1450 à 1700. — Les mots, peu nombreux, du *Chartrier* où se manifeste un traitement particulier de l'*r*, sont échappés à la plume des grettiers généralement bien instruits de l'usage français. On relève, pour Sens, en 1461, *reze-bief* (arrière-bief), écrit en 1552 *rieres-bieds* ; en 1460, on signale aussi des *rere-fiez* ou *arrière-fiefs*. La tradition du mot *rere-bief* s'est conservée dans le parler local sous la forme *rêbye*, qui désigne la partie du bief en aval de la roue du moulin. Quant à la forme non diphtonguée *rere*, elle possède encore son correspondant chez les anciens dans l'interjection *aré* ! Le patois de l'Ile-de-France connaissait aussi cette forme : *aré* se lit dans la 3^e des *Dix Conférences en patois*, 1649-1660. (Rosset, 1911, p. 17.)

Le *Mémorial* de Clément contient quelques témoignages de cette alté-

ration du *r* en *z* à la même époque en pays soglognot et hors de la vallée de la Sauldre ; page 142, l'auteur dit que la grande place de Clémont appelée la « Pelure » était en 1497 la « Peleuze » ; page 7, il rapporte qu'elle était nommée dans l'adveu et le dénombrement de 1641 la « Peluze de l'Hostel-Dieu de Clémon ». Aux pages 11 et 305, il est question d'un « Procès-verbal d'enquête pour exemptions d'impôts du 13 octobre 1570 » sur la requête des habitants de Coullons (Loiret), où il est parlé de « la ville de Leze » pour Léré, chef-lieu de canton au nord du Sancerrois. Enfin, à la page 137, on lit que « le prieuré de Saint-Martin avait un revenu sur une contrée appelée « terre métaize », située entre la limite actuelle de la paroisse de Brinon et le bourg de Pierrefitte-sur-Sauldre ». C'était une contrée de « métairies ».

Le *Mystère du siège d'Orléans* (vers 1455) qui contient nombre d'expressions et de formes encore familières à l'oreille berrichonne aussi bien qu'à l'orléanaise, peut être de ce fait invoqué comme un témoin de l'ancien parler régional, quand il emploie des mots comme ceux-ci où le *z* remplace *r* : chaise pour chaire, conduisons et plaisa pour conduirons et plaira (cité par Talbert, p. 214-215) ; ou bien ceux où l'*r* est tombée à la fin des mots : voi pour voir, condui pour conduire, soi pour soir, laboureux, bateleux, questeux, peu pour peur, plussieux pour plusieurs, etc. (Cité par H. Tivier, p. 47.) Le *Chartrier de Beaujeu* présente de son côté « chatreux » pour « châtreur » en 1645¹.

Tous ces exemples, extraits de documents écrits sur place, de même que la forme aujourd'hui conservée d'*Ouzouer-le-Marché*, pour Ourouer (Loiret), établissent nettement que tout le bassin de la Grande Sauldre, Sancerrois, Sologne et sud de l'Orléanais, a participé dès le *xv^e* siècle à l'évolution générale qui fit passer l'*r* au *z* dans les positions *faibles*, c'est-à-dire à l'intervocalique et en finale. On sait en effet que, partie du Midi dès le *xiii^e* siècle, l'altération gagna progressivement le Centre et le Nord de la France. (*Romania*, IV, p. 184-464, Meyer ; et VI, 261, Thomas.) Au *xvi^e* siècle, elle avait atteint la région de Paris, le Blaisois ; la remarque bien connue de G. Tory, en 1529 (Champfleury, *Le tiers livre*, fueil LV) la signale à Bourges : « Pour éviter ceste rude asperite les anciens Latins escrivoient et pronunceoient bien souvant *s* pour *r* en telz noms comme sont Valerius..... ».

« Laquelle mode de pnuncer est aujourd'huy en abus tant en Bour-

1. Il est permis cependant de considérer la première forme comme originale et non dérivée.

ges, dou ie suis natif quen ceste noble Cite de Paris, quât pour *r* bien souvât y est prononce « s pour r ».

A l'époque de la Fronde, les patois de l'Ile-de-France ont adopté cette « mode de prononcer » ; les patoisans d'alors affectent même de caractériser leur parler par un emploi arbitraire du *z*. (Voir Ch. Nisard, *Étude sur le langage populaire ou patois de Paris et de sa banlieue*, p. 206, 1872, et Rosset, *Dix Conférences en patois*, 1649-1660.) Pourtant, « vers 1620, cette mode avait disparu, semble-t-il, à Paris », remarque M. Rousselot (*Revue de Phonétique*, I, 2, p. 175) ; mais l'on ne se fit pas tout d'abord une représentation bien nette du phonème nouveau vers lequel peu à peu avait glissé la vibrante altérée, « une nouvelle *r* constituée par l'application de la pointe de la langue sur le plancher de la bouche, et la mise en vibration des parties molles de l'isthme du gosier ».

Dans les positions que nous appelons *fortes*, où l'*r* est initiale de mot devant voyelle, ou au contact d'une consonne, elle était déjà à l'époque l'objet de traitements divers : le *Mémorial de Clément*, page 16, cite ce passage d'un testament daté du 4 avril 1569, « qu'il soit donné... ung lict garny de une coueste et deux linceuls pour survenir aux *poures*... » ; *paur* était dans le *Chartrier* en 1541 ; c'est encore la forme usitée actuellement.

Dans l'*Étude sur le mystère du siège d'Orléans*, page 47, on relève la substitution en syllabe initiale du groupe *ter* au groupe *tre* dans le mot tertous ; berbis est la forme régulière de l'ancien français. Le *Chartrier* de Beaujeu contient persoir pour pressoir en 1665. Sur ce point le Haut Berry aurait devancé l'Ile-de-France où la substitution est signalée par Hindret en 1687, dans les mots Berton, ferdonner, pour Breton, fredonner. (Thurot, *Histoire de la prononciation française*, p. 296, et Meyer-Lübke, *Grammaire des Langues romanes*, p. 513.)

Les effets de *r* simple ou devant consonne sur les phonèmes voisins et en particulier la voyelle *e* ou le groupe *oi* sont apparents dès le *xv^e* siècle : le *Mystère du siège d'Orléans* contient sarrer pour serrer, parte pour perte, tarre pour terre, parseverez pour persévèrez (*Étude*, p. 46), crere pour croire, voules pour vouloir.

On lit aussi sarrer dans le *Chartrier* en 1566. Les *Dix Conférences* (Rosset) contiennent sarvice, avar, cré, etc., pour service, avoir, croire.

II. — 1800 à 1850. — Les correspondances qu'on vient de relever démontrent que jusqu'à la seconde moitié du *xvii^e* siècle le développe-

ment général de l'*r* en Haut Berry et à Paris fut synchronique. Mais durant le XVIII^e siècle, le diachronisme s'est déclaré ; des divergences profondes ont rompu entre les deux régions le parallélisme de l'évolution.

Le parler que nous avons reçu de nos grands-parents qui connurent la première moitié du siècle dernier, celui de leurs contemporains qui nous est resté en mémoire ainsi que les formes attestées par des témoins ou des auteurs très sûrs, nous permettent de reconstituer assez exactement la répartition régionale des divers traitements de l'*r* aux environs de 1800 ; il ne s'agit que de l'*r* roulée.

1° *L'r simple des positions faibles* (finales et intervocaliques) se présente sous deux formes :

a) La forme du *z interdental*, déjà ancienne, à l'ouest et en aval de Sens, après les voyelles de la série antérieure : á, é, i, œ, ü.

b) La forme *amuie ou zéro*, à l'est et en amont de Sens, après les mêmes voyelles de la série antérieure.

Les mots tels que curer, tirer, demeurer, voiture, dire, etc., sont donc d'un côté, à l'ouest, *kūze, tize, dmoēze, wetūz, diz* ; de l'autre, à l'est, *küe, tie, dmoée, votū, di*. Sont communes aux deux régions les formes courri(r), forêt, carré (*kàre*), etc., où l'*r* simple suit une voyelle de la série postérieure, à, o, u, tandis que *rr* résulte d'un groupe latin.

2° *L'r des positions fortes* (initiale devant voyelle, devant et après consonne) présente aussi un double développement :

a) Elle s'est maintenue au stade ancien à l'initiale devant voyelle, et devant consonne, dans toute la région ; sont générales les formes hardi, sarpā (serpent), marcher, charger, route, rivyé (rivière), etc...

b) Elle s'est amuie après consonne dans les finales des trois personnes du futur et du conditionnel, et celles des mots terminés en rie, rée, à l'ouest et en aval de Sens ; elle s'est maintenue dans les mêmes finales à l'est et en amont de Sens.

Les formes telles que : il mettra, attraperait, reposeront, pannerée, sont donc à l'ouest : metta, attrappa, rpuzzō, panné ; à l'est : mettra, atrapra, erpurō. Sont communes aux deux régions les formes où *r* s'est maintenue après la consonne en toute autre situation : pris, croix, entrer, perswe (pressoir), après, etc...

Sur la carte (fig. 1, tracé plein, p. 5) la ligne passant approximativement par Subligny, Ménétou, Sens, la Chapelotte, délimite d'une part la zone de l'Ouest où se superposent les aires respectives du *z* aux positions faibles après voyelle antérieure, et du zéro aux positions fortes après consonne dans les finales du futur et du conditionnel ; d'autre

part la zone de l'*Est* où se superposent les aires respectives du zéro aux positions faibles après voyelle antérieure, et de l'*r* aux positions fortes après la consonne des finales du futur et du conditionnel.

Restent communes aux deux zones l'*r* des positions faibles après voyelle postérieure, et l'*r* des positions fortes autres que devant les finales du futur et du conditionnel.

Telle nous apparaît la répartition géographique de l'*r* au début du siècle dernier sur le territoire de la châtellenie de Beaujeu. La séparation des zones ne se confond pas avec la ligne de partage des eaux qui descendent vers la Loire ou vers la Sauldre (V. carte 1, p. 5); elle se trouve un peu à l'ouest dans la vallée elle-même, laissant à l'est Neuvy et Neuilly.

Au delà des limites de la châtellenie, la distinction des deux zones s'affirmait au nord comme au sud ; mais nos renseignements ne nous permettent pas de préciser. Tout le val de la Loire, les plaines de Champagne et de l'Yèvre avec Bourges, Vierzón, en étaient au zéro dans les positions faibles indiquées ; le stade du *z* s'étendait à l'ouest dans la vallée et sur la Sologne, dont il dépassait même les limites communément reconnues : c'est ainsi que sur Saint-Laurent, selon ce que nous ont rapporté des témoins de l'ancien parler, on disait « *í mœzẽ tu* » pour « ils mouraient tous » ; la forme est aujourd'hui disparue, comme celles de *sërũzyẽ*, *jizoné*, pour serrurier, gironnée, sur Aubigny ; sur Ménétou-Ratel, les vieux disent encore « *marmũze* » pour « murmurer » ; sur Pierrefitte-ès-Bois, la ferme de Glaïres est restée connue sous le nom de Glèz ; la Croix-Paré, de Sens, se dit encore Cro Páe ou Cro Páze.

En résumé, le développement local de *r* aux positions faibles après voyelle antérieure présente avec celui de *r* française de Paris des concordances certaines jusqu'au *xvii*^e siècle ; à partir du *xviii*^e siècle des divergences se sont manifestées à l'est de Sens sous la forme de l'amuissement, à l'ouest sous la forme du *z* : ici il y eut *stabilisation*, là il y a eut *progression*.

L'évolution n'a été synchronique ni entre les deux zones, ni avec le français qui a rétabli l'articulation de la vibrante dans la plupart des cas aux positions faibles comme aux positions fortes. Le régionalisme phonétique s'est donc affirmé au cours du *xviii*^e siècle dans le Haut Berry, au moment de la plus grande centralisation intellectuelle et administrative au profit de Paris.

Le problème posé dès maintenant est celui-ci :

1° Pourquoi des concordances avec le français jusqu'au xvii^e siècle ?

2° Pourquoi des divergences à partir du xviii^e ?

3° Pourquoi en certaines positions faibles le maintien de *r* au stade du *z* sur une zone, à l'ouest, et l'amuïssement sur une autre zone à l'est ?

4° Pourquoi la ligne de partage des deux zones est-elle à l'ouest de celle du partage des eaux, et sépare-t-elle dans la vallée Neuvy et Neuilly de Sens ?

L'étude qui va suivre est destinée, d'une part à fournir les éléments de la réponse, d'autre part à les préciser. On ne prétend pas qu'ils seront décisifs ; la question en effet n'est pas d'ordre mathématique, mais d'ordre physiologique et moral, aussi complexe que la vie elle-même.

L'R DU HAUT BERRY DEPUIS 1850 A NOS JOURS

CHAPITRE PREMIER

PROCÉDÉS D'INVESTIGATION. — ÉLÉMENTS ACOUSTIQUES.

Le présent chapitre ouvre la description de l'*r* *actuellement* parlée dans le Haut Berry et plus spécialement sur le territoire de l'ancienne châellenie de Beaujeu. (V. carte, fig. 1, p. 5.) Avant d'aborder l'étude des éléments acoustiques, nous croyons utile de rappeler brièvement, en les précisant, nos procédés d'investigation.

I. — *Procédés d'investigation.*

Trois séries de documents, avons-nous dit, ont pu être rassemblées et mises à contribution : séries écrites, orales, expérimentales ; les premières sont extraites des auteurs qui se sont plus récemment occupé du langage parlé dans le Haut Berry et les provinces limitrophes : aux témoignages déjà cités pour le passé viendront s'ajouter ceux de l'*Atlas linguistique de la France* réunis par M. Edmont en 1898 ; trop incomplets et quelquefois erronés en ce qui concerne la région, ils ont dû faire de notre part l'objet d'une contre-enquête qui sera juxtaposée à la première.

La série orale sera représentée ici par des observations recueillies *directement* par nous depuis 1910 environ, soit au cours d'entretiens familiers où « l'élément instinctif » ¹ du langage a été sollicité de préférence, soit

1. Rousselot, *Modifications phonétiques du langage étudiées dans le patois d'une famille de Cellefrouin*, 1891, p. 161.

au cours d'interrogations précises destinées davantage à provoquer « l'élément réfléchi » chez tous les sujets que nous savions susceptibles de représenter la phonétique locale ou une tendance nouvelle. La tâche nous fut toujours facile et agréable, car nous n'avons jamais rencontré de paysan ou d'artisan qui ne s'intéressât à l'occasion à la langue qu'il parle, à la prononciation indigène, à ses origines familiales, à l'histoire de son village.

Série écrite et série orale représentent l'élément entendu ou *acoustique* de l'articulation ; la série expérimentale comporte deux éléments nouveaux, l'un *organique*, l'autre *physique*. Ils ont demandé des précautions spéciales touchant à la fois les sujets enquêtés, les appareils, le choix et l'émission des mots ou des phrases.

Nous avons pris soin de convoquer des sujets indigènes appartenant à toutes les localités explorées, quelques-uns aux localités environnantes, représentant les trois générations existantes et possédant l'une ou l'autre des deux *r*, roulée et grasseyée, ou leurs variétés : 19 nous ont ainsi permis de rassembler un grand nombre de tracés tout à fait parlants.

Avec le *palais artificiel* dont la pose est quelquefois délicate, nous avons utilisé un *enregistreur* portatif, mis à notre disposition par le directeur du Laboratoire de Phonétique du Collège de France, M. l'abbé Rousselot, construit sur ses indications par M. Pirard ; sauf sur des détails secondaires et réparables, il a répondu à ce que nous en attendions : régularité, stabilité et commodité.

Les mots et les phrases, du patois le plus authentique, choisies de manière à présenter la vibrante dans toutes ses positions et dans les conditions les plus variées, ont été émises chaque fois très naturellement, « aussi aisément qu'au téléphone », selon la remarque d'un témoin ; nous n'avons d'ailleurs jamais saisi chez aucun des sujets parlants l'appréhension ou la gêne, quelles que fussent nos demandes, inscription isolée du souffle de la bouche, ou bien en synchronisme avec celui du nez ou les vibrations laryngiennes.

II. — *Éléments acoustiques.*

Il ne paraît point qu'aucun des auteurs cités ou consultés se soit préoccupé de relever les variétés de *r* en usage dans le pays, variétés cependant très sensibles à une oreille même non avertie.

Ils n'ont pas non plus remarqué les différences d'intensité qui résul-

tent de la position forte ou faible de la vibrante dans le mot. L'idée de caractériser l'*r* régionale par ses éléments sonores ne leur est point venue, et les formes grasseyées qu'ils ont pu rencontrer durent être jugées par eux, comme par le vulgaire, accidentelles ou vicieuses, et partant négligeables.

Aujourd'hui l'oreille indigène la moins prévenue réunit sous le nom de *r* trois sonorités distinctes, inégalement représentées dans le parler local : celle de *r roulée*, celle de *ř* dite *grasseyée*, et une autre, propre à un groupe de familles voisines, que nous appellerons *r grasseyée spirante* : *ř̃*.

I. R ROULÉE. — Elle est encore considérée comme *r* traditionnelle et correcte ; mais l'on s'entend mieux à reconnaître ce qu'elle n'est pas et ne doit pas être, que ce qu'elle est effectivement. De plus son aspect sonore est différemment apprécié, selon qu'il s'agit d'une oreille indigène et d'une oreille étrangère, et pour l'une et l'autre, d'une oreille non avertie ou d'une oreille exercée.

L'oreille indigène, quelle qu'elle soit, remarque bien les nuances qui ne sont point familières à l'*r* du pays, si elles heurtent tant soit peu le son auquel elle est habituée : c'est pourquoi lui paraissent étrangères, comme elles le sont effectivement, par exemple les *rr* roulées méridionales et espagnoles ¹ ; *ř* grasseyée des Parisiens, *ř̃* gutturale et légèrement aspirée des provinces de l'Est, *r* relâchée des Anglais, etc... Mais si les nuances en sont trop subtiles, elles ne sont point perçues ou bien sont aussitôt assimilées au son indigène, conformément au principe établi définitivement par M. Rousselot. « Une oreille saine se comporte à l'égard des sons étrangers comme une oreille malade ². » A leur égard, elle est devenue sourde. Voilà pourquoi les *r* roulées simples ou considérées comme telles, du Centre et du Nord de la France, n'offrent généralement aucune particularité à l'oreille berrichonne qui croit retrouver son *r* dans celle du Lyonnais, du Bourguignon, du Picard, du Breton.

Se confondent également pour elle dans un roulement d'égale intensité les *r* dont la force est cependant variable en raison de leur position dans le mot ; du moins, nous n'avons point rencontré de sujets parlants sensibles à ces nuances.

Mais une oreille exercée et attentive n'y reste point sourde et devient

1. *Revue de Phonétique*, III, 1. *Dictionnaire de prononciation française*, p. 58.

2. *Phonétique et Surdité. Parole*, 1903. *Principes*, p. 813.

vite capable de discerner l'*r* des positions fortes de celle des positions faibles. En effet, les roulements sont plus accusés devant une consonne, comme dans corde, Bourges ; derrière une labiale comme dans profit, froment, où les lèvres participent à la vibration ; devant une voyelle postérieure, comme dans rôti, roue, où ils sont plus sensibles que devant une voyelle antérieure. En position intervocalique et finale, le roulement est atténué, au point de présenter une certaine douceur : tort, part, sourd, souris, mur, arriver, etc. : ce n'est d'ailleurs que par une reconstitution française toute récente que la vibrante est articulée à la fin des mots après les voyelles *i*, *é*, *ü*, *eu* : sa chute témoignait ainsi de sa faiblesse native. Nous avouerons toutefois que ces distinctions sont généralement subtiles et difficilement perceptibles au cours de la conversation : on ne parvient à les saisir que sur les révélations fournies par la méthode graphique. A ce titre, celle-ci est un précieux excitateur de l'audition.

Etre roulée nettement, voilà ce qui convient à l'*r* du Haut Berry, mais non fortement comme celle du Midi, ni même celle de Bourges et des environs qui sonne plus durement. Elle ne doit pas trahir de grasseyement ni être teintée d'aspiration. L'une et l'autre forme sont encore considérées, par les anciens comme des défauts de prononciation. Mais chez les jeunes, où le grasseyement est devenu très commun, la perception d'une *r* mal roulée ou même estropiée laisse l'oreille à peu près indifférente ; à plus forte raison acceptent-ils les nuances grasseyées. Faut-il attribuer cette indifférence à la pénétration croissante du grasseyement auquel s'est fait peu à peu l'organe de l'audition ? Ou bien le sens de l'orthophonie locale, encore si affiné chez les personnes d'un certain âge, s'est-il émoussé au contact envahissant du français ? On peut le croire, d'autant plus que l'*r* roulée traditionnelle est elle-même, à l'insu de tout le monde, en passe de se transformer ; elle perd de son énergie, comme le montrera l'examen physiologique et physique, et par conséquent s'impose moins à la conscience des sujets parlants et entendants ; le fléchissement de l'organe phonateur doit aller de pair avec celui de l'oreille et de la conscience.

Par contre, l'oreille étrangère, par là nous désignons celle des Français du Nord et des Parisiens qui possèdent une *r* plus faiblement roulée ou grasseyée, n'est point au même degré victime d'une illusion d'acoustique : elle perçoit généralement sans plaisir l'*r* roulée du Berry, et la reconnaît même entre les variétés provinciales. Elle saisit ainsi l'élément qui la différencie de celle qui lui est familière et que ne par-

vient pas à dissocier l'oreille indigène : une certaine dureté dans le roulement, qui la place à mi-chemin entre l'*r* roulée double du Midi et l'*r* roulée adoucie du Nord.

Quant à la représentation des mouvements articulatoires que pourrait éveiller telle ou telle nuance sonore de *r* roulée, elle est fort sujette à caution ; le signalement physiologique nous démontrera en effet que le roulement d'intensité moyenne qui caractérise *r* du Haut Berry répond à des situations organiques variées.

II. R GRASSEYÉE. — Elle se distingue à l'oreille de ceux qui possèdent l'*r* traditionnelle par un raclement plus ou moins dur et heurté. Bien qu'elle caractérise encore pour un Berrichon le parler de Paris, elle se distingue de *r* parisienne par son épaisseur et ses saccades qui font quelquefois reprocher au sujet parlant de « causer la bouche pleine, ou en mangeant de la bouillie ». L'on pourrait même croire dans certains cas qu'il s'agit d'une *l* roulée et forte, par exemple après une gutturale, dans les mots gras, grand ; devant une dentale dans le mot « partir », il nous a semblé quelquefois qu'on articulait « paktir ».

Il y a 40 ans, le grasseyement alors peu répandu prêtait encore à rire : seul un roulement bien soutenu était apprécié et naturalisait son auteur. Il nous souvient à ce propos d'une phrase qu'on ne manquait pas de proposer, à quelques variantes près, aux sujets que la nature n'avait point favorisés : « Un rat rouge enragé dans un roin creux. » Quel plaisir de les entendre racler sur ces mots de passe ! Nous avons dit qu'il n'en est plus ainsi parmi la génération des jeunes, où l'*r* grasseyée est devenue commune ; on ne songe plus même à la considérer, à l'exemple des anciens, comme un défaut ou un accident.

Les caractères purement auditifs du grasseyement ont été l'objet d'appréciations et d'interprétations diverses de la part des auteurs de dictionnaires et des professeurs de langues, tout autant que de la part de nos anciens. Au mot *gras*, le *Dictionnaire de l'Académie* de 1762 signale que « parler gras, c'est avoir la langue grasse, comme si l'on avait quelque chose de gras, de pâteux dans la bouche ». Féraud, en 1787, reprend la définition ; Napoléon Landais, en 1835, rapporte au grasseyement, avec la prononciation vicieuse de *r*, l'échange du *c* et du *t* avec *d*, phénomène assez accusé dans le parisien qui mouille ces consonnes devant une voyelle de série antérieure. Littré pense, à la suite des auteurs cités, que « le véritable grasseyement consiste en ce que dans les mots où la lettre *r* se trouve seule ou jointe à une autre consonne on

fait entendre une sorte de roulement guttural ». « Le grasseyement affecté, déclare-t-il, consiste à ne prononcer nullement la lettre *r*, comme dans *paole*. » Il ajoute, à propos de *grasseyer* que « c'est prononcer l'*r* d'une manière vicieuse. Ceux qui grasseyent ont de la peine à prononcer la lettre *r* ». Les explications du savant lexicographe ne permettent pas de se faire du phénomène une représentation exacte; après lui, les dictionnaires usuels veulent unanimement que *grasseyer* ce soit « parler gras et ne pouvoir pas bien prononcer certaines lettres et entre autres l'*r* ».

Ce n'est assurément pas son caractère guttural qui mérite à l'*r* son appellation, sans quoi l'*r* des Alsaciens, des Lorrains, devrait passer pour « grasseyée » ; elle n'est que gutturale et aspirée de l'avis général. Nous ne souscrivons pas non plus sans restriction à la définition de M. Nyrop ¹ : « Grasseyer : terme généralement méprisant qu'on applique à la prononciation d'autrui ; les gens qui articulent l'*r* d'une certaine façon se servent de ce mot pour caractériser toute manière différente d'articuler ladite consonne. » Si « parler gras » est une certaine manière d'articuler défectueuse et mal acceptée, ce n'est pas « toute manière différente » d'articuler une *r* : c'en est une au contraire très spéciale que le signallement physiologique et physique achève de caractériser et qui n'est ni plus ni moins anormale que la manière traditionnelle.

Telles sont les indications fournies par l'oreille, même non exercée, de ceux qui possèdent l'*r* roulée : les autres ne paraissent pas remarquer l'originalité de leur articulation. Ils sont d'ailleurs pratiquement incapables de retrouver l'*r* traditionnelle qu'ils jugent à leur tour désagréable et rude à l'oreille : on ne possède bien en effet que l'oreille de son parler et le parler de son oreille.

III. R GRASSEYÉE SPIRANTE (r̄). — Cette variété, sensible à tout auditeur, indigène ou étranger, est propre à quelques familles seulement : elle passe, même auprès des jeunes, pour accidentelle, et ne paraît pas remonter au delà de deux générations. Le son qui la caractérise le mieux est celui d'une émission d'air sourd et fusant échappé d'une soupape brusquement ouverte : il n'est ni roulé ni franchement grasseyé. La constriction est opérée par le dos de la langue devenue incapable de vibrer : c'est pourquoi nous la considérons comme une spirante. Devant

1. Cité par Grégoire, *les Vices de la parole*, 1908, p. 54.

une dentale, comme dans le mot « partir », l'*r* nous a paru quelquefois relâchée au point d'imiter la prononciation d'un Anglais du Sud.

En résumé, l'oreille reconnaît présentement dans la haute vallée de la Grande Sauldre, trois sortes d'*r* : l'une *roulée* de force moyenne, considérée jusqu'à la jeune génération comme traditionnelle ; l'autre *grasseyée*, plus dure que celle des Parisiens ; la troisième, regardée comme un défaut articulatoire, tient de l'*aspirée* et de l'*r grasseyée*. Les variétés des unes et des autres ne sont saisies que par une oreille exercée ou déjà avertie par les données de l'expérimentation ; il en est de même des modifications qu'elles peuvent subir au point de vue de la sonorité, dans le courant du discours et au contact de certaines consonnes ¹.

Relativement à l'époque précédente, le témoignage de l'oreille permet déjà de fixer comme il suit des étapes nouvelles de la vibrante : chez l'ensemble des sujets des 2^e et 3^e générations, dans toute la région explorée, l'*r* roulée antéro-linguale se maintient aux positions fortes et reste altérée aux positions faibles ; dans les groupes indiqués chez près de la moitié des sujets de la jeune génération, une *r* postéro-linguale s'est déclarée en toutes positions, fortes et faibles, sur l'ensemble de la région.

1. L'évaluation de leur *intensité* respective en mètres d'audibilité, ou en « phonies », selon les méthodes proposées par M. Rousselot (*Principes*, p. 1002 ; *Revue de Phonétique*, IV, 1, p. 42), devait avoir sa place ici. Mais, à l'épreuve, il nous a paru qu'elle était pratiquement impossible au cours d'une enquête, et en dehors du Laboratoire.

CHAPITRE II

ÉLÉMENTS PHYSIOLOGIQUES.

Nous les avons demandés au palais artificiel, aux positions de la langue et à ses mouvements, à l'écartement des mâchoires et des lèvres, aux positions du larynx, en considérant la vibrante dans ses situations diverses au sein du mot, et chez des sujets représentant les trois générations existantes.

I. — R ROULÉE.

1° *Le palais artificiel* aide à préciser la définition de *r* en accusant diverses formes du contact lingual : les tracés que nous présentons changent d'aspect à la fois avec les sujets parlants, l'énergie de l'articulation et le voisinage phonétique.

Les sujets qui ont bien voulu se soumettre à l'expérimentation seront désignés comme il suit : M. M..., 65 ans ; A. M..., 42 ans ; L. P..., 35 ans ; M. B..., 20 ans, de *Neuwy* ; T. M..., 38 ans ; L. G..., 27 ans ; A. B... et A. S..., 20 ans ; R. L..., 16 ans, de *Sens Beaujeu*.

Le tableau comparatif des tracés obtenus reproduit visiblement les stades de l'évolution qui enlève progressivement chez les plus jeunes l'énergie articulaire aux transverses et au lingual supérieur, et prépare ainsi le passage de *r* roulée à *r* grasseyée : entre ces deux extrêmes aujourd'hui coexistants, s'échelonnent les variétés soupçonnées par l'oreille attentive.

Laissent en effet une *trace continue et de forme occlusive* sur le palais, en arrière des dents, à des distances variant de 0 à 4 millimètres, les articulations suivantes de *r* roulée dans :

- « Paris », chez M. M... (fig. 2) ;
- r*, *ra*, *ri*, *ru*, et *ar* fort, chez A. M... (fig. 3) ;
- r* et *ra* chez T. M... (fig. 4) ;
- r* et *ra*, *ar* fort, chez L. P... (fig. 10).

Laissent toujours une *trace discontinue et de forme constrictive* :

ri, re, ru, er, ar chez T. M..., 38 ans (fig. 12) ;
 ar faible, ir, er, ür, chez A. M..., 42 ans (fig. 8 et 9) ;
 ir, er, ru, chez L. P..., 35 ans (fig. 5 et 10) ;
 ra, ri, ré, ru, ar, er chez M. B..., 20 ans (fig. 7 et 11) ;
 ra, ri, chez L. G..., 27 ans (fig. 6).

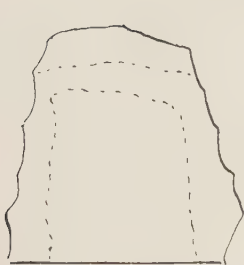


FIG. 2. — ri (Paris) M. M.

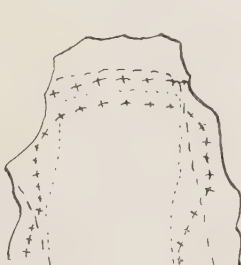


FIG. 3. — ri (A. M.)
 --- ra
 ++ ru

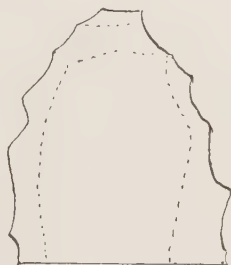


FIG. 4. — ra (T. M.)



FIG. 5. — ru (L. P.)

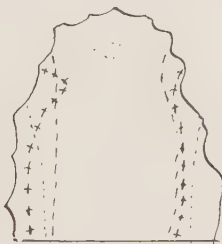


FIG. 6. — ra (L. G.)
 --- ri
 ++ ru

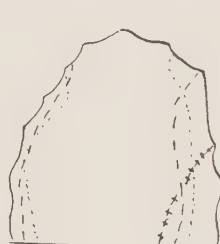


FIG. 7. — ra (M. B.)
 --- ri
 ++ ru

Ne laissent *aucune trace* sur le palais les articulations de *r grasseyée* chez A. B... et A. S..., 20 ans ; R. L..., 16 ans.

Que la seconde série (fig. 5, 6 et 7) représente bien un stade intermédiaire entre *r* roulée traditionnelle et *r* grasseyée, nous le croyons d'autant mieux que les témoins de la première série appartiennent aux générations déjà avancées, et que, surtout, ceux de la seconde, plus jeunes, ont des proches qui possèdent l'*r* grasseyée ou bien la découvrent chez leurs propres enfants. C'est ainsi que T. M..., dont l'*r* est fricative (fig. 12), possède ainsi que L. P... une enfant ayant l'*r* grasseyée ; la sœur de M. B... possède également l'*r* grasseyée.

L'évolution a donc été rapide dans ces familles d'une ascendance cependant autochtone ; sur place même, l'espace d'une génération a suffi ; du moins constatons-nous qu'il n'y a pas de « saut » d'un âge à l'autre, non plus que d'une position linguale à l'autre. C'est l'avantage du palais artificiel que de nous renseigner ici brutalement et avec impartialité, car l'oreille même exercée ne distingue pas tout d'abord l'*r* roulée fricative de la seconde série, de l'*r* roulée explosive et traditionnelle de la première série ; elle assimile spontanément les deux sonorités et ne prend point garde aux différences d'intensité. Reconnaissons d'ailleurs que déjà naturellement indifférente à l'aspect sonore de *r* fricative en position faible, dans *er*, *ir*, *ür* chez les sujets de la première série (fig. 8 et 9), elle devait l'être à l'aspect sonore de *r* fricative en position forte, dans *ra*, *ri*, *ru*, chez les sujets de la deuxième série. Les battements, on le verra plus loin, se présentent avec les mêmes caractères généraux et sont produits par les bords latéraux de la langue : vue du dehors pendant l'émission de *ra* ou de *ar*, celle-ci se soulève encore par la pointe et semble atteindre le palais sur le pourtour intérieur des dents ; toutefois il n'en est rien, car le tracé ne laisse voir aucun contact occlusif. Nous ne souscrivons donc pas indifféremment aux définitions qui représentent l'*r* roulée comme l'œuvre exclusive de la pointe linguale, même en position forte : si heureuse qu'elle soit, celle du maître de philosophie à M. Jourdain n'est pas complète. « Et l'*r* en portant le bout de la langue jusqu'au haut du palais, de sorte qu'étant frôlée par l'air qui sort avec force, elle lui cède et revient toujours au même endroit, faisant une manière de tremblement : *Rra* ¹. » La définition doit aussi convenir à l'*r* *fricative*, dans laquelle le bout de la langue n'est pas aussi directement intéressé.

Le voisinage phonétique n'apporte pas, comme le changement de génération, une altération aussi profonde dans l'articulation de la vibrante : il n'en change point par lui-même, du moins pour les témoignages que nous avons relevés, l'aspect explosif ou fricatif *acquis pour une génération*, mais il en influence la force et la résistance. Une concurrence se déclare entre les nerfs et les muscles préposés aux articulations en présence, et l'équilibre s'établit au profit des uns ou des autres selon les cas. Les groupements *r* + *voyelle* et *voyelle* + *r*, par exemple, ne donnent point à *r* la même valeur : le premier favorise encore la domi-

1. Molière, *le Bourgeois gentilhomme*, a. II, sc. IV, et Cordemoy, *Discours physique de la parole*, 1668.

nance de *r* chez les anciens, mais le second donne à la voyelle plus d'importance chez les mêmes sujets, à plus forte raison chez les sujets plus jeunes dont l'*r* est fricative en toutes positions.

Toutefois l'ordonnance du groupement n'est pas seule à intervenir dans la dominance ou la faiblesse de *r* ; placée avant ou après, la voyelle influence de façon diverse l'aspect des traces linguales de *r*, selon qu'elle est elle-même antérieure ou postérieure.

Devant l'une des antérieures e, i, ü, œ, chez les anciens, la pointe de la langue laisse bien une trace continue qui s'avance jusqu'à la racine des dents supérieures (fig. 2, 3), mais *devant la postérieure u*, la bande

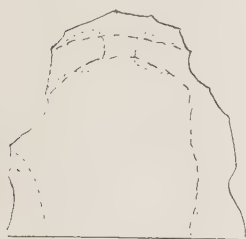


FIG. 8.

ar ----- fort (A. M.)
..... faible

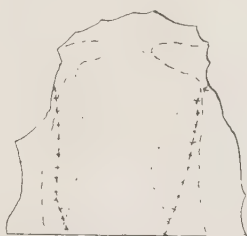


FIG. 9.

..... ir (A. M.)
----- ér
+++++ ür



FIG. 10.

----- ir (L. P.)
..... ar

reste continue sans toucher les dents dont elle est éloignée de 7 millimètres chez A. M..., ou bien est interrompue en son milieu, comme chez L. P..., l'énergie étant limitée à l'arrière-langue qui a neutralisé le muscle antérieur. Chez les jeunes, où le fléchissement de la vibrante est déjà accusé, les différences sont moins sensibles, mais la gouttière centrale est plus élargie dans ru que dans re, ri : comparez les figures 6 et 7 de L. G... et M. B...

Après les mêmes voyelles, en position finale, *r* est plus atteinte chez les anciens qu'elle ne le paraît chez les jeunes : dans ar, la bande est continue si l'articulation est forte (fig. 8 et 10), brisée si elle est faible ; l'énergie s'étant d'abord mobilisée pour affermir le contact vocalique, a neutralisé celui de *r*. Il en est de même dans ür où la trace est plus large, sans doute en raison de l'effort qui a été attribué à la vibrante.

NOTA. — Les tracés des figures ci-dessus représentent le groupement *voyelle + r* qui donne *r* fricative chez des sujets où le groupe *r + voyelle* donne *r* explosive.

Pour er, ir, ür, la trace franchement interrompue (fig. 9) dénonce un fléchissement très net de l'énergie destinée à la pointe linguale : r de ir n'offre plus qu'une tache ronde à droite ; celle de ür n'a même plus de contact apparent. De fait, elle s'était amuie autrefois en Berry dans ces finales.

Chez les jeunes, le canal s'est élargi non seulement de ra, re, à ar, er (fig. 11 et 12), mais encore de er à ar, de sorte que le contact vocalique a presque éliminé celui de la vibrante, comme s'il s'agissait d'une r grassyée.

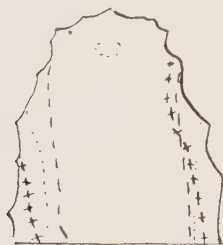


FIG. 11. — ra (M. B.)
 ----- er
 +++ ar



FIG. 12. — re (T. M.)
 ----- ar
 +++ er

Il en est de même *devant une consonne gutturale* dans arc, la bande quitte le pourtour des incisives chez les anciens ; dans ürc il n'y a plus de bande du tout. La pointe de la langue explorée au toucher esquisse le mouvement mais ne réussit plus la vibration : un souffle assourdi et fricatif tient lieu de battement comme le montreront les tracés du tambour inscripteur.

Après une consonne gutturale, la bande subsiste chez les anciens, plus ou moins rapprochée des dents selon la voyelle qui suit. *Après une dentale*, dans tra et tro, la langue est plus libre que dans tri dont le contact palatal est plus rapproché des incisives, la voyelle retenant pour elle l'énergie.

Si maintenant nous ordonnons les faits, nous constatons chez les anciens surtout où ils sont plus parlants, que, relativement au voisinage phonétique :

a) A l'*initiale*, le contact palatal de r est toujours plus accusé qu'à la finale, et que la bande occlusive est plus en arrière devant une voyelle postérieure que devant une antérieure ;

b) Devant une consonne gutturale, la voyelle conserve son influence et retire plus ou moins en arrière le contact lingual de *r* : avec une voyelle antérieure, *ü*, il est à peu près effacé ; avec une postérieure *u*, il est rétabli très en arrière ; avec un *a* moyen il est respecté.

Il en résulte que *c'est la position linguale de la voyelle avoisinante qui commande celle de r roulée, explosive ou fricative, chez tous les sujets parlants. Considérée comme plus essentielle au sens, elle est accentuée et dominante, et attire à elle ou bien s'incorpore la vibrante dans la mesure où leurs points d'articulation peuvent se confondre, leurs surfaces respectives de contact se superposer ; seule l'articulation de rr double lui subordonne la voyelle jusqu'à un certain point en raison de sa préparation implosive spéciale*¹. Lorsque *r* précède, elle est plus énergique et le muscle est encore libre de se mouvoir ; si elle suit, au contraire, elle est affaiblie et paraît neutralisée. Qu'est-ce à dire, sinon que l'effort articulatoire demandé *deux fois de suite au même muscle n'est pas soutenu*² ; la pointe linguale déjà intéressée dans l'articulation des voyelles antérieures répugne à passer très vite d'une position à une autre ; elle manque de liberté et d'aisance, emploie parfois un assez long temps à se mouvoir, ce qui favorise, on le verra plus loin, des insertions vocaliques diverses.

Mais si le groupement phonétique sollicite *le travail successif de deux muscles*, la continuité de l'effort est moins exposée : c'est ce qui arrive lorsqu'une voyelle postérieure ou une labiale suit ou précède *r* dentale ; l'avant-langue a plus de liberté, surtout si elle débute, pour assurer une émission convenable de la vibrante, tandis que l'arrière-langue ou les lèvres se préparent. Si elle intervient en second, il peut se faire que l'échange de l'énergie soit retardé et la partie vocalique de *r* renforcée, surtout après une consonne demandant un certain effort occlusif ou constrictif ; on sait que les groupes *pr*, *br*, *fr*, *vr* et *kr*, *gr* admettent fréquemment une sonorité épenthétique. L'échange enfin peut être interdit ou malaisé, pour peu qu'entre les organes ou muscles d'organes successivement mobilisés, la répartition de l'énergie soit hésitante ou défaillante³.

Tels sont les renseignements fournis par le palais artificiel sur les

1. Cf. Rousselot, *Revue de Phonétique*, III, 11. *Dictionnaire de la prononciation française*, *r* double, p. 52 et suiv.

2. *Modifications phonétiques*, p. 72. Loi rythmique de l'effort articulatoire visible à travers l'émission du souffle.

3. Cf. *Principes de Phonétique expérimentale*, p. 954.

positions linguales de la vibrante *r* dans la haute vallée de la Grande Sauldre et spécialement sur Neuvy et Sens ; elles font prévoir et comprendre ses destinées depuis trois générations, dans ses positions diverses.

2° Les caractères empruntés à l'*écartement des mâchoires* et des *lèvres* n'ont point l'importance de ceux que le palais artificiel nous a révélés ; ils confirment cependant pour leur part que la position et l'intensité de la vibrante sont subordonnées aux mouvements demandés par la voyelle avoisinante.

Observé spécialement chez l'un des sujets (A. M.) le *maxillaire inférieur* s'abaisse en effet, compte tenu de son emboîtement sous le maxillaire supérieur :

Pour *ra*, de 10 millimètres ; pour *ri*, de 8 millimètres ; *ru*, de 7 millimètres ; *cre*, de 9 millimètres ; *pre*, de 9 millimètres.

Les *lèvres* sont écartées en distances horizontales et verticales :

Pour *ra*, de 49 mm. sur 17 mm. ;

— *re*, de 52 mm. sur 15 mm. ;

— *ri*, de 54 mm. sur 14 mm. ;

— *ro*, de 22 mm. sur 8 mm. ;

— *ru*, de 18 mm. sur 5 mm.

Les correspondances avec les ouvertures vocaliques de l'orifice buccal sont trop évidentes pour ne pas répondre à une subordination physiologique ; puisque l'orifice de *r* s'agrandit quand la cavité buccale antérieure diminue, et se rétrécit quand elle s'accroît, il s'ensuit que *r* participe de la résonance vocalique qui se trouve émise ou à émettre. C'est ce que le signalement physique va confirmer.

D'autre part, il n'est pas moins naturel que *r* reçoive un surcroît de vibration de la part des lèvres qu'un phonème fermé utilise déjà pour son compte : voilà pourquoi les groupements comme *pro*, *prou*, *bro*, *brou*, *tro*, *trou*, *kro*, etc., laissent entendre un roulement exagéré de la vibrante *r*. Par contre, une économie poussée à l'excès du travail des lèvres et des mâchoires, comme on le constate chez les sujets de langue anglaise, détermine forcément la faiblesse de *r*. Parler la bouche ouverte et la mâchoire pendante, c'est s'exposer également à n'avoir plus qu'un raclement amorphe, sans battements caractéristiques ¹. L'hyoïde qui doit, en entraînant le thyroïde remonter très haut pour une bonne émission de *r* roulée, ne le pourrait guère si le maxillaire ne s'abaisse point

1. Cf. *Principes*, p. 911. Comparaison des tracés parisiens, angoumoisins et irlandais.

volontiers, et devrait faire une ascension nouvelle trop coûteuse, si le maxillaire restant trop abaissé ne lui vient point en aide ou ne le suit point aisément. Dans les deux cas, la pureté du phonème en souffre ; une compensation prise ici ou là par l'organisme n'est jamais que provisoire et imparfaite.

3° M. Rousselot, dans la *Revue de Phonétique* (1911, I, 2, p. 172) a pu observer, en enregistrant les mouvements de la pointe linguale avec une petite ampoule ronde, que le muscle se porte en haut sans difficulté chez lui pour vibrer son *r* dentale après les voyelles ouvertes *ó*, *a*, *æ* ; mais après les fermées *é*, *i*, il est obligé de se relâcher. L'exploration par la vue et le toucher nous a permis de constater les mêmes phénomènes pour *r* roulée traditionnelle du Haut Berry : dans *ra*, la vibrante *étant au début*, la pointe linguale s'élève d'abord en haut et en avant, non sans retarder sur le larynx, et redescend sans décomposer son mouvement ; dans *ré* et *ri*, la pointe ne s'abaisse pas pour se retirer ensuite tout d'une pièce en arrière, mais pour se rabattre en avant, sur le tranchant des incisives inférieures. On devine que la masse musculaire est mobilisée en entier pour prendre les positions de *e* et *i*, et que la pointe linguale soit plus tardivement intéressée. La division du travail, à ce moment, est assurément délicate entre les multiples fibres nerveuses et musculaires qui terminent l'avant-langue. Pour *ar*, au contraire, la voyelle étant cette fois *initiale*, la pointe linguale se porte bien en haut, mais n'en descend point aussi rapidement, de sorte que l'implosion surtout est dominante, au détriment physique et acoustique de la détente ; dans *er*, *ir*, *ür*, *ér*, non seulement la détente de *r* est paresseuse et molle, mais encore la tension, parce que les positions vocaliques préalables exigeaient déjà l'indifférence de la pointe de la langue. Celle-ci n'en a que plus de peine à passer à l'acte, faute d'aisance et d'énergie propre immédiate. Alors, exposée à deux défections, avant et après son émission, *r* perd de sa force ; ses battements sont indécis et sa sonorité n'est plus aussi significative ; elle s'évanouit pour l'oreille comme pour l'organe nous avons du phénomène maints exemples qui seront présentés plus loin.

Somme toute, ce témoignage de la simple observation visuelle et tactile confirme celui du palais artificiel : l'un et l'autre démontrent qu'il est des mouvements et des situations organiques où la répartition de l'énergie est délicate, sinon impossible ; cela arrive lorsqu'il est demandé à un même faisceau musculaire ou nerveux des mouvements trop complexes ou trop voisins pour un rendement sonore trop varié. Une succession de phonèmes, simple en apparence, comme celle de *pryer*, *trwa*,

peut n'être plus prononçable pour un groupe social ou un individu et l'être parfaitement pour un autre ; c'est affaire de répartition de l'effort entre les organes ou muscles d'organes chargés d'intervenir, et cela est d'ordre physiologique. Que les possibilités physiologiques soient dépassées ou défaillantes, aussitôt les résultantes physiques escomptées défont elles-mêmes : tout se tient dans l'acte phonateur ; aussi le signalement physique, en confirmant le physiologique, est-il encore très instructif.

Mais les défaillances physiologiques elles-mêmes, quand elles engendrent une *évolution normale*, ne sont ni arbitraires ni spontanées ; la solidarité nerveuse et musculaire est poussée si loin entre organes ou parties d'organes, l'enchevêtrement est si complexe et si parfait, les relations si faciles d'un point de l'être à l'autre, que leurs fonctions ne peuvent s'interrompre ou diminuer notablement en un instant, sur plusieurs points à la fois : les cas de paralysie phonétique brusquée ou étendue sont toujours anormaux. De même que la vie, une articulation ne faiblit que progressivement ; l'énergie qui l'entretient ne se retire des muscles que fibre par fibre ; elle procède par échelons, met parfois des siècles à évoluer. Les populations du Midi de la France ont conservé l'*r* latine fortement roulée dans les positions où celles du Nord la perdirent au xvi^e siècle. La génération atteinte ne l'est pas non plus au même degré dans tous ses membres ; comparons les trois sujets contemporains A. M..., L. P..., et T. M... ; le premier, de tempérament plus robuste, conserve un tracé occlusif dans tous les groupes articulés ; chez L. P..., ils sont moins nettement continus ; chez T. M..., plus faible, ils sont devenus constrictifs. L'infiltration est ainsi le procédé normal de l'altération phonétique : c'est en premier lieu par les individus physiologiquement prédisposés qu'elle pénètre dans une famille, et par les familles qu'elle gagne une génération et une région entière. On retrouvera ce processus à propos du développement récent de *r* grasseyée.

Pareille évolution résultant d'un déplacement de l'énergie ne saurait être limitée à l'articulation de la vibrante : elle s'est effectivement déclarée chez les mêmes sujets parlants dans des articulations très voisines qui intéressent les mêmes muscles. Il suffit, en effet, de comparer les tracés de *e*, *j*, et *y* chez les anciens qui possèdent encore *r* roulée explosive, et chez les jeunes dont l'*r* roulée est seulement fricative et en marche vers le grasseyement :

Les chuintantes *e* et *j* de la figure 13 sont à mi-chemin vers la simple aspiration dans les figures 14 et 15 ; la semi-voyelle *y* de la figure 13

voit son canal rétréci plus en arrière dans la figure 14. Les muscles de l'avant-langue ont cessé d'agir et l'énergie n'atteint plus que les bords latéraux ou les muscles de l'arrière-langue. Les articulations en cause suivent les destinées de la vibrante : une commune altération les atteint en même temps ; solidarité phonétique et solidarité physiologique sont une seule et même chose sous deux aspects différents.

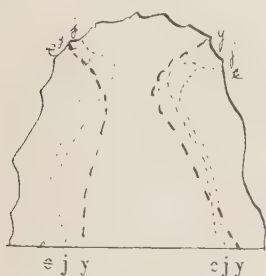


FIG. 13.

..... e et j (A. M.)
 ----- y



FIG. 14.

..... e et j (M. B.)
 ----- y

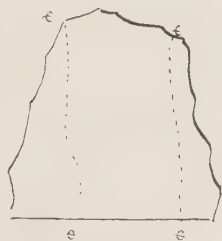


FIG. 15.

..... e (L. G.)

II. — R GRASSEYÉE.

La position de la langue est plus reculée chez les sujets parlants que nous avons examinés que chez le Parisien ; ils n'ont pu supporter, à notre regret, la petite languette de papier noir que suggère M. Rousselot (*Principes*, p. 910-911) pour recueillir un tracé de *r* ; mais le tracé du « Paris », sur le palais artificiel, n'a gardé que l'empreinte de la voyelle *i*. C'est donc à la limite du palais mou, au point de contact de la racine de la langue avec le palais que se passe le phénomène du grasseyement berrichon.

L'observation *par la vue* et *le toucher* nous a permis de constater :

1° Que l'hyoïde et le thyroïde remontent moins haut que pour *r* rou-lée : l'avant-langue est moins intéressée ;

2° Que la langue ne s'appuie pas autant que chez le Parisien contre les dents du bas par sa pointe ; elle est encore mal assise sur le plancher de la bouche et peut esquisser la vibration en battant l'air dans le résonateur formé pour la voyelle.

3° Que la luette projetée en avant obstrue l'entrée de la gouttière dessinée par l'arrière-langue ; l'air, en forçant le passage rétréci d'une

part par la luette qui demeure passive et d'autre part par le dos surélevé de la langue qui entre en vibration, produit des battements dont la sonorité est spéciale : ils offrent à l'oreille l'aspect d'un roulement irrégulier et cahoteux qui dut être celui de *r* parisienne il y a deux siècles. Celle-ci tient davantage aujourd'hui du frottement, parce que la projection de la luette en avant est moins accusée, et que le point de constriction linguale s'est légèrement avancé vers le palais dur. Ce fait permet ainsi de reconnaître 2 *r* grasseyées, dites *wulaires*, que M. Alex. Bell, dans une notice sur *The sound of r*¹ distingue ainsi : tandis que le Parisien ne fait que réduire *the passage between the back of the tongue and the soft palate*, les provinciaux, dit-il, réalisent « *the interception of the breath by means of the wula, with vibration of the latter* ». Mais, outre que le terme de provinciaux est susceptible de confusion, il ne paraît point que la luette cesse d'être inerte et molle : c'est le dos de la langue qui esquisse, sous la pression de l'air, un tremblement que la pointe réaliserait plus facilement.

De même que pour *r* roulée, des variétés de *r* ont été observées par nous entre les trois sujets que nous avons pu examiner, mais nous ne les avons encore bien connues que par les tracés du souffle.

La *spirante grasseyée*, *r̃*, signalée par l'oreille parmi les membres de quelques familles, n'ayant pu être l'objet d'un examen expérimental, il n'en sera question qu'à propos de son apparition et de son développement dans la seconde partie de ce travail.

Ainsi, de leur côté, les données de la physiologie apportent quelques précisions nouvelles sur l'étape franchie par *r* depuis la précédente période : *r* roulée occlusive chez les sujets des 2^e et 3^e générations est devenue constrictive même aux positions fortes chez ceux des jeunes qui la possèdent.

r grasseyée présente des degrés d'intensité différents entre les sujets de la jeune génération qui la possèdent.

Il s'ensuit que, sur l'ensemble de la région explorée, depuis le xiv^e siècle, l'énergie des muscles de la langue s'est exercée dans deux directions opposées : 1^o *vers la fin du xv^e siècle, la pointe est retombée sur le plancher de la bouche* en produisant la série des sons *r^z*, *z* et *z̃*, dans certaines positions faibles : c'est à l'étape du *z* interdental plus ou moins affaibli qu'en sont encore aujourd'hui les habitants de la vallée

1. Alex. Bell, *The sound of r*. Published by the Volta-Bureau. Washington, 1896, p. 7. L'auteur y décrit l'articulation de 14 variétés de *r*.

supérieure de la Grande Sauldre, en aval de Sens et généralement ceux de la Sologne : nous n'avons pas d'exemples de l'étape du z ; en amont de Sens, l'étape du z a été franchie aux mêmes positions faibles, et l'amuïssement de l'r est complet ; 2° depuis les environs de 1910, la racine de la langue se porte vers le palais et produit chez les sujets qui sont atteints la série des sons r, ɾ, ʀ et h dans toutes les positions, faibles et fortes ; c'est sur Sens que le phénomène paraît aujourd'hui le plus accusé. Ce sont, réalisées ici, les deux directions signalées comme possibles dans les *Modifications phonétiques*, (page 233) ¹.

L'une et l'autre conduisent progressivement la langue vers un repos complet ; mais chez les jeunes l'influence grandissante du français rétablit peu à peu la vibrante là où elle s'était amuïe chez les anciens.

1. Le z est une r manquée : en s'efforçant de retrouver l'r au xvi^e siècle, les Parisiens ont articulé ɾ grasseyée, le dos de la langue et non la pointe ayant remonté vers le palais. L'r grasseyée du Haut Berry, on le verra plus loin, n'est pas issue du z. Le d mouillé peut aussi donner naissance à une r qui évolue ensuite normalement. (Rousset, *Cours de l'Institut catholique*, 29 mars 1919.)

CHAPITRE III

ÉLÉMENTS PHYSIQUES DE R ROULÉE ET R GRASSETÉE.

I. *R en position forte (initiale).*

La description physique consiste à rendre visibles sous forme de tracés les modifications vibratoires imposées par l'articulation au courant d'air expiré, et, en général, à mettre en relief le parti que les organes phonateurs réussissent à tirer de ses propriétés physiques. On en détermine les modalités en examinant sur les tracés le régime du souffle, la forme, le nombre, la durée et l'intensité des vibrations obtenues avec le souffle de la bouche et celui du nez, le larynx et les organes qui se trouvent intéressés.

Les documents recueillis pour étudier la constitution physique des *r* de la haute vallée de la Grande Sauldre sont nombreux et variés : plus de 300 tracés de la vibrante dans ses positions *fortes* (initiale, devant et après consonne) et dans ses positions *faibles* (intervocalique et finale), ont été demandés au souffle buccal soit seul, soit accompagné du souffle nasal ou des vibrations laryngiennes.

Nous donnons par générations et par localités la liste des sujets qui se sont prêtés à nos expériences :

A) *Au-dessus de 50 ans.* — Tous possèdent *r* roulée traditionnelle :

Neuvy : M^{me} Millet, 66 ans.

Sens : M. Pérot, 73 ans (tradition orale).

— : F. Jullien, 62 ans.

— : A. Hautin, 60 ans.

— : M^{me} Durand, 60 ans.

Neuilly : J. Dallois, 63 ans (tradition orale).

Bué : M. Pellay, 73 ans.

B) *De 30 à 50 ans.* — Tous possèdent *r* roulée traditionnelle.

Neuvy : A. Millet, 42 ans.

Sens : L. Balland, 50 ans.

La Chapelotte : A. Tassin, 48 ans.

Feux : Th. Migeon, 40 ans.

Aubigny : B. Bruneau, 50 ans.

C) *Au-dessous de 30 ans.*

Neuvy : M. Belleville, 20 ans : *r* roulée fricative.

Sens : L. Girault, 27 ans : *r* roulée fricative.

— : M. Raffestin, 29 ans : *r* roulée.

— : A. Bailly, 20 ans : *r* grasseyée.

— : A. Saujot, 20 ans : *r* grasseyée.

— R. Lagogué, 16 ans : *r* grasseyée.

Bué : M^{lle} T. Berneau, 19 ans : *r* roulée.

Les tambours employés, d'un petit diamètre (0 m. 015) répondent aux simplifications apportées par M. Rousselot au cours de ses recherches sur le repérage des canons par le son durant la guerre : le levier mobile a été détaché de son axe, et l'axe lui-même avec l'armature qui le soutenait ont été supprimés. Une petite tige de graminée, sèche et rigide, est fixée seulement par un bout à même la membrane dont elle épouse immédiatement le régime vibratoire ; insérée à l'autre bout, une plume soigneusement affinée de clinquant ou de corne reproduit les vibrations de la tige dans leurs éléments les plus subtils. Un diapason de 200 v. d., accordé à celui du Tonomètre de Kœnig, nous a servi pour chaque expérience à l'enregistrement du temps : la vitesse moyenne de rotation du cylindre a été de 16 à 17 centimètres à la seconde.

La lettre B au début du tracé désigne le souffle de la bouche ; N le souffle du nez ; Lr, les vibrations du larynx.

Avant de passer à l'analyse des tracés les plus caractéristiques de *r* dans chacune de ses positions, nous estimons nécessaire de signaler les procédés de mesure qu'à la suite de M. Rousselot nous avons adoptés ; on en trouvera l'exposé et l'application première dans la *Revue de Phonétique*, I, 2, p. 172, III, 1, p. 52 et suivantes, et I, 1, p. 33, où M. Chlumsky étudie « une variété peu connue de l'*r* linguale » en Tchègue.

Le caractère le plus frappant de l'*r* réside dans ses *battements*. Représentons-nous d'abord très exactement les phases du phénomène. Celui-ci comporte deux temps constitués dans *r* roulée par :

1° Un mouvement de la pointe linguale *s'élevant* vers le palais, soit pour le frapper et former occlusion au courant d'air phonateur, soit simplement pour s'en rapprocher assez et soumettre le courant à une constriction (pour *r* grasseyée, c'est le dos de la langue qui exécute les mouvements).

2° Un mouvement de la pointe linguale *s'abaissant* soit pour se détacher du palais et livrer passage au courant d'air, soit pour s'en éloigner et agrandir le passage aérien.

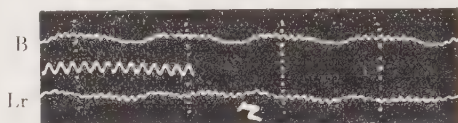


FIG. 16-1

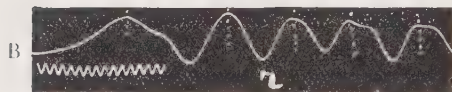


FIG. 16-2.

Dans le premier cas, la reprise du courant est explosive ; dans le deuxième, le courant est fricatif. Le roulement de *r* répond donc à une série plus ou moins grande d'occlusions suivies d'explosions, ou de constriction accompagnées de bruits fricatifs : c'est un phonème explosif ou fricatif à répétition.

Mais, dans une série donnée, tous les battements ne sont pas forcément occlusifs ou constrictifs ¹ ; ils peuvent être en outre entièrement ou partiellement chuchotés et sourds ou laryngés et sonores.

Comment les tracés du souffle et des vibrations laryngiennes manifestent-ils ces caractères ? Ceux de la figure ci-dessus (fig. 16-1) obtenus simultanément avec deux tambours de même diamètre (0 m. 015) ajustés à des tubes de même longueur, permettent une lecture comparée très facile ; le tracé de la figure 16-2 obtenu avec un tambour d'un diamètre double (0 m. 03) montre très agrandies les déviations de la plume qui caractérisent les battements. On a roulé simplement une *r* isolée.

1. On a vu au chapitre précédent qu'au battement occlusif répond une bande continue sur le palais artificiel, et au battement constrictif une bande discontinue.

Les traits verticaux séparent, sur les tracés des deux figures, les battements.

Le premier temps du battement est marqué par la dépression peu profonde (fig. 16-¹), plus accusée (fig. 16-²), de la ligne, répondant à l'arrêt momentané, total ou partiel, du souffle expiré ; au deuxième temps, qui est celui de l'ouverture, correspond au contraire le redressement de la ligne dû à l'échappement momentané, fort ou faible, du souffle. Autant de dépressions, autant de battements. Nous définirons donc le battement un mouvement de la langue traduit sur le tracé du souffle par une dépression plus ou moins accusée, dont la moitié descendante répond à l'élévation de la langue, la moitié montante à son abaissement.

Dépressions et redressements rendent les battements mesurables ; on peut les étudier et les comparer aux points de vue du nombre, de la durée, de la fréquence à la seconde, de l'amplitude, de la nature explosive ou fricative, de la sonorité, de la nasalité.

a) *Nombre*. — On sépare les battements d'une pointe à l'autre des dentelures ; sur le tracé 1 de la figure 16, le milieu de la courbe correspond au sommet d'une dentelure ; sur celui de la figure 16-², les pointes se détachent mieux ¹.

b) *Durée*. — Elle répond au temps écoulé entre le retour de chaque battement, d'une pointe à l'autre des dentelures. On le compte sur les vibrations du diapason (200 v. d. à la seconde).

c) *Fréquence à la seconde*. — De la durée respective des battements en centièmes de seconde, on déduit aisément leur fréquence pendant 100 centièmes de seconde. Elle représente la tonalité du roulement.

d) *Amplitude*. — Elle est appréciable à la distance ou hauteur qui sépare les sommets inférieurs et supérieurs des dépressions du tracé.

Elle représente l'intensité relative des battements et de leur sonorité. Mais ce fait bien connu, que les membranes en caoutchouc d'un tambour subissent le contre-coup des variations de la pression atmosphérique, de la température et surtout de l'état hygrométrique de l'air, joint aussi à l'amplification que prend sa vibration si l'on parle à l'unisson de sa note propre, rend plus délicate une comparaison des amplitudes de sujet à sujet ; elle reste valable d'un mot à l'autre pour le même sujet, le tambour utilisé dans l'expérience restant le même.

1. Le 1^{er} battement, note M. Chlumsky, n'appartient pas tout entier à la consonne (si elle vient après une voyelle) ; au commencement se trouve un passage très court de la voyelle à la consonne (*glide*) qu'il faut attribuer à la voyelle précédente. En fait la répartition est délicate, et il n'en a pas été tenu un compte très précis.

Lorsque nous nous permettons de comparer les tracés de plusieurs sujets, c'est que l'enregistrement a été fait le même jour, aux mêmes heures, avec les mêmes tambours et dans des conditions autant que possible identiques. Se trouvent, par exemple, réaliser ces conditions les tracés pris ensemble de MM. Pellay, Hautin et de M^{lle} Berneau ; puis ceux de MM. Pérot, Jullien, Dallois et Tassin ; ceux enfin de MM. Balland et Migeon.

e) Peut être considéré comme *constrictif* le battement dont la dépression se tient au-dessus de la ligne de repos : l'émission alors continue du souffle tient la plume en suspens durant tout son déplacement.

f) *Sonorité*. — Est sonore, au sens propre du mot, tout ce qui est audible, bruits et résonances ; en phonétique, sont considérés comme sonores les phonèmes qui comportent la vibration du larynx ; sont sourds ceux qui en sont privés. Or les tracés de la vibration laryngienne ont pour effet de préciser la nature de la collaboration du larynx au cours de chaque battement, et le long de la série qui produit le son de *r*. Ils présentent les phases suivantes :

1^{re} *partie descendante* de la dépression sur le tracé du souffle, la vibration laryngienne devient plus ample et fait élever la plume (fig. 16-1, Lr) : c'est la fondamentale qui domine alors avec une sonorité amorphe et appauvrie.

2^e *partie montante* de la dépression sur le tracé du souffle, la vibration laryngienne perd de son amplitude mais s'enrichit de sinuosités : ce sont les harmoniques qui se superposent au son fondamental et une résonance vocalique qui s'affirme momentanément sur les deux tracés. Plus brièvement, l'interruption totale ou partielle du courant d'air par la langue appauvrit la vibration du larynx ; la reprise du courant l'enrichit. Dans le premier cas, les cordes relâchées vibrent une simple sonore d'aspect plutôt semi-vocalique ou consonantique ; dans le second, les cordes rapprochées vibrent un timbre d'aspect plutôt vocalique ¹.

Considéré *isolément*, le tracé du larynx est donc très clair ; considéré *en synchronisme* avec le tracé du souffle buccal, l'interprétation en est plus délicate en raison de certaines particularités qu'il est nécessaire de bien déterminer d'abord pour les bien comprendre. Les déviations des battements sur le tracé du souffle sont opposées par le sommet aux déviations des battements du larynx : ainsi aux renflements du tracé buccal répondent

1. Wendeler et Hermann ont reconnu les premiers le contenu vocalique de l'*r*. Cf. Notes de M. Chlumsky, p. 61, et tracés de l'*r* par Hermann, *Principes*, p. 892.

les dépressions du tracé laryngien. La figure 17 (ra) ci-dessous montre cette opposition non seulement à l'occasion des battements de *r*, mais encore au moment de l'explosion d'une consonne qui en chassant le souffle soulève la plume inscriptive (da).

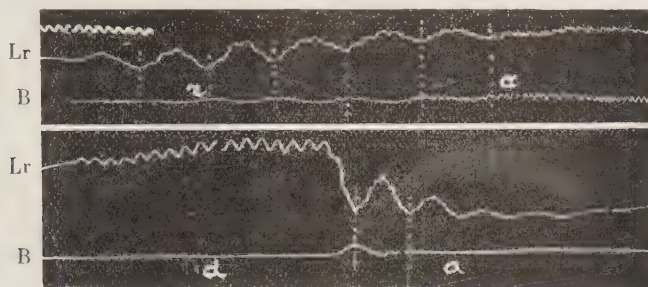


FIG. 17. — Tracés simultanés du souffle buccal et des vibr. laryngiennes de ra-da. (L. Girault.)

Elle se manifeste avec les concordances suivantes :

Langue	Abaissement et relâchement musculaire.	Débit du souffle buccal renforcé.	Montée de la plume. ↗
Larynx	Affrontement des cordes en vibrations d'harmoniques.	Débit du souffle glottal diminué.	Descente de la plume. ↘

Il en ressort ce fait certain d'alternance : la glotte se resserre quand le passage buccal s'ouvre ; le travail laryngien s'accroît quand le travail lingual ou labial diminue : telle est la *signification du tracé* d'un battement. Les mêmes oppositions constatées dans les tracés de l'échappement explosif ou fricatif de la consonne traduisent sans doute les mêmes alternances de mouvement et d'énergie (da, fig. 17).

L'explication du développement des tracés en sens inverse l'un de l'autre est plus incertaine : le mécanisme de la vibration et des positions glottales au cours d'une émission articulée n'est pas encore nettement déterminé. Ce ne sont pas les fluctuations du débit du souffle que recueille la capsule, mais les secousses vibratoires du thyroïde conjuguées avec les déplacements en sens divers du corps du larynx. Or la dépression du tracé correspond au moment du plus grand travail laryngien.

1° Affrontement des cordes, vibrations d'harmoniques.

2° Mouvements de projection et d'élévation du thyroïde, *faibles* avec a, e, o, è, *plus accusés* avec ü, i, u, é, les semi-voyelles, les sourdes, et les sonores qui comportent l'abaissement de l'hyoïde. (Cf. *Principes de Phon. exp.*, p. 721 et suiv.)

Les modifications du tracé traduisent *directement* les déplacements externes, *indirectement* les positions internes :

1° *Directement* : le déplacement du thyroïde en avant et en haut soulève la plume :

Davantage pendant l'occlusion sonore du d (da) ;

Moins pendant l'occlusion sourde du t (ta), et la constriction sourde de f (afa) ;

Peu pendant l'émission de a, **davantage** à la fin de son émission.

2° Dès lors, *indirectement*, la chute de la plume signifie aussi l'affrontement des cordes vocales par une certaine déformation ou contraction des muscles qui les constituent et le plus grand travail laryngien.

On peut soupçonner l'intervention de l'une ou l'autre des causes suivantes :

1° C'est la poche laryngienne qui se contracte et se dilate alternativement ; l'échappement buccal du souffle provoque la contraction, et celle-ci abaisse la plume ; l'occlusion buccale du passage de l'air provoque au contraire la dilatation qui elle-même fait remonter la plume. C'est là admettre implicitement la passivité des muscles du larynx et leur obéissance aux fluctuations du courant d'air. Il est permis de penser qu'ils manifestent aussi une activité propre, ménagée davantage par l'explication qui suit, fondée sur la contractilité.

2° Les physiologistes¹ décrivent ainsi le phénomène de la contractilité musculaire, d'après des observations basées également sur la méthode graphique perfectionnée et propagée par Marey : « Dans l'une de ses dimensions qui est celle de la longueur de ses fibres (celle suivant laquelle agit la force) le muscle se réduit pendant qu'il augmente suivant les autres dimensions. Il y a compensation exacte entre ces deux déformations inverses. »

La contraction qui produit l'affrontement des cordes vocales est, pour la part sensible au dehors, celle qui fait mouvoir les aryténoïdes, (c'est-à-dire les crico et thyro-aryténoïdes), qui en grossissant réduisent leur longueur et font se rétracter les cartilages enveloppants ; d'où la

1. *Traité de Physiologie*, par J.-P. Morat et Doyon. Fonctions élémentaires, p. 259.

chute de la plume inscriptrice. Leur détente, en provoquant l'écartement des cordes, les allonge eux-mêmes et dilate les cartilages enveloppants, ce qui fait remonter la plume. La « secousse musculaire, qui est un raccourcissement suivi aussitôt d'un relâchement », constituerait en ce cas le battement laryngien.

En fait, celui-ci consiste, selon l'opinion qu'on adopte sur le jeu des cordes vocales, soit dans le *va-et-vient sur pivot* des cartilages corniculés directement influencés par les phases de la « secousse » des crico et thyro-aryténoïdiens, soit dans l'*inclinaison conjuguée* des cartilages corniculés se rapprochant ou s'éloignant sans pivoter sur leur selle cricoïdienne sous l'influence des mêmes crico et thyro-aryténoïdiens. Dans la première hypothèse, les deux aryténoïdes sont *rapprochés* l'un de l'autre par la contraction du thyro-aryténoïdien latéral et de l'ary-aryténoïdien, et *écartés* par le crico-aryténoïdien postérieur : leur rapprochement dans le sens horizontal rétrécit la glotte, et leur écartement l'élargit. Dans la seconde (Cf. *la Voix* de P. Bonnier, 1921, p. 104 et suiv.), les aryténoïdes « ne se rapprochent qu'en s'abaissant et ne s'éloignent qu'en s'élevant ; leur mouvement est un mouvement de *volet*, de *clapet* ».

f) *Nasalité*. — La double issue qui s'offre au courant d'air au sortir du pharynx, surtout dans les groupes où *r* est au contact de voyelles extrêmes, favorise l'échappement nasal aux dépens de l'émission buccale¹ : les déviations de leurs tracés respectifs s'opposent par l'amplitude, sans s'opposer par le sommet.

En somme 3 déplacements de la plume sont à considérer dans un battement de *r* : celui de la déviation du battement lui-même ; dans le battement, celui de la déviation due à la vibration fondamentale ; dans celle-ci, celui des sinuosités supplémentaires dues aux sons composants, harmoniques ou inharmoniques.

I. — R EN POSITION FORTE.

1) *R roulée initiale devant voyelle*. — 95 tracés de *r* initiale ont été recueillis dans les groupes phonétiques suivants : ra, re, ri, ro, ru, et le mot « rentre » dans la phrase : « Rentre donc à la maison ». (Räter dō a la mēzō.)

1. L'énergie articulatoire étant moindre avec les fricatives et les semi-voyelles, les muscles de la langue et du voile se relâchent et livrent un passage au courant d'air par les deux voies.

Nous présentons les plus parlants pour *chaque génération* avec l'analyse détaillée de l'un d'eux (souffle buccal isolé, puis accompagné des vibrations du souffle nasal ou du larynx). Une comparaison générale nous permettra ensuite d'extraire leurs traits communs les plus saillants et ceux qui les différencient d'une génération à l'autre.

A. — *Sujets de 50 ans et au delà : (r roulée).*

SOUFFLE BUCCAL. — *M^{me} M. Millet, Neuvy, 66 ans.*

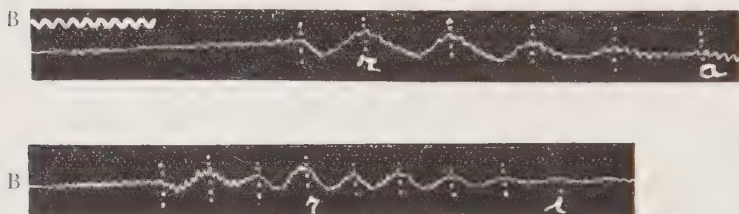


FIG. 18. — Souffle buccal de ra-ri¹.

1° *Ra* : Le tracé présente les caractères suivants :

	<i>Durée</i> : os. 102.
	<i>Hauteur musicale</i> : 200 v. d. Note approximative : sol [♯] 2.
<i>Début vocalique</i>	<i>Groupements harmoniques</i> , non caractéristiques de la voyelle suivante : 1 petite sinuosité répondant à l'octave de la fondamentale.
	<i>Nombre</i> : 5. Le dernier est peu accusé et vocalique.
	<i>Durée</i> : Le 1 ^{er} = 2,25 cent. de seconde. Les 4 autres = 3 centièmes.
	<i>Fréquence à la seconde</i> = 40 et 33.
<i>Battements.....</i>	<i>Groupements vocaliques</i> : 7 périodes ayant une moyenne de 208 v. d. à la seconde. A noter que la moitié descendante des dépressions, moment de la fermeture, porte des vibrations plus riches que la moitié ascendante, moment de l'ouverture. Les harmoniques caractéristiques de la voyelle suivante apparaissent dès le 2 ^e battement sous la forme de 3 dentelures.

1. L'agrandissement des tracés a été de 1,50, sauf indication contraire.

<i>Battements</i>	<i>Amplitude.</i> Les deux premiers ont des dépressions plus profondes ; ils peuvent être considérés comme occlusifs. L'effort, très grand au début, s'atténue progressivement vers la fin. A remarquer le peu de durée des occlusions qui constituent les battements de <i>r</i> , et la lenteur relative des échappements explosifs : l'occlusion d'une consonne est plus longue et son échappement explosif plus rapide ; ici l'oreille a la faculté de discerner les deux moments du phénomène ; là elle les réunit dans la perception confuse du roulement.
<i>Voyelle</i>	<i>Hauteur musicale</i> : 240 v. d. = Note approximative : Si 2. <i>Groupements harmoniques</i> : 4 vibrations supplémentaires.

2° *Ri*. Articulée avec non moins d'énergie, *r* compte 6 battements de même aspect que ceux de *ra*. Le silence vibratoire des moitiés ascendantes est moins accusé ; les groupements harmoniques de la voyelle n'apparaissent qu'au 6^e battement. L'effort atteint son maximum au 3^e.

M. Pérot, Sens. 73 ans. Tradition orale.



FIG. 19. — Souffle buccal de *ra-ru*.

*Ra*¹. L'*r* contient 3 battements, dont le dernier est vocalique. L'amplitude du second correspond à un effort plus intense ; sa moitié descendante contient une vibration très relâchée, à grande amplitude ; la

1. La reproduction imparfaite du cliché ne permet pas l'analyse faite sur l'original.

moitié ascendante laisse voir des vibrations vocaliques de *a*, caractérisées par 4 sinuosités secondaires.

Ru. R contient 4 battements pour le moins. Les périodes du début vocalique contiennent déjà les groupements harmoniques de la voyelle : *u* = 3 sinuosités secondaires. Les moitiés montantes des dépressions ont aussi des périodes plus riches que les moitiés descendantes. La voyelle est altérée au début par l'excès de l'énergie articulatoire.

M. F. Jullien, Sens, 62 ans.

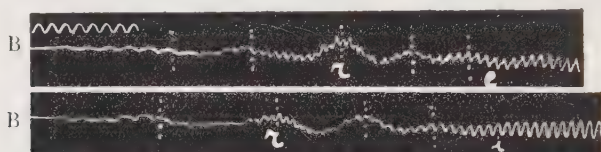


FIG. 20. — Souffle buccal de *ré*, *ri*.

Ré. R comporte 3 battements, après un début vocalique de 6,50 cs. La voyelle apparaît avec ses groupements harmoniques dès le second battement ; au troisième, on compte 3 vibrations supplémentaires sur les 4 que compte la voyelle. Le maximum d'effort est marqué au 2^e battement.

Ri. Le 1^{er} battement est plus long que dans *ré*. A noter que les groupements harmoniques de la voyelle *i* se montrent dès le début vocalique de *r*, avec 3 sinuosités supplémentaires que l'excès d'énergie articulatoire a fait ensuite disparaître.

M. J. Dallois, Neuilly, 63 ans.

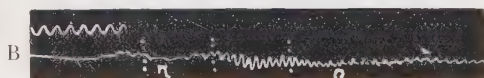


FIG. 21. — Souffle buccal de *ro*.

Ro. L'*r* contient 2 battements ; le second est accompagné de vibrations très amples sur sa moitié descendante. La voyelle se montre avec 2 sinuosités sur 4 dès le début vocalique de la vibrante.

M. A. Tassin, la Chapelotte, 48 ans.



FIG. 22. — Souffle buccal de rô.

Rô. Le tracé est plus accusé ; *r* comporte 4 battements, dont le dernier est vocalique. Le début de la vibrante reproduit très finement les groupements harmoniques de ô (4 sinuosités) ; de même la partie montante des battements, l'autre étant plus faiblement vibrée.

M. A. Hautin, Sens, 60 ans.



FIG. 23. — Souffle buccal de rô.

Rô. *R* comporte 4 battements, les 3 premiers très amples et énergiques, le 4^e vocalique et affaibli. Le début vocalique de la vibrante reproduit les périodes de ô, mais l'intensité des battements les a fait évanouir dans les dépressions du tracé.

M^{me} Durand, Sens, 60 ans.



FIG. 24. — Souffle buccal de rœ.

Rœ. Articulation énergique : 6 battements dont les extrêmes sont plus faibles. Le début vocalique de *r* se manifeste avec 2 périodes. Les moitiés montantes des battements sont plus vibrées que les descendantes. L'inscription des vibrations du **souffle nasal** et du **larynx** n'a pas été faite par les sujets ci-dessus pour *r* initiale devant voyelle.

Les **traits communs aux tracés de *r* initiale + voyelle** recueillis auprès de 7 sujets de la génération **ancienne** sont les suivants :

1^o Le nombre des battements dépend surtout de l'effort articulaire et très peu de la voyelle qui suit : la moyenne est de 3 à 4 ;

2° *L'amplitude* des battements paraît également subordonnée à l'effort articulatoire qui se manifeste généralement sur le 2^e et le 3^e battement, qui sont occlusifs ;

3° *La durée* respective des battements n'est pas indépendante de la tonalité de la voix : ils sont plus rapides avec un ton de voix aigu. Leur fréquence croît du premier au dernier ;

4° *Les vibrations* supplémentaires des battements participent de la résonance vocalique en formation, dès leur début ;

5° Les moitiés montantes des battements, quelle que soit leur intensité, sont plus riches en harmoniques que les moitiés descendantes ;

6° *La tenue* occlusive ou constrictive d'un battement est plus courte que celle d'une consonne.

En somme, l'intensité des roulements peut être considérée comme forte : les éléments physiques de la vibrante confirment et complètent sur ce point les témoignages de l'oreille et du palais artificiel. Les tracés des anciens (fig. 2-3-4) comportent en effet une bande continue sur le palais, et des battements occlusifs dont l'effet explosif est plus marqué que le son des battements constrictifs. Est-ce que tous les battements sont occlusifs dans une série donnée ? La trace continue de l'*r* sur le palais peut être le fait d'un seul battement occlusif ; mais la déviation insignifiante de la ligne des battements, comparée à celle beaucoup accentuée des *r* enregistrées par les jeunes (v. plus loin, fig. 33) permet de penser qu'aucun n'est constrictif. De plus, la présence des vibrations vocaliques dès le début de la vibrante indique que les bords latéraux de la langue ont déjà pris la position de la voyelle : dès lors la partie restée libre de l'avant-langue peut exécuter des occlusions, dont la tenue très rapide ne menace point les positions prises.

B. SUJETS DE 30 A 50 ANS : (*r* roulée).

I. SOUFFLE BUCCAL.

A. Millet, Neuvy, 42 ans.

Re (fig. 25, p. 48).

Durée : 5 cent. de seconde.

Hauteur musicale : 160 v. d., note appr. : *mi*₂.

Début vocalique { *Groupements harmoniques* caractéristiques de la voyelle suivante : 4 sinuosités (1 grande + 2 petites + 1 grande) dans les 2 premières périodes ; 5 pour les autres, la 4^e sinuosité s'étant dédoublée.

- Battements* { *Nombre* : 4 ; le 4^e est vocalique et peu accusé.
Durée : le 1^{er} mesure 3,12 cs ; le 2^e, 2,75 cs ; le 3^e, 3 cs.
Fréquence à la seconde : 32, 36 et 33 (ut_{-1} , $ré_{-1}$, ut_{-1}).
Groupements vocaliques : 5 périodes, soit 161 v. d. (mi_2).
- Voyelle* { *Hauteur musicale* : 182 v. d. ($fa\sharp_2$).
Groupements harmoniques : 4 sinuosités secondaires.

Ri (fig. 25, p. 48).

- Durée* : 6,50 cs.
Hauteur : 123 v. d. (si_1).
- Début vocalique* { *Groupements harmoniques* : 4 sinuosités (3 petites et 1 grande) qui se retrouvent dans la voyelle.
Nombre : 3 dont le dernier est vocalique.
- Battements* { *Durée* : 3, 12 cs. pour chacun.
Fréquence à la seconde : 32 (ut_{-1}).
Groupements harmoniques : 4 périodes à 4 sinuosités : 128 v. d., soit ut_2 , qui est la 4^e harmonique du nombre des battements (32).
- Voyelle* { *Hauteur musicale en son milieu* : 171 v. d. (fa_2) à 4 sinuosités.

Ro (fig. 25, p. 48).

- Durée* : 6,5 cs.
Hauteur musicale : 153 v. d. : $ré\sharp_2$.
- Début vocalique* { *Groupements harmoniques* : 5 sinuosités dont 3 grandes et 2 petites qui se retrouvent dans la voyelle.
Nombre : 2.
- Durée* : 3,12 cs.
Fréquence à la seconde : 32 (ut_{-1}).
- Battements* { *Groupements vocaliques*. Le 1^{er} contient 4 sinuosités ; le 2^e, sinuosités, de forme vocalique, dont la fréquence est de 128 v. d. et 161 v. d. (ut_2 et mi_2) qui répondent aux 4^e et 5^e harmoniques de la fréquence des battements (32).

Ru (fig. 25, p. 48).

- Durée* : 6,5 cs.
- Début vocalique* { *Hauteur musicale* : 152 v. d. ($ré\sharp_2$).
Groupes vocaliques : 5 sinuosités.

Nombre : 2.
 Durée : 3,62 cs.
 Battements $\left\{ \begin{array}{l} \text{Fréquence à la seconde : } 27 \text{ (moins de } st_{2-2}). \\ \text{Groupements vocaliques : } 4, \text{ soit } 108 \text{ v. d. } (la_1) \text{ qui} \\ \text{est le } 4^e \text{ harmonique du nombre des battements.} \end{array} \right.$

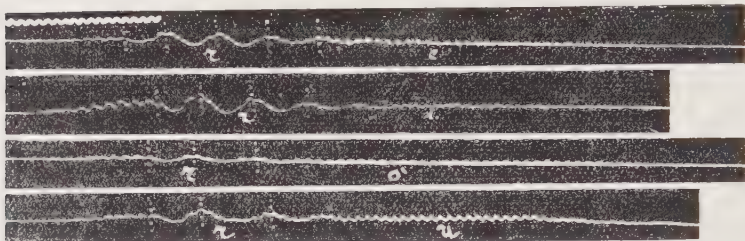


FIG. 25. — Ré, ri, ro, ru.

M. L. Balland, Sens, 50 ans.

Ré. Début vocalique de 8 cs, avec les 2 sinuosités caractéristiques de la voyelle *a*. La hauteur musicale en est de 170 v. d. (fa_2).

Les battements, au nombre de 4, ont une durée respective, 3 ; 3 ; 3,75 et 4,5 cs ; les deux premiers sont plus intenses, le dernier plus vocalique (fig. 26).



FIG. 26. — Souffle buccal de re.

Les groupements harmoniques de la voyelle (2 sinuosités) apparaissent aux parties ascendantes des battements.

Le ton de la voyelle, pris dès les battements, est celui de 170 v. d. (fa_2).

Th. Migeon, 40 ans (fig. 27).

Ri-ro. Le 1^{er} possède 5 battements, le second 4 dont les 2 premiers sont plus intenses. Mêmes aspects généraux que les précédents (fig. 27).

Les *traits communs* les plus saillants de l'*r* roulée des 3 sujets enquêtés appartenant à la génération *moyenne* sont les suivants :

1° Les groupes harmoniques de la voyelle se retrouvent dans le début vocalique de la vibrante et dans ses battements;

2° La fréquence des battements à la seconde est en relation avec la tonalité de la voyelle;

3° Le ton de la voix s'élève progressivement depuis le début de la vibrante jusqu'à la voyelle : parfois il ne subit pas d'altérations (fig. 27);

4° Le nombre des battements et leur amplitude semblent diminuer devant les voyelles postérieures ; la pointe linguale est attirée en arrière par la position de la voyelle ;

5° Les groupements harmoniques sont plus accusés aux parties montantes des battements ;

6° L'aspect des battements est occlusif.

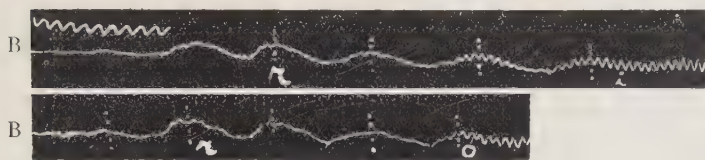


FIG. 27. — Souffle buccal de ri-ro.

Ce sont les mêmes caractères que pour l'*r* de la génération antérieure ; de la première vibration à la dernière, l'influence physique de la résonance propre à la voyelle se fait mieux sentir, établissant ainsi une liaison parfaite entre tous les éléments du groupe articulé. Les tracés du larynx confirmeront les données du souffle.

L'intensité et le nombre des battements répondent au caractère occlusif des traces de l'*r* sur le palais artificiel (fig. 2-3-4).

II. SOUFFLE BUCCAL ET VIBRATIONS LARYNGIENNES.

A. Millet, Neuvy, 42 ans.

Ré. L'*r* a été fortement roulée. Elle compte 5 battements (fig. 28).

1^{er} Battement. — A la moitié descendante de la dépression du souffle correspondent sur le tracé du larynx 2 petites vibrations où le

groupement harmonique des périodes vocaliques est à peine reconnaissable. A la moitié montante, 2 grandes vibrations, amorphes.

2^e *Battement*. — Moitié descendante : 2 petites vibrations qui reproduisent le groupement vocalique, fondamentale et octave ; moitié montante, 2 grandes vibrations simples.

3^e *Battement*. — Moitié descendante : 4 petites vibrations représentant 2 périodes de la voyelle ; moitié montante, 2 grandes vibrations simples.

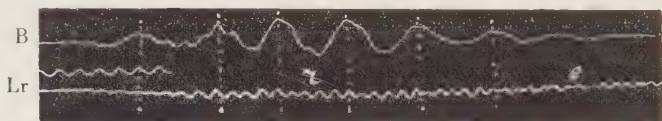


FIG. 28. — Souffle buccal et vib. lar. de re.

4^e *Battement*. — Moitié descendante : 2 petites vibrations ; moitié montante, 2 grandes.

5^e *Battement*. — Moitié montante : 4 petites vibrations représentant 2 périodes vocaliques à 2 harmoniques. Moitié montante : 2 grandes vibrations encore amorphes, où les 2 sinuosités de la voyelle sont très accusées.

Th. Migeon, Feux, 40 ans.

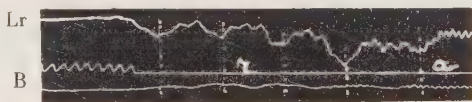


FIG. 29. — Souffle buccal et vib. lar. de ra.

Ra = 4 battements (fig. 29).

La forme plus accusée des dépressions démontre leurs directions opposées sur le tracé du souffle et celui du larynx : quand la ligne du souffle fléchit, celle du larynx s'élève. Aux moments des dépressions, ceux de l'arrêt total ou partiel du courant d'air par la langue, le cartilage thyroïde accuse une dilatation, et aux moments de la reprise du courant, il marque une contraction. Dans la première phase, les cordes ont abandonné la position vibratoire de la voyelle voisine ; dans la seconde, elles la reprennent.

Indirectement aperçu à travers les fluctuations du tracé aérien, le travail des cordes vocales se trouve ici saisi directement : les groupements caractéristiques de la voyelle se correspondent, sur le tracé laryngien, dans la partie montante du battement, sur le tracé buccal dans la partie descendante. La tonalité progresse légèrement du début de la vibrante à la voyelle (de 160 v. d. à 171, fig. 29). Les résonateurs supra-laryngiens ont simplement enrichi d'harmoniques les périodes laryngiennes quand la langue quitte le palais et livre passage au souffle. Alors les cordes vocales se reprennent à vibrer avec l'affrontement de la voyelle en formation : le résonateur buccal et l'affrontement glottal demandés se trouvent correspondre au même instant. Pendant l'occlusion du battement, les cordes, sensibles à l'arrêt même momentané du courant d'air, se relâchent et vibrent moins richement : leur vibration est celle d'une sonore indécise dans un résonateur déformé.

Ainsi les cordes vocales passent-elles alternativement de la tension à la détente autant de fois que le muscle lingual effectue de battements ; il en résulte au sein même du battement une alternance de vibrations de forme consonantique et de vibrations vocaliques qui expriment elles-mêmes une alternance de travail buccal et de travail laryngien.

III. SOUFFLE BUCCAL ET SOUFFLE NASAL. — *A. Millet*, Neuvy, 42 ans.

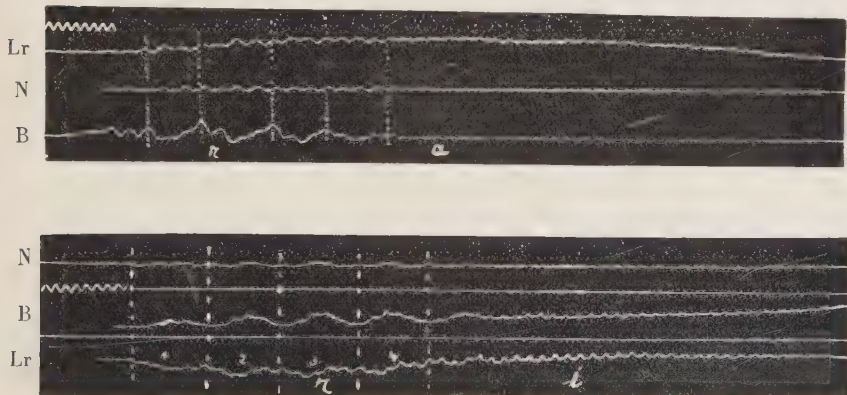


FIG. 30. — Souffle buccal, nasal et vib. laryng. de Ra et Ri 1.

1. Par erreur les battements de ri ont été délimités d'après les sommets du tracé laryngien et non ceux du tracé du souffle buccal (Ne pas tenir compte des lignes pleines horizontales.)

Ra-Ri : 3 et 4 battements.

Les tracés du souffle nasal ont des dépressions moins accusées que ceux du souffle buccal et du larynx ; mais ils reproduisent, on le sait, la vibration laryngienne ; de plus ils accusent un accroissement de souffle consécutif à l'occlusion buccale du battement, de sorte que les dépressions de la ligne du souffle nasal s'opposent en amplitude à celles du souffle buccal. (V. fig. 30 (1-2) surtout où les correspondances sont bien marquées aux battements.) Le nasalisme des battements est plus accentué devant une voyelle fermée que devant une voyelle ouverte : comparez *ri* et *ra*.

C. — SUJETS DE 30 ANS ET AU-DESSOUS : *r* roulée et semi-roulée.

I. SOUFFLE BUCCAL. — *L. Girault*, Sens, 37 ans (*r* roulée).



FIG. 31. — Souffle buccal de *ri*.

Ri. L'*r* a été articulée avec une force relative.

Début vocalique { Durée : 5 cs.
Hauteur : 140 v. d. Note appr : (*ré*₂).
Nombre : 3.

Battements { Durée respective : 2,35 ; 3,25 ; 3,25 cs.
Fréquence à la seconde : 42 et 30.
Groupements harmoniques de la voyelle *i*.
Hauteur musicale : 190 v. d. (*sol*₂).

Voyelle | Hauteur musicale : 220 v. d. (*si* _b₂).

L'écoulement du souffle est peu fricatif et n'a pas soulevé la plume.

M. Raffestin, Sens, 30 ans (*r* roulée).

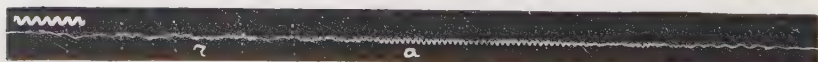


FIG. 32. — Souffle buccal de *ra-ro*.

Ra.

Début vocalique | Mal assuré.

Battements { Nombre : 3.
 { Durée respective : 2,50 ; 3,50 ; 2,52 cs.
 { Fréquence à la seconde : 40, 28, 40.

Voyelle | Hauteur musicale : 200 v. d. (*sol*₂).

Le caractère fricatif de la vibrante n'est pas marqué.

Ro.

Début vocalique { Très soufflé.
 { Durée : 12 cs.

Battements { Nombre : 3.
 { Durée respective : 1,75 ; 3,75 ; 2,5 cs.
 { Fréquence à la seconde : 57, 26, 40.

Ru (tracé non reproduit ici).

Début vocalique | 4,5 cs.

Battements { Nombre : 3.
 { Durée respective : 1,50 ; 3,25 ; 3 cs.
 { Fréquence à la seconde : 66, 30, 33.

Les moitiés ascendantes des dépressions sont plus découpées que les descendantes. Le roulement est accentué et ne paraît point fricatif.

Les deux sujets examinés possèdent effectivement une *r* encore fortement roulée à l'oreille, qui ne diffère point de celle des sujets plus anciens : néanmoins, le premier, de tempérament moins robuste, n'a donné sur le palais artificiel que des *r* à trace discontinue et constrictive : l'énergie fournie à l'enregistrement a sans doute été plus intense.

M. Belleville, Neuvy, 20 ans (*r* semi-roulée),

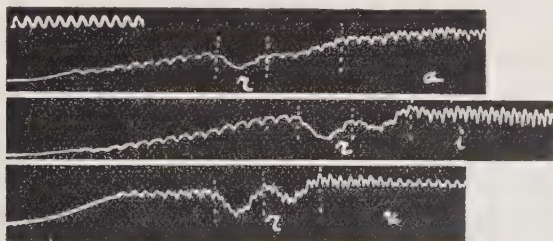


FIG 33. — Souffle buccal de *ra*, *ri*, *ru*

Ra.

Début vocalique	{	Durée : 5,5 cs.
		Hauteur musicale : 200 v. d. (<i>sol</i> ₂).
		Groupements harmoniques de <i>a</i> : 3 sinuosités. Le début vocalique est plus riche que la voyelle : 2 sinuosités.
		Nombre : 2.
Battements	{	Durée respective : 1,50 et 0,75 cs.
		Fréquence à la seconde : 66 (<i>ut</i> ₁).
		Groupements harmoniques sur la moitié montante.
Voyelle		Hauteur musicale : 230 v. d. (<i>si</i> _{b2}).

Ri.

Début vocalique	{	Durée : 11 cs.
		Groupements vocaliques atténués : 2 sinuosités.
Battements		Nombre : 2. Le second plus vocalique.

Ru.

Début vocalique	{	Durée : 4 cs, avec groupements vocaliques : 2 sinuosités supplémentaires.
Battements		Nombre : 2, traversés de sinuosités vocaliques.

Le nombre des battements, 2 au maximum, indique un fléchissement très net de l'intensité de la vibrante. De plus, la déviation persistante et accentuée de la ligne du souffle dénonce un écoulement fricatif continu. Le résonateur buccal se trouvant de ce fait moins déformé, les vibrations vocaliques des battements sont plus amples et mieux soutenues. (Voyez surtout *ru*.)

Le tracé du palais artificiel (fig. 7) nous avait déjà permis de déterminer le caractère fricatif des *r* émises par le même sujet : la concordance des données physiologiques et physiques est ainsi assurée.

II. SOUFFLE BUCCAL ET VIBRATIONS LARYNGIENNES. — *M. Raffestin*, Sens, 30 ans.

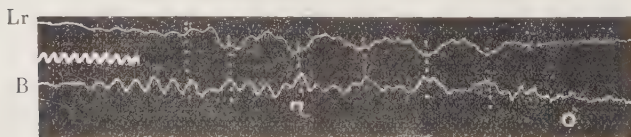


FIG. 34. — Souffle buccal et vib. lar. de *rò*.

Rô. Les battements laryngiens, au nombre de 5, comme ceux du souffle, offrent les mêmes caractères que les battements des figures 28-29. L'articulation de la vibrante est énergique, et ne marque pas d'échappement fricatif de l'air. Il en est de même des tracés de *re* et *ro* ci-dessous.

L. Girault, Sens, 27 ans.

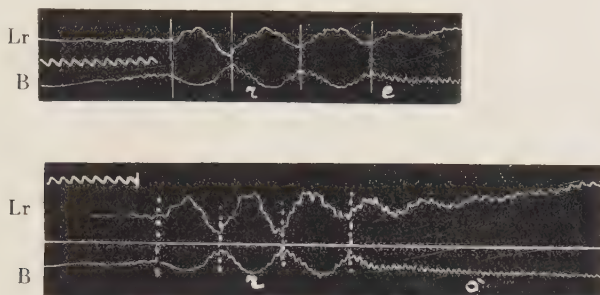


FIG. 35. — Souffle buccal et vib. lar. de *re-rô*.

III. SOUFFLE BUCCAL ET NASAL. — *M. Belleville*, Neuvy, 20 ans.

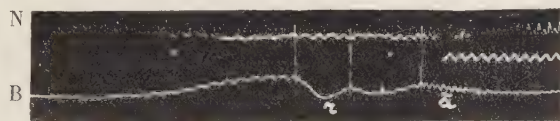


FIG. 36. — Souffle buccal et nasal de *rã* (ter *dõ*).
rã (ter *dõ* à la *mèzõ*). Rentre donc à la maison.

Le tracé nasal, sans marquer nettement les dépressions des 2 battements, dénonce un relâchement sensible des cordes vocales dans leur première moitié : les vibrations, très amples, ne comportent pas de sinuosités harmoniques aussi caractéristiques qu'au cours de la voyelle *ã*. Comparez leur amplitude sur le tracé nasal et le tracé buccal : l'intensité est en raison inverse de l'un à l'autre. Ce fait explique sans doute que le caractère fricatif de la vibrante soit peu apparent sur le tracé du souffle buccal ; sa déviation a été évitée grâce à l'émission abondante du souffle nasal. Enfin la force du souffle appauvrit toujours la vibration.

Ainsi l'expérimentation met en relief des **variétés de *r* roulée** que l'oreille livrée à elle-même ne fût point parvenue à soupçonner, et nous apprend que dans la *génération montante* de 20 à 30 ans,

il se rencontre des sujets qui articulent différemment la vibrante *r* ; les uns conservent l'*r* roulée, à traces continues et à battements occlusifs, des anciens ; les autres ne réalisent qu'une *r* semi-roulée, à traces discontinues et à battements constrictifs. Ces derniers nous amènent au seuil du grasseyement, qui, nous allons le constater maintenant, leur est contemporain. De sorte que, chez les jeunes, sur les territoires de Neuvy et de Sens, on rencontre à la fois, *r* roulée, semi-roulée, grasseyée et spirante.

2. *R grasseyée initiale devant voyelle.*

Les inscriptions ont été fournies par trois sujets indigènes et de parents possédant à l'oreille *r* roulée : nous en comparerons les tracés avec ceux d'un Parisien (M. P.).

Les battements restent l'élément caractéristique de *r*, mais les dépressions de leurs tracés traduisent ici l'occlusion ou la constriction du canal vocal opérées en commun par le dos de la langue, la luette et les parties molles de l'isthme du gosier. Il suffit de faire au moment de l'interprétation du tracé ces substitutions nécessaires. Nous reproduisons pour chaque sujet l'inscription du souffle buccal seul, puis en synchronisme avec les vibrations laryngiennes.

a) *A. Bailly, Sens, 20 ans.*

I. SOUFFLE BUCCAL.

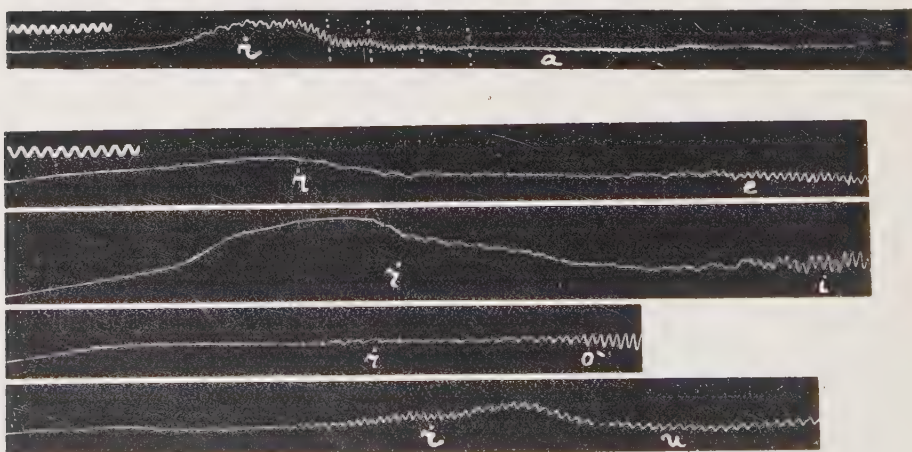


FIG 37. — Souffle buccal de *ra, re, ri, ro, ru.*

Ra.

Début vocalique (Petit tambour, D. 0,015. Membrane souple).

Durée : 8 cs.

Vocalisme : Il est caractérisé par des périodes dont les sinuosités harmoniques ressemblent à celles de *ô*.

Hauteur : Leur fréquence à la seconde est de 188 v. d. : (*sol*₂).

Début vocalique } *Débit du souffle* : La vitesse et le débit du souffle croissent au fur et à mesure de la constriction. C'est une *spirante* sonore uvulaire ; l'échappement de l'air est fusant, et la descente du tracé se fait par soubresauts dans lesquels nous voyons les contractions successives et décroissantes des battements. Elle est plus caractérisée que *ŕ*.

Nombre : 3.

Durée : 8 cs pour l'ensemble des battements.

Battements } *Vocalisme* : Les périodes vocaliques des battements ont une fréquence de 188 v. d., comme celle du début vocalique (*sol*₂).

Intensité : Elle est décroissante ; le jeu complexe de la vibration organique qui les prépare n'en favorise ni la netteté physique ni la sonorité.

Voyelle } *Hauteur* : 235 v. d. (*ré*₃). Le ton s'est élevé en passant des battements à la voyelle ; le larynx a pris une position nouvelle.

Re.

Présente les mêmes caractères généraux ; mais le début ne paraît vocalique que sur le sommet du tracé ; les battements ou soubresauts constrictifs s'étendent sur 12, 5 cs ; l'avant-langue est plus longue à prendre la position vocalique de *e*. L'aspect de la déviation est fricatif

Ri.

Le début de *î* n'est encore vocalique que sur sa fin ; l'émission fricative du souffle est plus accusée que pour *re* et *ra* ; 3 battements sont esquissés sur 13,5 cs ; l'avant-langue a donc plus de difficulté pour opérer le contact vocalique de *î* ; l'énergie semble davantage mobilisée sur l'arrière-langue.

Rô. Début vocalique et battements sont confondus dans le tracé ; celui-ci se maintient légèrement au-dessus de la ligne de repos, mais sans traduire d'émission fricative aussi brusque que dans les groupes précédents. Le souffle est plus intense sur la voyelle qu'au moment des battements. La distance est moins grande du début de *r* à la voyelle, ce qui démontre plus d'aisance dans le mouvement du muscle lingual.

Ru. L'émission fricative reprend de la force ; sa tension implosive est plus longue que pour les autres groupes. Un battement est reconnaissable à l'extinction des vibrations au début ; la détente de la constriction est rapide et suivie aussitôt de la voyelle dont les vibrations caractéristiques sont visibles depuis le début. Le souffle en est plus fort que celui de la fricative, mais on y peut voir l'action des lèvres.

En résumé, l'articulation est forte, comporte un débit de souffle intense au début, qui offre l'aspect d'une *aspirée germanique*. Les tracés suivants, pris en même temps que les vibrations du larynx et le souffle du nez avec des tambours à membrane rigide, plus sensibles par conséquent aux vibrations harmoniques et aux notes aiguës, vont compléter nos renseignements.

Ra. Inscrit avec le souffle buccal et les vibrations du larynx, comporte 2 battements, marqués d'une part par l'extinction et le retour alternants des vibrations sur la ligne du souffle, d'autre part par le fléchissement de la ligne et des vibrations du larynx ; les dépressions sont bien moins accentuées que pour *r* roulée, à cause de la rigidité de la membrane. La durée totale des battements est de 8 cs. Ils sont sonores.

II. SOUFFLE BUCCAL ET NASAL.

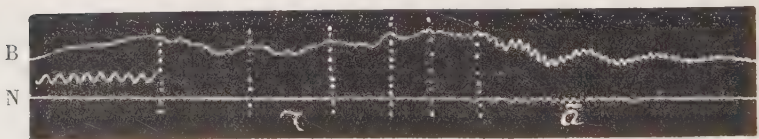


FIG. 38. — Souffle buccal et nasal de *rã* [ter dõ.]

Rã (ter dõ) : Rentre donc à la maison. Le tracé nasal montre une fois l'extinction de la vibration laryngienne ; elle correspond à 1 battement. L'émission du souffle est très irrégulière et le roulement de la spirante dur et cahoteux.

De l'ensemble des tracés nous remarquons que l'*r* *propre au sujet parlant* comporte :

1° Une émission fricative d'air sonore au début de la vibrante, quand les organes intéressés préparent la constriction du 1^{er} battement. Cet élément donne à l'articulation son caractère d'aspérée forte ;

2° Une dégression croissante du débit du souffle soumis à des contractions irrégulières et inégales : il en résulte une certaine faiblesse de sonorité et un roulement traîné ;

3° Un nombre de battements croissant avec l'antériorité de la voyelle. L'arrière-langue est plus libre de se mouvoir devant une voyelle dont le contact palatal ne se superpose pas à celui de la vibrante ;

4° La dominance du travail laryngien sur le travail articuloire et le vocalisme croissant du phonème ; dans beaucoup de cas, le grasseyement devient un simple frôlement sonore. Les deux sujets suivants n'ont point une *r* à début fricatif aussi accusé ; elle marquera même une **étape nouvelle dans l'altération.**

b) A. Saujot, Sens, 20 ans.

I. — SOUFFLE BUCCAL.

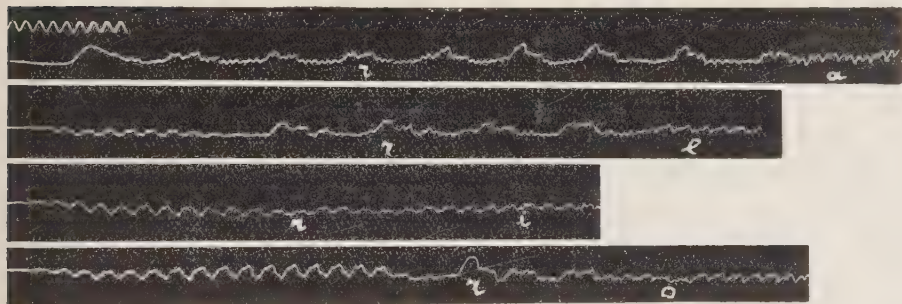


FIG. 39. — Souffle buccal de *ra*, *re*, *ri*, *rô*.

Ra. L'articulation a été prolongée à dessein. Le *début vocalique* est absent ; d'autres tracés lui donnent 12 cs.

Le nombre des *battements* est de 8, à 4 périodes vocaliques. La fréquence du 1^{er} est de 28 à la seconde, celle des autres de 32 : le ton monte progressivement.

Les sommets sont plus échancrés que les dépressions ; à l'except-

tion du 1^{er}, ils sont sonores. C'est peut-être l'assourdissement du premier battement, renouvelé dans tous les tracés de *r*, qui caractérise sa sonorité un peu dure. Le travail, d'abord plus lingual que laryngien, devient ensuite plus laryngien que lingual.

La voyelle compte 160 v d. (*mi* 2).

Re. Le début vocalique mesure 6, 5 cs. Mêmes périodes que *e*. Les battements, au nombre de 5, ont 5 périodes vocaliques ; le premier est plus assourdi, le dernier plus court.

Ri. Début vocalique : 9 cs. Une légère dépression de la ligne du souffle accompagnée d'une diminution du vocalisme indique la présence des battements.

Ro. Début vocalique : 12 cs ; suivent 3 battements et une légère dépression vocalique ; le premier est plus assourdi.

II. — SOUFFLE BUCCAL ET VIBRATIONS LARYNGIENNES.

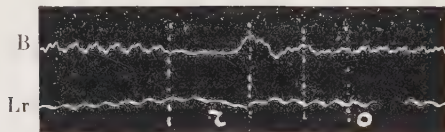


FIG. 40. — Souffle buccal et vib. lar. de *ro*.
(Diapason, fig. 39.)

Rô. Une légère dépression du tracé laryngien indique un certain relâchement des cordes et un léger assourdissement du premier battement. Celui-ci est seul expressif ; les 2 autres sont adoucis.

La dépression de la ligne du souffle lui est opposée par le sommet.

III. — SOUFFLE BUCCAL ET NASAL.

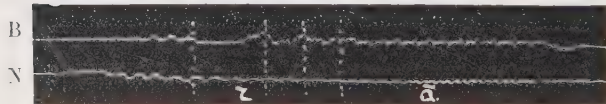


FIG. 41. — Souffle buccal et nasal de *râ* [terdũ].
(Diapason, fig. 39.)

Râ (ter dô). La luvette s'abaisse dès le début vocalique de *r* : 2 batte-

ments sont reconnaissables sur les 2 tracés au retour de vibrations plus accentuées. Le premier est toujours plus fort et plus sourd.

L'*r* du sujet enquêté présente quelque ressemblance physique avec *r* roulée ; seul l'assourdissement du premier battement paraît caractériser le phonème. A l'oreille, elle est moins heurtée que celle du sujet précédent ; celle du suivant est encore adoucie.

C. R. Lagoué, Sens, 16 ans.

I. — SOUFFLE BUCCAL.

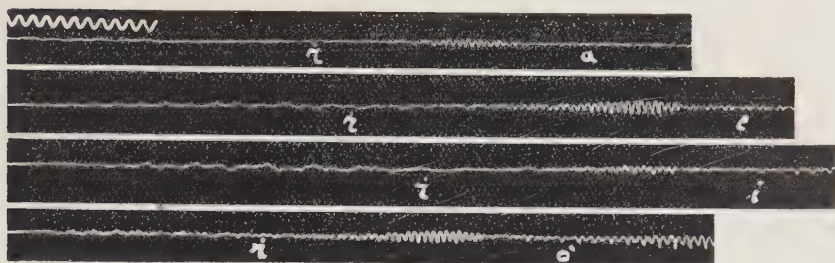


FIG. 42. — Souffle buccal de ra, re, ri, rò.

Tous les tracés de *r* du sujet enquêté présentent à l'initiale les traits suivants :

Début vocalique + affaiblissement des vibrations + renflement sonore accentué + dépression nouvelle et sinuosités vocaliques. Les renflements vibratoires correspondant aux sommets des dépressions, c'est-à-dire aux moments de moindre constriction linguale ; on peut compter 2 battements pour chaque groupe articulé.

II. — SOUFFLE BUCCAL ET VIBRATIONS LARYNGIENNES (fig. 43).

Ri-ro. Le larynx ne cesse pas de vibrer, mais aux moments de la constriction linguale le tracé devient plus faible et plus pauvre. On sait que le larynx ne vibre alors qu'une sonorité amorphe de semi-voyelle.

Plus brièvement, l'articulation étudiée est celle d'une fricative sonore grasseyée, sans frictions bien nettes ; aussi offre-t-elle à l'oreille une traînée de son indistincte, sans à-coups ni rudesse. C'est la plus faible des 3 *r* grasseyées qu'il nous a été donné d'enregistrer ; elle marque un **degré nouveau d'altération**. A ce propos, il est bon de noter que si

les parents du sujet parlant possèdent une *r* roulée, le grand-père possède *r* grasseyée rude.

C'est aussi celle des 3 la plus semblable à l'*r* des Parisiens : le tracé reproduit par M. Rousselot (*Revue de Phonétique*, I, 2, p. 175), offre les mêmes alternances deux fois renouvelées de sonorités et de silences répondant à une constriction tantôt faible tantôt forte.

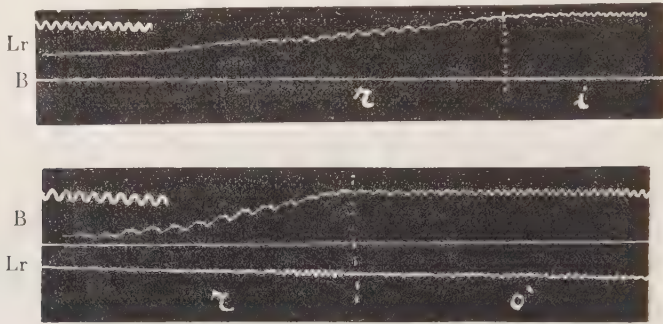


FIG. 43 — Souffle buccal et vib. lar. de *ri, rø*
(Ne pas tenir compte des traits pleins.)

Plus forte est celle-ci, de M. P... (fig. 44) qui eut des ancêtres lorrains ; on donne le souffle buccal et les vibrations laryngiennes.

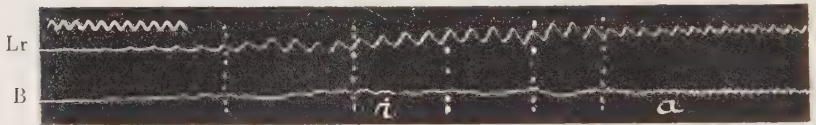


FIG. 44. — Souffle buccal et vibrations lar. de *ra*. (Parisien.)

Ra.

Début vocalique { Durée : 7, 5 cs.
Hauteur musicale. 101 v.d. (sol $\sharp_1$).

Battements : visibles aux dépressions à demi-assourdis du souffle.

Nombre : 4.

Durée totale : 15,3 cs.

Fréquence à la seconde :

Battements

1^{er} battement : 20.

2^e battement : 25.

3^e battement : 28.

4^e battement : 42.

	Fréquence des périodes vocaliques :	
Battements	}	1 ^{er} battement : 120 v. d. (si_1)
		2 ^e battement : 120 v. d.
		3 ^e battement : 120 v. d.
		4 ^e battement : 120 v. d.
Voyelle		Hauteur musicale : 160 v. d. <i>mi</i> (2).

Le ton s'est élevé sensiblement avec la voyelle ; la tension des cordes a été brusque et leur affrontement s'est affermi seulement sur la voyelle, une fois stabilisé le résonateur buccal.

Le tracé du larynx montre une fois de plus que la vibration des cordes prend de l'amplitude quand la vibration du souffle buccal s'éteint et diminue quand celle-ci s'accroît ; ce n'est pas l'indice, répétons-le, d'une activité renaissante du larynx, mais un relâchement des cordes ne vibrant plus qu'une sonore fricative ou semi-vocalique ; les vibrations sont simples et représentent la fréquence des ondes fondamentales. Les vibrations de moindre amplitude au contraire, qui marquent la reprise de l'activité laryngienne, sont complexes et traduisent des passages d'ondes superposées dont l'effet est d'affaiblir la basse au profit des harmoniques. On peut dire de chaque battement de *r* grasseyée ce qui a été dit de ceux de *r* roulée : ce sont des essais d'émission vocalique interrompus par des retours d'émission sonore consonantique ou semi-vocalique.

En raison de la douceur de son frôlement, *r* parisienne peut être considérée comme une semi-voyelle grasseyée plutôt qu'une fricative. On voit dès lors en quoi elle diffère des *r* grasseyées des sujets enquêtés par nous ; elle est plus évoluée, et les battements esquissés par l'arrière-langue plus en avant sont aussi plus doux et plus sonores.

L'absence de tracés pour $\hat{r}$ *spirante* nous interdit d'ajouter ici un stade nouveau à l'évolution des *r* en Haut Berry ; toutefois, sur des données acoustiques que nous savons certaines, nous pouvons considérer cette variété peu répandue comme un aboutissement de l'*r* grasseyée chez certains sujets ; la vibration postéro-linguale s'est évanouie ; une pure spirante en est résultée où le larynx n'intervient plus ; parfois la spirante n'est plus qu'une simple aspirée.

L'on a insisté à dessein sur les traits distinctifs de l'*r* en position initiale ; ils sont en effet caractéristiques de chacune des variétés qui seront étudiées dans les autres positions. On pourra redire de celles-ci, sauf sur

des détails secondaires, ce qui a été dit de *r* initiale. L'aspect général du phonème ne sera point changé.

D'ailleurs, c'est au cours de l'examen détaillé de ces traits que se sont le plus nettement manifestées, sur un espace très restreint, à des intervalles de temps très courts et entre des sujets d'âge très rapproché, les phases de l'évolution phonétique que le signalement physiologique, après celui de l'oreille, avait fait remarquer : l'évolution résultant de l'intervention de l'arrière-langue dans l'articulation de *r*.

Nous avouons que nos propres vues se sont modifiées au fur et à mesure de nos recherches expérimentales ; nous n'avions point songé jusque-là à rattacher l'*r* grasseyée nouvellement apparue dans le pays à l'*r* roulée traditionnelle. Leur aspect acoustique et physiologique si différent nous portait à leur reconnaître un éloignement irréductible et des points de départ opposés : le grasseyement pouvait venir de l'étranger, croyions-nous avec tout le monde, par la voie de l'emprunt, de l'invasion ou de l'imitation. Grâce à l'analyse expérimentale, l'idée d'une *substitution* accidentelle a fait place à celle d'une *évolution* née et grandie sur place. L'étude qui sera faite plus loin des conditions au milieu desquelles le grasseyement se développe aujourd'hui achèvera de nous convaincre que, dans la haute vallée de la Grande Sauldre, comme autrefois à Paris, « l'*r* grasseyée dérive de l'*r* dentale par un abaissement qui a été progressif de la pointe de la langue derrière les dents inférieures, avec une *élévation compensatoire* du dos de la langue »¹. Les circonstances de l'évolution sont différentes, mais le processus et les raisons générales en sont les mêmes.

1. Rousselot, *Revue de Phonétique*, 1, 2, p. 173 ; comparer avec *Modifications Phonétiques du Langage*, p. 233, où l'auteur se contente de signaler la marche en sens contraire des deux évolutions en réservant l'explication. On sait que l'*r* dentale de Paris était passée au *z*.

CHAPITRE IV

ÉLÉMENTS PHYSIQUES DE R EN POSITION FORTE (*suite*).

R devant et après consonne.

I. — R DEVANT CONSONNE.

1° R roulée.

Elle sera examinée :

- a) Dans le mot, à l'*initiale* devant sonore et sourde ;
- b) A l'*intérieur* du mot, devant sonore et sourde ;
- c) Dans des *groupes de mots* aux mêmes positions.

Nous la suivrons depuis la génération des anciens jusqu'à celle des plus jeunes, auprès des sujets déjà connus : on verra avec intérêt que les différences relevées à l'initiale devant une voyelle se retrouvent plus ou moins accusées devant les consonnes.

a) A L'INITIALE, *devant sonore*, elle a été enregistrée dans les mots : regarde (rgardœ), rebâtir (rbâti) et revenez (rvené) : on a recueilli les vibrations du souffle buccal soit seul, soit avec les vibrations laryngiennes ou celles du souffle nasal.

A. Millet, Neuvy, 42 ans.

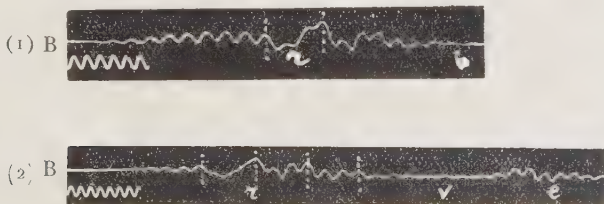


FIG. 45. — Tracés du souffle buccal, dans reb[âti]r (1), reve[nir] (2).

$R + b$ (*rbâti*). Le début vocalique mesure 6 cs ; il y a 2 battements ; la troisième interruption du courant est celle des lèvres fermées pour le b.

$R + v$ (*rveni*). Début vocalique : 3 cs ; deux battements ; les lèvres esquissent le 3^e.

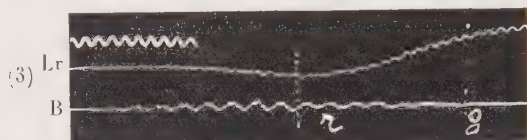


FIG. 45. — Tracé du souffle buccal et des vibrations laryngiennes dans reg[arde (3).

$R + g$ (*rgarde*). Début vocalique : 7,5 cs ; un seul battement perceptible sur le tracé laryngien à l'effacement des sinuosités harmoniques.

M. Belleville, Neuvy, 20 ans.

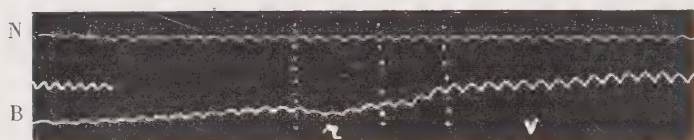


FIG. 46. — Tracés simultanés du souffle buccal et nasal dans revenez (rv[ene).

$R + v$ (*rvene*). Le courant nasal ne se déclare que sur n, quand le voile est tout à fait abaissé ; l'*r* est seulement nasalisée. Le début vocalique s'étend sur près de 11 cs ; un battement est esquissé, de caractère fricatif, sur la ligne du souffle qui s'élève progressivement sous la poussée croissante du courant.

Le trait à relever dans les groupes *r + sonore* à l'initiale réside dans la durée du début vocalique et la sonorité des battements : la comparaison avec les groupes *r + sourde* le met en relief en accusant les différences. Ils sont enregistrés dans les mots repas, reconduire, refus.

A. Millet, Neuvy, 42 ans.

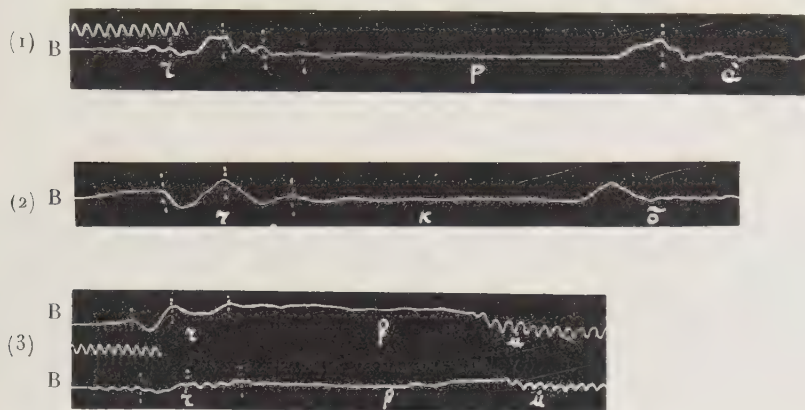


FIG. 47. — Tracés du souffle buccal de : *rpà* (1), *rkôdwî* (2), *rfû* (3) 2 fois.

Sur les 4 groupes, 2 présentent pour *r* un début vocalique de 3,25 et 3,50 cs : ce sont ceux des mots **repas** et **refus** (ligne inférieure) ; les deux autres, **reconduire** et **refus** (ligne supérieure) n'offrent ni début vocalique ni battements sonores : le larynx est demeuré silencieux au contact de la sourde. Mais la langue a exécuté les mouvements d'interruption du courant aérien devant les occlusives *p*, *k*, et de constriction devant la constrictive *f*. La raison de la sonorité dans les premiers, et de l'assourdissement dans les seconds, a été voulue par le sujet parlant, qui s'est appliqué à mieux appuyer les *r* sonores : les groupes *r* + *sonore* n'ont point exigé cette attention pour rester sonores.

Il résulte de la comparaison que l'influence de la consonne est dominante : *sonore*, elle favorise la sonorité de la vibrante ; mais son action peut s'exercer différemment sur le début vocalique et sur les battements. Ou bien ceux-ci, contrariés par l'articulation de la consonne, s'évanouissent peu à peu, par exemple dans les mots fréquemment employés au début d'une phrase : « regarde » a été de ceux-là en Haut Berry, où il est devenu *agad*, puis *gade* ou *aga* ; dans ce cas, la pointe de la langue a été invitée par la gutturale plus énergiquement articulée à quitter le contact prépalatal de l'*r*. Ou bien, c'est sur le début vocalique que se porte de préférence l'activité du larynx, par exemple devant une consonne d'un autre organe, comme dans les

mots : rebut > erbut, revenez > ervenez, etc... Mais on dit aussi *erna*, *erdi*, pour *renard*, *redire*, etc...

Devant une *sourde*, où la vibrante est déjà affaiblie, l'attention peut contribuer à maintenir les battements assourdis ou non de l'*r* ; le début vocalique est aussi renforcé dans **er**passee (repassé), **ert**oune (retourne).

Ainsi, en dernier lieu, l'usage qui est fait du mot, joint à la nature du groupement à articuler, décide de l'évolution de la vibrante à l'initiale devant une consonne. Quant à ses éléments caractéristiques, ils sont ceux de *r* initiale devant une voyelle ; mais ils deviennent exposés à des altérations particulières.

b) A L'INTÉRIEUR DU MOT, ou dans les cas de liaison étroite entre la fin d'un mot et le début du suivant, le groupement *r* + *consonne* est toujours appuyé sur une voyelle, de sorte que le début vocalique de la vibrante est confondu dans son articulation. Les battements restent sous l'influence de la consonne, comme à l'initiale du mot. Voici quelques inscriptions juxtaposées des groupes *r* + *sonore* et *r* + *sourde* dans les mots : *hardi*, *arrêtez* (*arté*) ; *regarder*, *Bourges*, *turc* et *bourse* : 80 tracés ont été recueillis, dont nous donnons les plus caractéristiques.

Comme plus haut, les sujets appartiennent aux trois générations existantes :

A : Au-dessus de 50 ans ;

B : De 30 à 50 ans ;

C : Au-dessous de 30 ans.

A. — J. Dallois, Neuilly, 63 ans (*r* roulée)



FIG. 48. — Souffle buccal de *r* dans : arrêtez (*art*[e]).

M. Pérot, Sens, 70 ans (*r* roulée).



FIG. 49. — Souffle buccal de : arrêtez : (*art*[e]).

L. Balland, Sens, 60 ans (*r* roulée).



FIG. 50 — Souffle buccal de hard[i].

B. — A. Millet, Neuvy, 42 ans (*r* roulée).

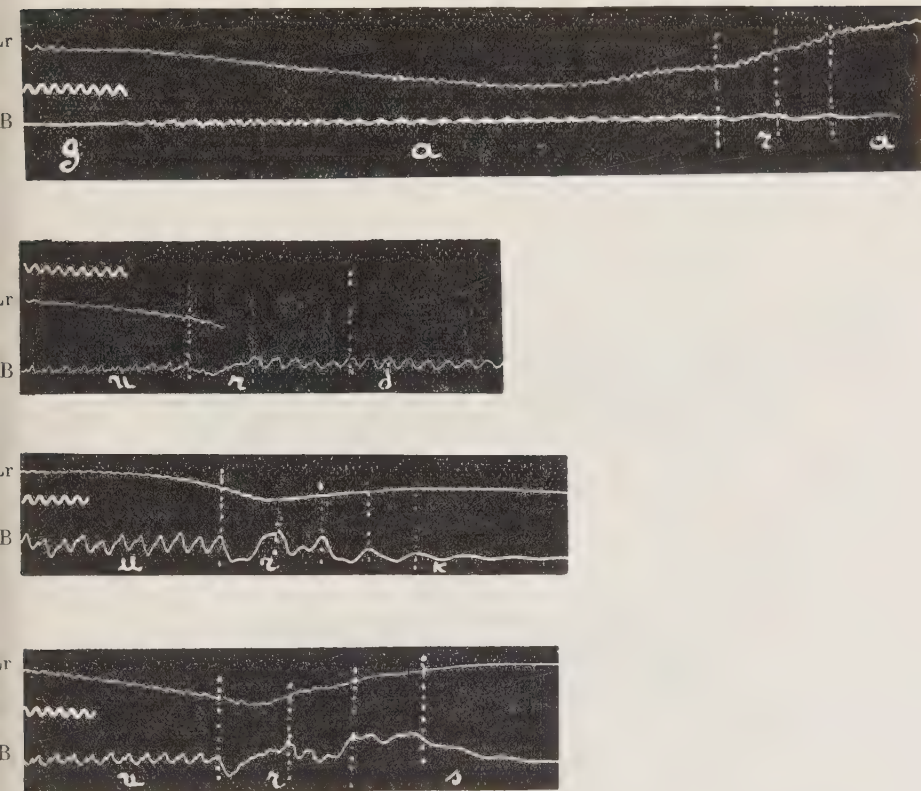


FIG. 51. — Souffle buccal et vibration laryngiennes de r]egard[er, Bourges, Turc, bourse.

Nota. — Le tracé laryngien de B]ourg[es est effacé au milieu de l'*r*. La reproduction de *a* dans re]gard[er permet difficilement de retrouver les *g* harmoniques de ses périodes, plus visibles dans le tracé original. Les sinuosités visibles sur le tracé du souffle (B) dans t]urc, b]ours[e, quand la vibration laryngienne est éteinte, correspondent aux notes composantes des bruits contenus dans *r* et la sourde suivante : (détente de la 1^{re} et tension de la 2^e).

C. — *M. Raffestin*, Sens, 30 ans (*r* roulée).

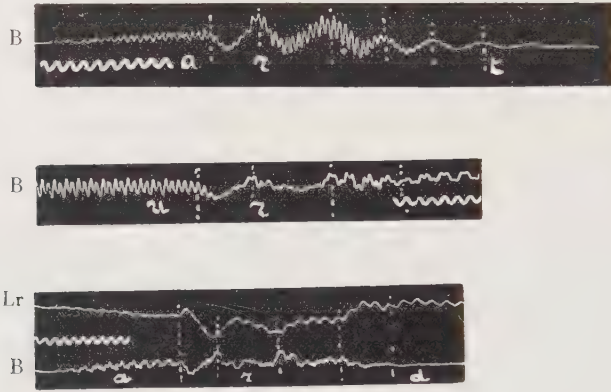


FIG. 52. — Souffle buccal et vibration laryngienne de art (arrêtez), Bourges, hardi.

L. *Girault*, Sens, 27 ans (*r* semi-roulée forte).

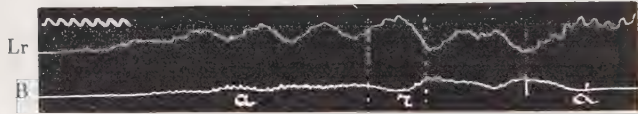


FIG. 53. — Souffle buccal et vibrations laryngées de hardi.

M. *Belleville*, Neuvy, 20 ans (*r* semi-roulée).



FIG. 54. — Souffle buccal de hardi !

Chez les anciens (A), *r* + *sonore* de hardi ! interjectif et articulé énergiquement, compte 2 battements également sonores (fig. 50) ; *r* + *sourde* de arte ! (arrêtez) interjectif, articulé également avec énergie, compte 2 battements dont le dernier est assourdi (fig. 49), 3 battements dont le 3^e est assourdi (fig. 48). La sourde prépare ainsi l'amuïssement de la vibrante.

Chez les représentants de la génération moyenne (B), *r* + *sonore* non

suivie d'une voyelle d'appui, dans « Bourges » (fig. 51), compte 2 battements sonores, dont le second affaibli se perd dans la voyelle ; *r* + sourde non suivie de voyelle d'appui, dans **turc** et **bourse** présente 3 battements dont le dernier est assourdi : la sourde prépare encore l'amuïssement de l'*r* ; mais les mouvements de la langue sont encore énergiques et sentis, de sorte que les groupes enregistrés ne témoignent pas à proprement parler d'une altération effective mais de prédispositions vers l'altération. Le larynx est invité à se reposer quand l'*r* est au contact d'une sourde ; puis, l'évolution gagnant de groupe en groupe, au contact d'une sonore.

Les exemples ne manquent pas, dans le parler traditionnel de la région, d'un amuïssement de l'*r* devant une sourde et une sonore ; signa-lons : tu pal (parles), erwèt (roerte de retortam), rgad (regarde), rtad (retarde), mēkerdi (mercredi), rmasye (remercier), àb (arbre), etc.

On remarquera que la chute de l'*r* a été plus fréquente devant une dentale, à cause de la superposition de leurs positions linguales.

Le fait n'est pas propre au vieux parler du Haut Berry. Après une syllabe accentuée, l'Anglais du Sud a laissé tomber l'*r* devant toute consonne à l'intérieur d'un mot ; en Bourgogne ¹, dans le parler de Bourberain (Côte-d'Or), la vibrante est aussi tombée dans rgàd, adi (hardi), ezade (hasarder), pàdè (pardié), cod (corde), soti (sortir), œtiy (ortie), rot (roerte), gasō (garçon).

Devant une *s*, ou un groupe comme *mt*, *ms*, *ns*, *cs*, c'est au contraire l'*r* qui est demeurée, la consonne suivante s'étant évanouie : tur (*c*), mar (*c*), par (*c*), mar (*s*), jour (*s*), dor (*s*), etc... : cette altération commune au berrichon et au français a été corrigée par celui-ci dans un grand nombre de mots depuis le xvii^e siècle.

Enfin la sonore peut favoriser le vocalisme de l'*r* au point de déterminer sur le dernier battement une sorte de voyelle épenthétique ; Bourges > burœj ² ; celle-ci se déclare dans l'articulation affectée des chanteurs dès qu'ils s'appliquent à rouler une *r* qui ne leur est pas familière, et que l'on dénomme cependant « l'*r* des chanteurs ».

Chez les jeunes (fig. 52, 53, 54), la consonne sonore favorise la sonorité des battements, la sourde la contrarie : comparez **hardi** et **artez**.

1. Abbé Rabiet, *Revue des Patois gallo-romans*, 1890, p. 43 et suiv.

2. Cf. un phénomène analogue enregistré en suédois moderne par M. Millardet. (*Rev. Phon.*, I, 4, p. 331.) Le mot Tyra a donné Tyjora ; que le *j* précède *r* ou la suite, il introduit une succession articulatoire délicate et invite la vibrante plus faible à se segmenter.

Mais leur intensité est plus grande devant la sourde que devant la sonore, parce que le travail articuloire n'est point partagé au même degré. L'*r* de la figure 54 reste fricative.

c) DANS LES GROUPES DE MOTS, étroitement liés.

M. Pérot, Sens, 70 ans (*r* roulée).



FIG. 55. — Souffle buccal de = il faudrait bien repartir (feure)bœrp[arti].

Le tracé suffit à montrer la liaison étroite de la vibrante avec la voyelle précédente, *ê* de *bê* (bien) : le premier battement continue la voyelle, tandis que le second est tout à fait assourdi ; un filet d'air sourd s'échappe des lèvres, qui suffit à faire dévier la plume, avant leur contact occlusif pour le *p*. Le deuxième battement pourrait ainsi n'être pas lingual. La vibrante, en cette position, est implosive, et de ce fait moins résistante.

2° *R* grasseyée.

Elle a été enregistrée :

- a) A l'initiale devant sonore, dans *r(e)venez* ;
- b) A l'intérieur du mot. devant sonore et sourde ;
- c) Dans un groupe de mots ;

chez les trois sujets déjà interrogés.

a) A L'INITIALE DEVANT SONORE.

A. Bailly, Sens, 20 ans.

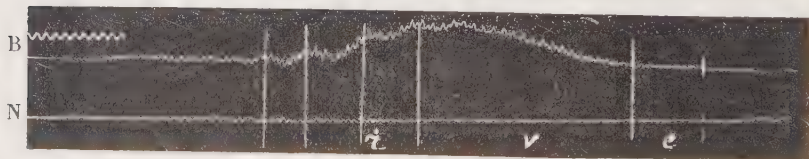


FIG. 56. — Souffle buccal et nasal de *r(e)venez*.

Nota. — On notera le caractère spirant déjà reconnu à l'*r* du sujet (V. fig. 37). La délimitation exacte du *n* et l'*e* est délicate ; les vibrations de la voyelle sont à peu près éteintes sur le tracé nasal ; le *v* en contient les sinuosités caractéristiques ; *e* est moyen et bref.

A. *Saujot*, Sens, 20 ans.

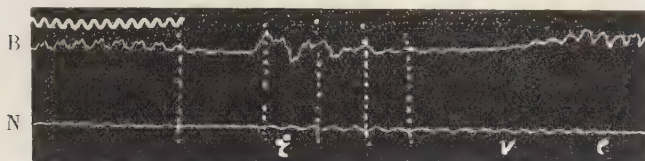


FIG. 57. — Souffle buccal et nasal de *r(e)venez*.

Dans les deux inscriptions, le début vocalique, nasalisé, est très accusé ; le souffle est soumis à des battements sonores et fricatifs, d'intensité décroissante ; chez le premier sujet, l'émission du souffle est progressive jusqu'au *v* ; chez le second elle diminue et de ce fait la sonorité est moins rude et moins soufflée. La nasalité, amoindrie pendant les battements, reparait avec la fricative denti-labiale.

b) A L'INTÉRIEUR DU MOT. Ont été enregistrés les groupes *r* + *sonore*, dans = hardi, Bourges ; *r* + *sourde* dans = arrêtez (artě), pressurage (persúraj).

Devant sonore.

1. *Bailly*, Sens, 20 ans.

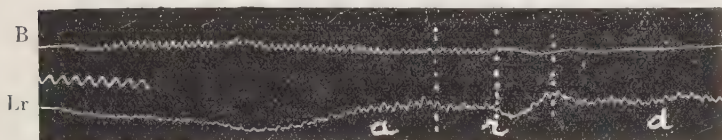


FIG. 58. — Souffle buccal et vibrations laryngiennes de hardi !

A. *Saujot*, Sens, 20 ans.

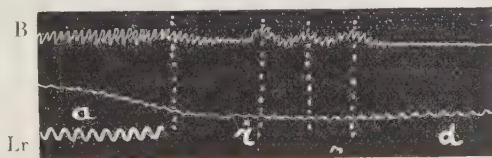


FIG. 59. — Souffle buccal et vibrations laryngiennes de hardi !

R. Lagogué, Sens, 16 ans.



FIG. 60. — Souffle buccal de hardi !

Fig. 58, *r* de hardi, présente 2 battements de faible amplitude, entièrement sonores. Les dépressions du tracé laryngien sont en sens inverse de celles du souffle.

Fig. 59, *r* rappelle *r* initiale du même sujet : 3 battements dont le premier est allongé ; les 2 autres de durée et d'intensité décroissantes ; tous sont sonores.

Fig. 60, *r* rappelle encore l'*r* déjà étudiée du même sujet énergiquement émise, elle s'étend sur 4 battements marqués par des renflements vibratoires sur le tracé ; le dernier est assourdi.

On peut noter que l'*r* du premier sujet est plus faible que celle des deux autres devant une sonore ; c'est que, étant plus soufflée, elle est aussi plus buccale : or la sonore, en favorisant l'activité du larynx, contrarie du même coup le travail buccal.

Dans l'inscription du mot **Bourges**, les deux derniers sujets conservent l'*r* qui leur est propre (fig. 61-62) ; *r* compte 2 battements fricatifs sonores d'intensité décroissante, suivis d'un retour du vocalisme de u sur 9 périodes, en sorte qu'on peut transcrire *buræj* (fig. 61) ; *r* accuse un frottement doux et sonore, dans lequel 3 renforcements vibratoires indiquent 3 constrictions ou battements atténués, s'assourdissant avec le j (fig. 62).

A. Saujot.



FIG. 61. — Souffle buccal de Bourges.

Nota. — L'intensité de *ou* a ébranlé la membrane à l'excès ; leur note est la même. (V. aussi fig. 62, enregistrée le même jour.)

R. Lagogué.

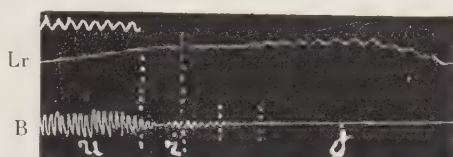


FIG. 62. — Souffle buccal et vibrations laryngiennes de « Bourges ».

Devant une sourde, les *r* de 3 sujets demeurent individuelles :

A. Bailly.



FIG. 63. — Souffle buccal et vibrations laryngiennes de arte (arrêtez) (diapason, fig. 56).

A. Saujot.

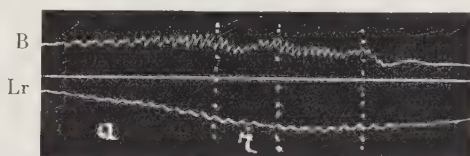


FIG. 64. — Souffle buccal et vibrations laryngiennes de arte (arrêtez) (diapason, fig. 59).

R. Lagogué.



FIG. 65. — Souffle buccal de arte (arrêtez).

Chez le premier (fig. 63), *r* devant la sourde *t* présente 3 battements tous assourdis dès la fin du premier ; la déviation du tracé indique un début spirant pour *r*. Elle est implosive.

Chez le second sujet (fig. 64), *i* présente encore 3 battements fricatifs, dont les deux premiers sont sonores, le troisième à demi-assourdi. Le souffle est moins abondant.

Chez le troisième (fig. 65), *i* répond à un frottement trois fois renforcé avec une intensité et une sonorité décroissantes.

L'*r* fricative uvulaire conserve ses caractères individuels devant toute consonne, quelle qu'elle soit ; devant la fricative sourde *s* du mot « persuajœ » (pressurage), nous reconnaissons les sujets aux tracés (fig. 66 et 67) ; figure 66, les battements sont étouffés et chuchotés.

A. Bailly.



FIG. 66. — Souffle buccal de p]ers[uajœ (pressurage).

A. Saujot.



FIG. 67. — Souffle buccal de pers[uajœ (pressurage) (Diapason, fig. 69).

On pourrait transcrire *pe'suaj*, comme sans doute eût pu l'être l'articulation latine de *dorsum* quand elle passa à *dossum*. Meyer. Lübke¹ signale la chute analogue de *r* devant gutturale après voyelle accentuée en wallon, sa faiblesse devant consonne et les formes *ht*, *jd*, en Franche-Comté, en Lorraine, pour *rt*, *rd*. Nous avons signalé plus haut la forme sonore *pa^kti* donné par plusieurs personnes de Sancerre au mot parti.

Dans la figure suivante (67), *i* compte 3 battements fricatifs sonores, d'intensité et de durée décroissantes.

En résumé, la *sonore* favorise la sonorité des battements de *i* aux dépens de leur intensité ; la *sourde* amoindrit au contraire la sonorité, sans contrarier nettement la force des battements. Il semble que les labiales mobilisent plus tôt l'énergie que les dentales, et éteignent plus

1. *Grammaire des Langues romanes*, 1890, p. 429 et suiv.

vite la vibration laryngienne des battements ; les dentales gênent l'émission de la vibrante. Labiales et dentales exploitent pour leur compte le souffle de l'*r*, et deviennent ainsi généralement dominantes.

c) *Dans les groupes de mots.* R a été enregistrée dans le groupement : Fure bē *r*parti. (Il faudrait bien repartir) par les deux sujets plus âgés.

A. Bailly.

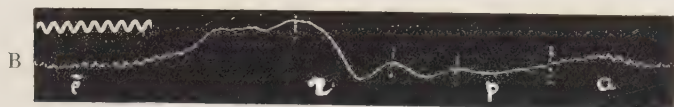


FIG. 68. — Souffle buccal de frure bē *r*parti. (Il faudrait bien repartir.)

A. Saujol.

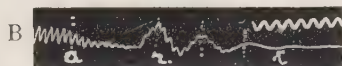


FIG. 69. — Souffle buccal de fure bē *r*parti.

Fig. 68. L'émission observée déjà pour *ri*, *ru*, *rt*, reste caractéristique : c'est une spirante du type *ç* allemand, terminée par une fricative uvulaire ; elle est sonore jusqu'au moment de la constriction marquée par 2 battements. La liaison est parfaite entre la voyelle *ē* et la vibrante (fig. 68) ; l'*r* n'a pas de début spirant et compte 4 battements de sonorité et d'intensité décroissantes ; même compénétration de *ē* et de *r* — *p* et mêmes modifications de la vibrante qu'à l'intérieur du mot.

1. La fig. 69, reproduit *ērp* et non *art* inscrits par erreur.

CHAPITRE V

ÉLÉMENTS PHYSIQUES DE R EN POSITION FORTE (*suite*).

II. — RAPRÈS CONSONNE.

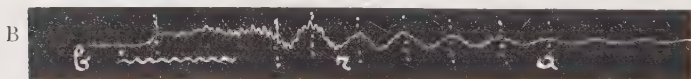
1. R *roulée*. — Elle sera examinée, comme au précédent chapitre :

- a) Dans le mot, à l'*initiale* devant sonore et sourde ;
- b) A l'*intérieur du mot*, devant sonore et sourde ;
- c) Dans les *mots groupés*, aux mêmes positions ;
- d) En *finale de mot*.

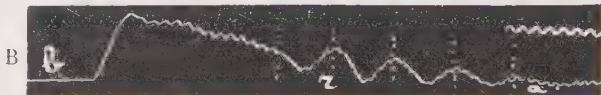
On étudiera seulement les plus caractéristiques parmi les 90 tracés obtenus.

a) R *initiale*, devant sonore a été enregistrée dans les mots : bras, vendras, gras et Bruneau, isolés ; l'ordre des tracés sera celui des générations autant que possible, devant chaque espèce d'occlusive.

A. M. Millet, Neuvy, 66 ans.



M^{me} Durand, Sens, 62 ans.



A. Hautin, Sens, 60 ans.



L. Balland, Sens, 50 ans.



FIG. 70. — Souffle buccal de *bras*.

Le trait saillant commun à tous les tracés du groupe *br* de *bras* réside dans la durée du début vocalique de la vibrante ; elle a été successivement de 4,5 ; 6,25 ; 3, et 3 cs, comptés depuis l'explosion de l'occlusive jusqu'à la dépression du premier battement. Le larynx, déjà en vibration pour la sonore, continue de vibrer aussitôt son explosion ; mais la pointe de la langue tarde à réaliser le premier battement, de sorte qu'une sonorité intermédiaire se déclare, pauvre et peu caractérisée, qu'on pourrait transcrire sous la forme *bæra*. On notera aussi l'expulsion prolongée et forte du souffle de l'explosive chez 2 et 4 (fig. 70).

Après une gutturale, dans le mot *gras*, la forme de la vibrante n'a pas varié sensiblement.

M. Pérot, Sens, 73 ans.



FIG. 71. — Souffle buccal de *gras*.

M. Pellay, Bué, 73 ans.

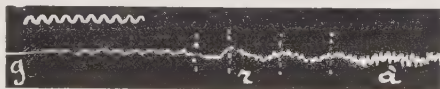


FIG. 72. — Souffle buccal de *gras*.

J. Dallois, Neuilly, 63 ans.



FIG. 73. — Souffle buccal de *gras*.

L. Balland, Sens, 50 ans.



FIG. 74. — Souffle buccal de gras.

La sonorité épenthétique mesure successivement 5, 5; 5, 5; 6; 6 cs ; l'explosion du *g* offre l'aspect d'une spirante chez 3 et 4 ; elle rappelle celle du *b + r* de 2 et 4 (fig. 70).

Comparons maintenant chez les mêmes sujets les tracés des groupes *sourde + r* dans le mot *pré*.

M^{me} Durand, Sens, 62 ans.

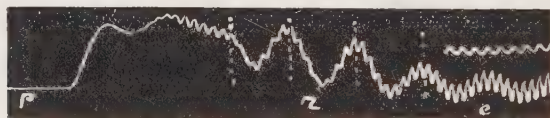


FIG. 75. — Souffle buccal de pré.

L. Balland, Sens, 50 ans.

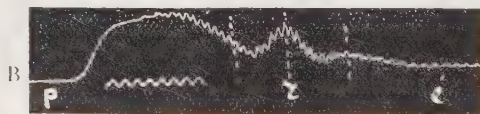


FIG. 76. — Souffle buccal de pré.

A. Hautin, Sens, 60 ans.



FIG. 77. — Souffle buccal de pré.

M^{mo} Millet, Neuvy, 66 ans.

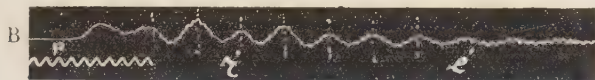


FIG. 78. -- Souffle buccal de pré (articulation appliquée).

M. Pellay, Bué, 73 ans.



FIG. 79. — Souffle buccal de pré.

L'intervalle sonore entre l'explosion de la sourde et la dépression du premier battement de l'*r* mesure respectivement 4; 3; 2,5; 2 et 2,5 cs. Il est donc moins accusé qu'après une sonore. Mais, d'autre part, l'expulsion du souffle explosif est plus énergique, surtout figures 75, 76, 77, et rappelle l'émission germanique des occlusives sourdes. On remarquera aussi que cette émission est plus soufflée chez les sujets originaires de Sens que chez ceux des localités environnantes.

De tels caractères, rencontrés chez tous les sujets sont susceptibles d'une explication générale; *les Principes* (p. 950) signalent que lorsque deux organes différents doivent intervenir, leurs mouvements peuvent n'être pas absolument simultanés, comme dans *vla*, *bla* : c'est le cas des mots *bras* et *pré*. L'énergie qui doit faire mouvoir l'organe phonateur se trouve partagée entre deux centres différents, la langue chargée d'opérer le battement de l'*r*, et les lèvres concourant à l'émission de la consonne; l'échange, dans ces cas, risque toujours d'être moins spontané, surtout lorsqu'il s'agit d'une articulation aussi complexe que celle de *r*.

Dans le groupe *gutturale* + *r*, une difficulté analogue trouble l'enchaînement des phonèmes. *Les Principes* (p. 954) signalent encore le fait à propos de *kla* et *gra* : quand le même organe, la langue par exemple, doit intervenir en deux points différents, en arrière par sa partie dorsale, en avant par sa pointe, il se passe toujours un certain temps pour que l'énergie phonatrice aille d'un muscle à l'autre de l'organe, plus spécialement lorsqu'elle est en outre divisée entre le larynx et les organes buccaux, comme il arrive dans *gr*, *br*. Les différences de durée constatées d'un sujet à l'autre démontrent que la répartition de l'énergie

se fait plus ou moins spontanément selon les individus ou les localités : des expériences entreprises par nous sur des sujets appartenant à des nationalités et à des dialectes différents, nous avaient déjà permis de noter le phénomène. Nous verrons plus loin, à propos du développement local de *r* après consonne, comment s'est greffée sur la sonorité épenthétique une véritable voyelle qui a provoqué la substitution d'un groupe cons + voy + *r* + cons au groupe cons + *r* + voyelle + cons (v. p. 123), dans des mots comme pressoir > perswe.

Après une dentale, le phénomène est beaucoup moins caractérisé ; le tracé suivant, bien que le groupe soit intérieur, de *contraire* (kōtré), suffit à le montrer.

M. Pérot, Sens.



FIG. 80. — Souffle buccal de contraire (Kōtré) (Diapason, fig. 49).

L'*r* compte 3 battements sonores après un début vocalique très court, également sonore. Les mêmes muscles de l'avant-langue sont chargés d'opérer l'occlusion de la consonne et celle des battements de l'*r* ; l'énergie n'est point partagée, et le passage en est très rapide d'un élément à l'autre ; on peut même considérer l'abaissement de la pointe linguale au moment de l'explosion du *t* comme celui du premier battement. L'assimilation est d'ailleurs à ce point normale dans les groupes *tr*, *dr*, que le Français du Nord les a généralement réduits à *rr* ou *r* simple.

M. Bruneau, Aubigny, 50 ans.

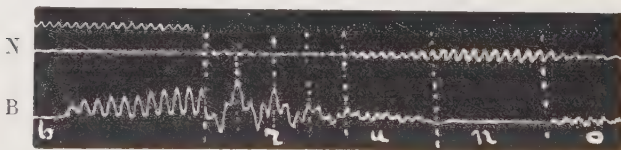


FIG. 81. — Souffle buccal et nasal de Bruneau.

Le début vocalique se prolonge (fig. 81), sur 8 cs ; 4 battements suivent, peu caractérisés sur le tracé nasal ; ce dernier est vocalique sur sa fin.

Ainsi aucune différence sensible ne distingue le tracé des précédents ; ceux des groupes suivants, *sourde* + *r*, de premier et frire, ont une sonorité épenthétique moins accusée.

A. Millet, Neuvy, 42 ans.

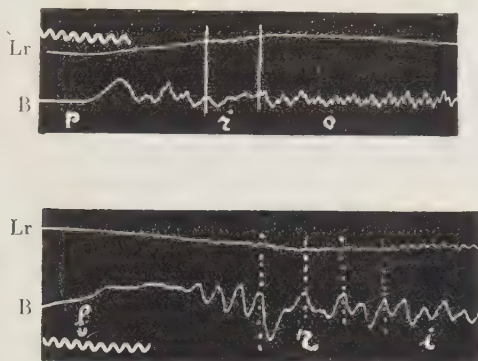


FIG. 82. — Souffle buccal et vibrations laryngiennes de premier, frère.

L'intervalle qui sépare l'explosion du *p* de la dépression du premier battement comporte 4 périodes à forme vocalique ; un seul battement succède, où les périodes de la voyelle sont très nettes. L'explosive est peu soufflée.

Le cas de frère (2) est analogue : 4 périodes vocaliques constituent le début, sur 3,5 cs ; un seul battement désigne la vibrante.

Bien qu'amoindri, le début vocalique de *r* est encore sensible, une oreille exercée peut le percevoir.

c) Chez les plus jeunes, l'*r* s'individualise de plus en plus ; nous en reproduisons les tracés dans *bras*, *gras* et *pré*.

M. Raffestin, Sens, 30 ans.

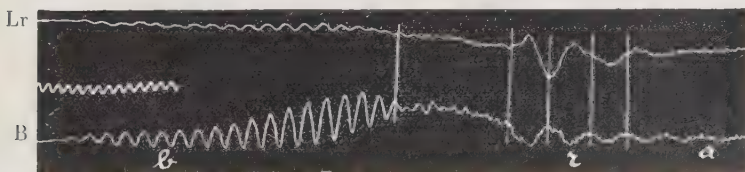


FIG. 83. — Souffle buccal et vibrations laryngiennes de bras.

M. Belleville, Neuvy, 20 ans.

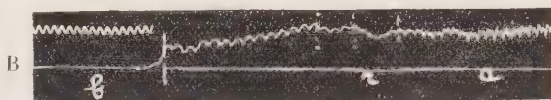


FIG. 84. — Souffle buccal de bras.

Fig. 83, après un *b* fricatif, une sonorité vocalique s'étend sur 5,5 cs. jusqu'à la dépression du premier battement. L'élévation du tracé au-dessus de la ligne du repos dénonce un début fricatif de la vibrante (fig. 84); la sonorité s'étend sur 9 cs, et les battements sont fricatifs, caractère déjà remarqué dans les tracés du palais artificiel recueillis sur le sujet en question.

Après la gutturale *g*, le début vocalique n'est pas moins accentué.

M. Raffestin, Sens.

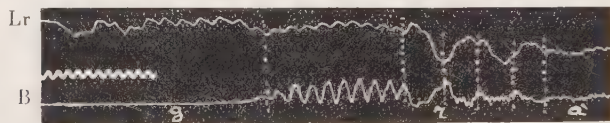


FIG. 85. — Souffle buccal et vibrations laryngiennes de gras.

L. Girault, Sens.

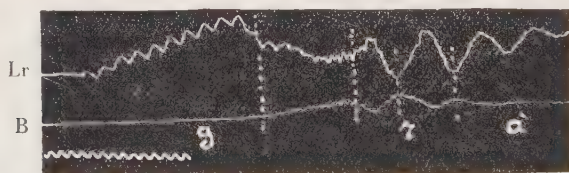


FIG. 86. — Souffle buccal et vibrations laryngiennes de gras.

Il compte (fig. 85 et fig. 86), 7,5 cs. La sonore favorise l'épenthèse que l'on peut transcrire *bœra*, *gœra*; la sourde en diminue la durée; comparons le groupe de *pr* de *pré*, chez les mêmes sujets.

M. Raffestin, Sens.

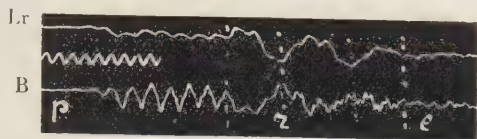


FIG. 87. — Souffle buccal et vibrations laryngiennes de pré.

L. Girault, Sens.

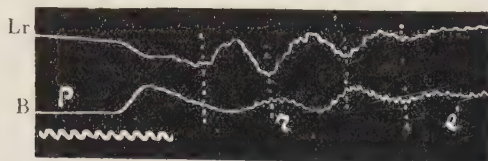


FIG. 88 — Souffle buccal et vibrations laryngiennes de pré.

M. Belleville, Neuvy.



FIG. 89. — Souffle buccal de pré.

Le début vocalique est respectivement, pour les 3 tracés, de 4, 2,5 et 2,5 cs ; les battements de la figure 88 sont à demi-fricatifs ; celui de la figure 89 l'est tout à fait, conformément aux données du palais artificiel chez le même sujet.

Ainsi *r*, après consonne initiale autre qu'une dentale, comporte chez tous les sujets un début vocalique prolongé, plus accusé après une sonore qu'après une sourde. L'échappement explosif de la consonne est plus intense et plus long chez certains sujets ; l'*r* conserve d'une génération à l'autre ses caractères individuels.

b) *A l'intérieur d'un mot ou dans des groupes de mots* étroitement liés, *r* après consonne a été enregistrée dans *vendras*, *mettras*, *isolés*, et *grand*, *contraire*, *s'rârtune* (*s'en retourner*) *en composition*.

A. Millet, Neuvy.

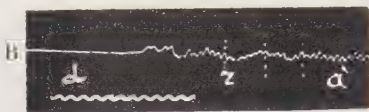


FIG. 90. — Souffle buccal de tu venjdras.

Après la sonore *d*, 2 vibrations de forme vocalique à 2 sinuosités suivent immédiatement l'explosion du *d*, sur 1,5 cs ; puis se succèdent 3 battements de 2,75 cs à 3 périodes vocaliques bien caractérisées. La fréquence des battements à la seconde serait de 36, et celle de leurs périodes vocaliques de 108 v. d.

La voyelle pure est un *à* très grave, dont la résonance *caractéristique* répond à 833 v. d. ¹ ; sa tonalité est de 128 v. d. (note *ut* 2). La compénétration de la voyelle et de la vibrante est donc certaine ; le passage de la sonore à la vibrante ne donne pas lieu à une insertion vocalique appréciable.

Après la sourde correspondante, dans mettras, le traitement est le même : voyez la figure suivante, une inscription du même sujet :



FIG. 91. — Souffle buccal de tu mettras (Diapason, fig. 90).

L'échappement explosif du *t* est très court ; la comparaison avec celui de *tu* nous autorise à considérer la première dépression comme un battement sonore, suivi de 3 autres parcourus chacun par 3 périodes vocaliques ; leur durée respective est de 2,25 cs. Il n'y a pas d'insertion vocalique perceptible ; l'énergie phonatrice s'exerçant sur le même muscle, n'avait point à se partager, et la succession des mouvements propres à l'un et à l'autre phonème s'est faite spontanément. Mais, il importe de le noter, leur force respective en est diminuée d'autant : comparez avec l'intensité du *p* et du *b* (fig. 81-82) à l'initiale,

1. Mesurée sur le diapason du grand Tonomètre de Kœnig,

Favorable au travail articulaire, l'échange rapide de l'énergie ne l'est point à la solidité des phonèmes résultants. L'évolution de ces groupes en Haut Berry en témoigne : il arrive que la vibrante soit absorbée par l'occlusive dans les formes comme *met-tà* ; a *trap-pà*, pour *mettras*, *attraperas*, principalement en aval de Sens.

Dans les mots étroitement liés d'une phrase, l'enchaînement est encore plus étroit ; mais l'individualisme se fait également jour :

A. Tassin, la Chapelotte.



FIG. 92. — Souffle buccal de *contraire* (*kôtré*)

T. Migeon, Feux.

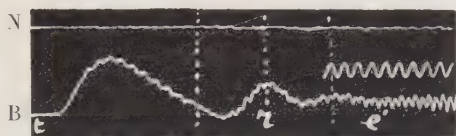


FIG. 93. — Souffle buccal et nasal de *contraire*.

M. Belleville, Neuvy.



FIG. 94. — Souffle buccal de *contraire* (*kôtré*).

La phrase enregistrée a été : *J'te dis pâ l kôtré* (Je ne te dis pas le contraire). Après la *sourde*, le début vocalique est très court et l'échappement explosif prolongé et intense (fig. 93 et 94) est entièrement sonore. Le tracé nasal reproduit les notes composantes (fondamentale et octave) de la voyelle ; ses vibrations prennent de l'amplitude aux moments de l'occlusion linguale des battements : il est naturel que le débit courant nasal soit renforcé quand celui du courant buccal est diminué. (Voir aussi plus haut fig. 30.)

Si la sourde est une *constrictive*, comme *s*, *z*, *ch*, *j*, de situation linguale moins stable, le passage à la vibrante est plus délicat : il demande une dextérité de mouvements que tous les sujets ne réalisent pas au même degré. Dans le Haut Berry, sur Sens et en aval, de même que l'occlusive, la constrictive épuise pour son compte l'énergie articulatoire destinée au groupe et absorbe la vibrante : on a donc *päs-sa* pour *passera*, *māj-ja* pour *mangera*, *se rpüz-za*, pour *se reposera*, *tæ-sa*, pour *tâchera*, etc. ; en amont, sur Neuilly et Neuvy et hors de la vallée, le groupement n'offre point cette altération. Cette dominance de la consonne ne se manifeste pas naturellement à l'initiale, ni dans tous les mots : elle s'est développée devant l'*r* des flexions du futur, du conditionnel, et des finales en *rie*, comme la *pijon-ní* pour *pigeonnerie*, etc...

Les tracés suivants du groupe *s + r* de *s'rärtune*, dans la phrase : *i va s'rärtune kyœpar* (il va s'en retourner sans doute). ont été recueillis auprès de sujets qui n'altèrent pas le groupement.

T. Migeon, Feux.



FIG. 95. — Souffle buccal de *i va s'rärtune*.

M. Raffestin, Sens.

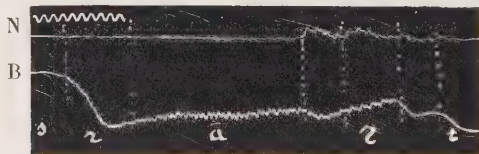


FIG. 96. — Souffle buccal et nasal de : *s'rärtune*.

Figure 95, *r* n'a qu'un battement à demi-assourdi ; figure 96, *r* est fricative et sonorise la fin de la sifflante. Il n'y a pas d'insertion vocale à l'intérieur du groupe ; la dominance de l'*s* annonce l'absorption probable de la vibrante, ou du moins l'explique.

Après une sonore, le début vocalique réapparaît : le tracé ci-dessous de *grand*, dans la phrase. Se *ẽ* grā rē ki vò (C'est un grand rien qui vaut) le font voir très nettement.

M. Raffestin, Sens.

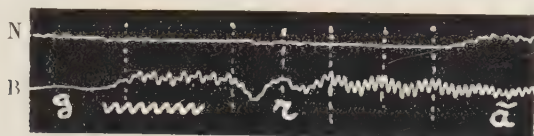


FIG. 97. — Souffle buccal et nasal de : grand rien (grā rē).

L'*r* fricative, et comporte 2 battements nets; la vibrante n'est pas nasalisée, mais la sonorité épenthétique est sensible à l'audition comme à la vue : on peut transcrire *gœrand*.

Ce fait exclut la dominance de la consonne et l'absorption de l'*r* après une gutturale : de fait nous n'en connaissons pas d'exemples précis. On notera l'alternance de l'intensité entre le débit du souffle nasal et buccal.

c) Après consonne, en finale de mot ou de phrase.

Nous avons inscrit les deux mots *poudre* et *poutre*.

A. Millet, Neuvy.

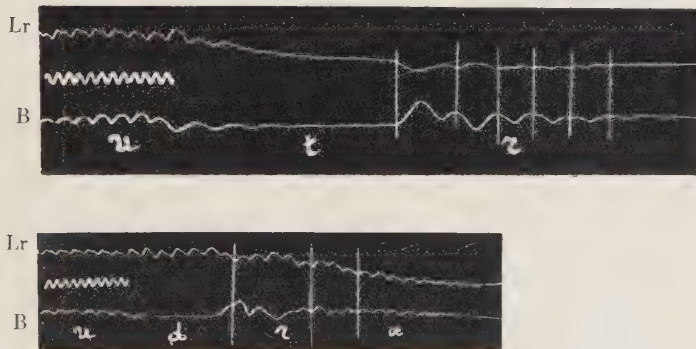


FIG. 98. — Souffle buccal et vibrations laryngiennes de poutre et poudre.

Le larynx s'éteint plus tôt après la sourde t (1) ; on peut observer 1 battement dans poudre, avec des dépressions à sommets opposés sur les lignes du souffle buccal et du larynx. La faiblesse relative de *r* en cette position explique sa disparition chez tous les sujets parlants qui ne s'appliquent pas encore à modeler leur prononciation sur la forme française. Quelquefois, si le sens paraît l'exiger, la vibrante est conservée à la faveur d'une voyelle épenthétique significative : il ofèr se dit pour il offre, il òvèr pour il ouvre, i rmôtèr pour il remonte, i râkôtèr pour il rencontre, i sakèr pour il sacre, etc... Il importe de ne pas confondre remonte et remontre, raconte et rencontre ; cela démontre aussi l'instabilité de l'*r* en finale, après consonne, sans appui vocalique sensible.

En résumé, après une consonne initiale ou médiane, la vibrante comporte un début vocalique plus long après une sonore labiale ou gutturale, des battements plus nombreux après une sonore et une sourde labiales ou gutturales ; les battements ne paraissent constrictifs chez aucun des sujets parlants après une dentale, mais ils le deviennent chez les jeunes après une labiale et une gutturale : l'intervention successive de deux organes ou de deux muscles du même organe influence donc la nature de l'articulation.

Les dépressions des tracés du larynx sont opposées par leurs sommets à celles du souffle buccal ; l'amplitude des vibrations nasales croît en raison inverse de celle des vibrations du souffle buccal. La compénétration de la vibrante par la voyelle voisine est très nette : une sourde éteint seulement les premières vibrations du battement qui la suit ou les dernières du battement qui la précède.

2. *R grasseyée.*

Le groupe *consonne + r* a été inscrit.

- a) *Après consonne initiale de mot ;*
- b) *A l'intérieur et dans groupes de mots étroitement liés.*

- a) APRÈS SONORE ET SOURDE INITIALE dans : bras, gras et pré.

Nous présentons les 3 tracés pour chaque sujet à la suite.

La détermination des tracés est délicate ; nous reconnaissons la spirante propre au sujet parlant dans *bras* et *pré*, où le souffle d'abord très fort est soumis en décroissant à des constrictions de plus en plus faibles

jusqu'à la voyelle : celle-ci ne débute qu'après 17 cs, à partir du *b* ; 18 cs à partir du *p*, et 14 cs à partir du *g*. C'est sur cet intervalle que se développe la sonorité heurtée de la vibrante qu'on peut transcrire par $\hat{r}$. Il n'y a pas à proprement parler de début vocalique.

A. Bailly.

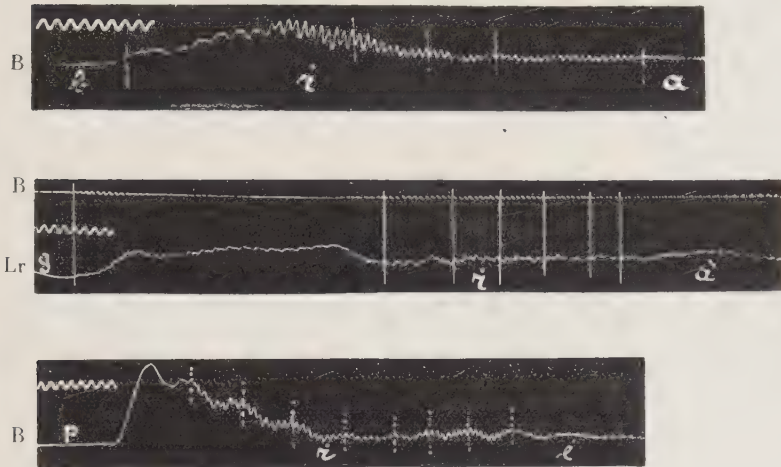


FIG. 99. — Souffle buccal de *bras* (1) et de *pré* (3) ; souffle buccal et vibrations laryngiennes de *gras* (2).

Le tracé de *gras* mérite l'attention ; c'est sur le larynx que se comptent les battements ; la ligne du souffle ne trahit pas de spirante ; la position articuloire du *g* et de l'*r* étant commune, le groupe paraît avoir été traité comme celui de *r* roulée après dentale (fig. 90) ¹.

Tous les tracés de la figure 100 accusent une voyelle entre l'explosion de la consonne et le premier battement de la vibrante ; elle dure 7 cs dans *bras*, 6,5 dans *gras*, et 6 dans *pré* ; le début en est assourdi après la sourde. L'échappement du souffle est beaucoup moins intense après la gutturale, comme pour le sujet précédent. L'*r* est caractéristique du sujet parlant.

1. Si l'on place le *g* au début, comme nous l'avions pensé tout d'abord (cf. figure), il faut le considérer comme sourd, la vibration laryngienne lui faisant défaut : ce qui est inexact en réalité. De plus, le début vocalique de *r* serait trop prolongé.

A. Saujot.

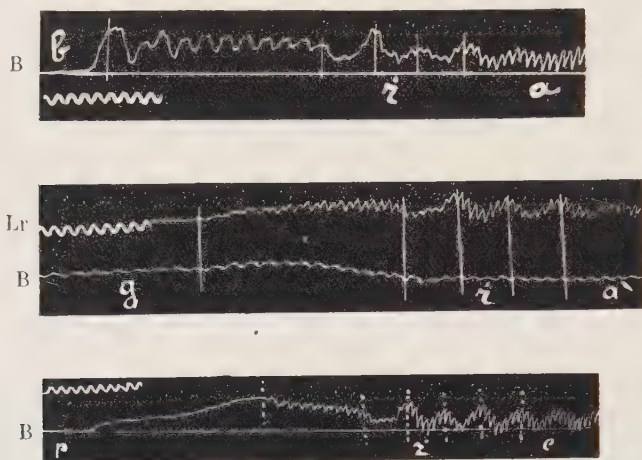


FIG. 100. — Souffle buccal de bras, pré, souffle buccal et vibrations laryngiennes de gras.

R. Lagogué.

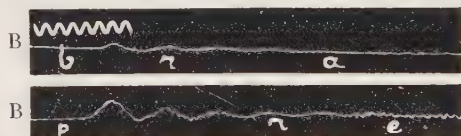


FIG. 101. — Souffle buccal et vibrations laryngiennes de pré et bras.

La constriction des battements est encore faible et tranche à peine sur la traînée sonore de la vibrante. Avant le 1^{er} battement, une sonorité vocalique apparaît sur 4 cs dans pré, 5 cs dans bras.

Le traitement reconnu à *lr* roulée après consonne initiale de mot se poursuit pour *i* grasseyée : un début vocalique suit la consonne, plus long après sonore ; l'explosion de celle-ci se continue à travers l'émission fricative de *l'r* dont l'intensité se trouve ainsi plus ou moins renforcée ; elle n'a pas la même force chez tous les sujets.

b) A L'INTÉRIEUR DU MOT et dans GROUPES DE MOTS étroitement liés.

R a été enregistrée dans « contraire » (Je ne te dis pas le contraire), et « s'rärtüne » (Il va s'en retourner). Nous n'avons les tracés que d'un sujet.

A. Saujot.

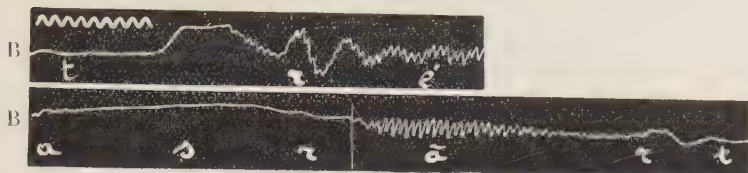


FIG 102. — Souffle buccal de « contraire » et « s'rârtune » (s'en retourner).

Après le *t*, l'explosion sourde se continue sur 2,25 cs. L'*r* en exploite le souffle pour son compte et paraît plus intense.

Après la sifflante *s* les battements très réduits, restent sourds. En somme, la position du groupe *cons + r* à l'intérieur du mot n'influence pas le traitement d'une façon particulière ; de même qu'après consonne initiale, la vibration épenthétique est plus longue après une labiale et une gutturale qu'après une dentale : on l'avait constaté pour *r* roulée. Les battements paraissent constrictifs chez les 3 sujets interrogés ; l'explosion de la consonne se continue à travers l'émission de *r* dont l'intensité est ainsi plus ou moins renforcée.

*
* *

Concluons qu'aux *positions fortes*, les 2 *r* persistent généralement et conservent leur individualité : c'est en premier lieu en position d'initiale absolue de mot devant voyelle ou consonne ; en second lieu après consonne, mais à un degré moindre, car l'unité du groupe est alors moins ferme, et peut être dissociée par l'insertion d'une voyelle, ou rompue par l'absorption de l'élément consonantique et de la vibrante elle-même ; l'histoire du développement de l'*r* nous fournira l'occasion d'en préciser les conditions.

Enfin, malgré sa force relative dans les positions étudiées jusqu'ici, *r* roulée traditionnelle faiblit visiblement d'une génération à l'autre et se rapproche du terme tout récemment apparu sous la forme de *r* grassée : l'étude des deux *r* aux positions faibles nous permettra encore de poser plus nettement le trait d'union.

CHAPITRE V

ÉLÉMENTS PHYSIQUES DE *r* ROULÉE ET *ř* GRASSEYÉE EN POSITION FAIBLE.

R FINALE ET INTERVOCALIQUE.

I. — R FINALE.

A. *R* roulée.

Les modifications secondaires subies par l'*r* d'une génération à l'autre dans ses positions fortes nous invitent à suivre de nouveau l'ordre généalogique dans son étude aux positions faibles. Plus de 50 inscriptions ont été recueillies auprès de tous les sujets, où elle sera examinée successivement *après chaque voyelle*, et à la fin des mots *isolés*, (tarare, rare, barrière, dernière, rire, lourd, bonjour), ou *conclusifs* de phrase, (vór : voir).

Le souffle nasal ou les vibrations laryngiennes ont été enregistrées en synchronisme avec le souffle buccal ; on s'en tiendra comme précédemment aux tracés les plus expressifs.

a) *Finates en ar* (rare, tarare).

A. Millet, Neuvy, 42 ans.

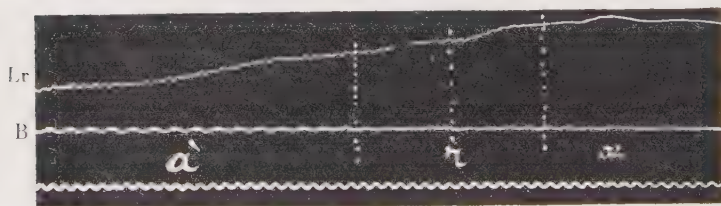


FIG. 103. — Souffle buccal et vibrations laryngiennes de rare.

M. Raffestin, Sens, 30 ans.

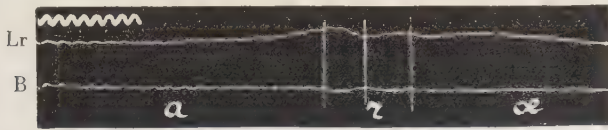


FIG. 104. — Souffle buccal et vibrations laryngiennes de *tarjare*.

L'*r* finale de *rare* (fig. 103) compte 2 battements, visibles sur la ligne du souffle et celle du larynx à l'extinction 2 fois renouvelée des vibrations de la voyelle.

Ils sont suivis d'une résonance vocalique sur 4 périodes fondamentales où dominent seulement les 3 premières sinuosités harmoniques sur les 9 que compte la voyelle *a* en son milieu.

Le 1^{er} battement contient 4 périodes vocaliques ; les 2 premières sont réduites à la seule fondamentale ; la 3^e retrouve 2 sinuosités et la 4^e en compte 5.

Le 2^e battement contient 3 périodes vocaliques dont les 2 premières sont encore réduites à la fondamentale ; la 3^e retrouve 2 harmoniques.

L'*r* s'étend donc sur 2 groupes de 4 et 3 périodes vocaliques chacun ; aux deux premières, les plus pauvres, correspond le contact lingual interrupteur de l'air sur le palais ; aux dernières, les plus riches, répond l'abaissement de la langue avec l'échappement de l'air.

La hauteur musicale de la voyelle est de 132 v. d. ; elle se poursuit, comme ses périodes caractéristiques, tout le long de la vibrante ; la sonorité finale perd progressivement ses harmoniques : l'*r* est d'ailleurs tombée dans le pays, où l'on dit *râ*.

Le tracé de *tarare* (fig. 104) présente le même aspect général : l'*r* finale compte 2 battements, visibles aux 2 dépressions des lignes du souffle et du larynx ; leurs périodes vocaliques sont très appauvries au moment de l'occlusion linguale, et l'*e* final est réduit à la fondamentale de plus en plus imperceptible : on peut dire qu'elle ne compte pas pour l'oreille.

Comparée à l'*r* initiale, *r* finale est beaucoup plus faible, eu égard au nombre et à l'amplitude des battements (2 au lieu de 3 et 4). On a vu (fig. 8) que le palais artificiel ne conserve pour *ar* une bande occlusive continue que si l'articulation est énergique, et seulement chez les anciens.

b) *Finales en èr* (barrière, dernière).

L. Girault, Sens, 27 ans.

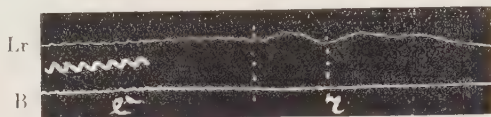


FIG. 105. — Souffle buccal et vibrations laryngiennes de barrière.

L'r finale de *barrière* (fig. 105) comporte sur le tracé du larynx 3 battements correspondant à l'extinction des vibrations sur la ligne du souffle ; les deux premiers contiennent des périodes vocaliques, le dernier est assourdi. La durée des 2 premiers est de 2,10 cs ; r finale de *dernière* (Belleville) est constituée par un seul battement constrictif suivi de vibrations vocaliques très affaiblies représentant l'œ final ¹.

Les tracés du palais artificiel (fig. 6, 7, 11) nous avaient appris que les deux sujets possédaient une r affaiblie, à bande discontinue dans toutes les positions. Tous deux ont articulé à la française, en prononçant l'r finale que le parler régional ne fait jamais entendre après une voyelle de série antérieure.

c) *Finales en ir* (rire).

A. Millet, Neuvy, 42 ans.

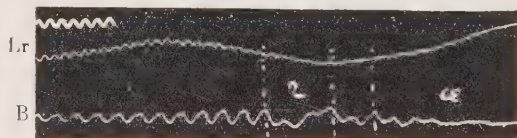


FIG. 106. — Souffle buccal et vibrations laryngiennes de ri)re.

R finale de *rire* (fig. 106) compte 3 battements de 3 périodes chacun, et d'une durée respective de 1,75 cs. Les périodes du 1^{er} battement ont une fréquence de 108 v. d. (note la_1), celles du 2^e de 120 v. d. (note si_1) ; l'i précédent de 135 v. d. (note $ut_2^{\sharp}$) : la compénétration d'un élément à l'autre du groupe est donc intime. La voyelle finale, œ, s'éteint progressivement après le 3^e battement.

1. Tracé non reproduit ici.

Dans *frîre*, *r* finale est marquée par un seul battement sur la ligne du souffle, suivi d'une sonorité vocalique où reparaissent les périodes caractéristiques de l'*i* (*r* finale de *frîre*, fig. 82).

d) *Finales en ôr* (vôr, dans la phrase : Il faudra venir nous voir).

J. Dallois, Neuilly, 62 ans.

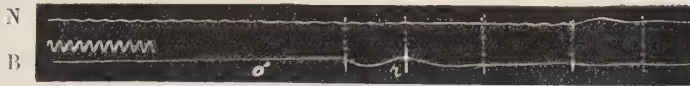


FIG. 107. — Souffle buccal et nasal de vôr (voir).

M. Raffestin, Sens, 30 ans.

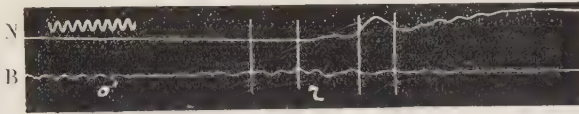


FIG. 108. — Souffle buccal et nasal de vôr (voir).

R finale de la figure 107 présente 2 dépressions sensibles sur la ligne du souffle buccal, et suivies de 2 autres très amorties qui se retrouvent sur le tracé nasal : serait-ce que les battements étouffés se terminent dans le conduit nasal ? La figure suivante offre les mêmes particularités : en fin de phrase, le sujet se dispose à reprendre la respiration nasale ; en s'abaissant, le voile ouvre le passage au souffle qui retient la forme du battement en cours que le larynx lui impose. La vibrante est plus solide après un *o* ; on le voit à ses battements.

e) *Finales en our* (lourd, bourg, bonjour) :

M. Pérot, Sens, 72 ans.



FIG. 109. — Souffle buccal de lourd.

F. Jullien, Sens, 60 ans.

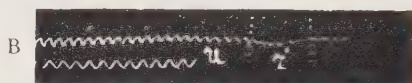


FIG. 110. — Souffle buccal de lourd.

L. Balland, Sens, 50 ans.



FIG. 111. — Souffle buccal de lourd.

A. Millet, Neuvy, 42 ans.



FIG. 112. — Souffle buccal de bourg.

M. Raffestin, Sens, 30 ans.

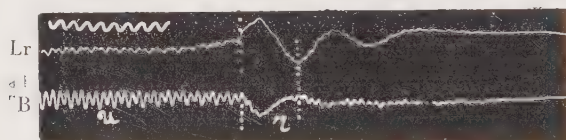


FIG. 113. — Souffle buccal et vibrations laryngiennes de lourd.

Les tracés ci-dessus de *r* finale après la voyelle *u* caractérisent l'effort articulaire des sujets parlants et leur tempérament : le nombre inégal des battements (5, 3, 2, 1) n'a pas d'autre signification. Les périodes vocaliques de *u* s'étendent à travers la vibrante jusqu'à la sonorité finale, plus ou moins marquée selon les sujets. On peut considérer l'*r* comme forte.

Concluons que l'intensité de *r* finale roulée dépend d'abord de l'énergie articulaire du sujet parlant, et, pour une part difficilement

appréciable mais réelle ¹, de la nature de la voyelle précédente : une voyelle antérieure contrarie davantage le libre jeu de la pointe linguale. D'une génération à l'autre, les différences sont peu sensibles, mais la vibrante conserve ses caractères individuels. Elle est en général plus faible qu'à l'initiale ou au voisinage d'une consonne, surtout en fin de phrase.

B) *R grasseyée en position finale.*

Comme ceux de *r* roulée, les tracés ont été recueillis auprès de tous les sujets. On a enregistré les mots : tarare, barrière, lourd et bonjour.

a) *Finale en air* (tarare).

A. Bailly, Sens, 20 ans.



A. Saujot.



R. Lagoué.

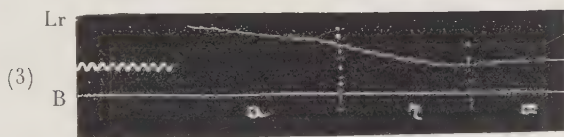


FIG. 114. — Souffle buccal et vibrations laryngiennes de tarare (1, 2, 3).

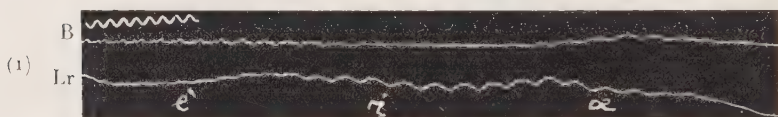
R finale de (1) offre un battement, visible à l'affaiblissement vibratoire de la ligne du souffle ; le larynx vibre ensuite avec plus d'inten-

1. Rappelons que le parler local laisse tomber la vibrante dans les termes rare, barrière, dernière, rire et frirer : elle a été rétablie à dessein par les sujets au moment de l'inscription.

sité, sur une sonorité vocalique décroissante. L'*r* du second sujet (2) est plus accusée sur la ligne du souffle ; elle est suivie d'une reprise du vocalisme sensible à l'oreille ; les périodes perdent successivement leurs harmoniques et ne conservent en dernier lieu que la fondamentale. L'affrontement des cordes vocales s'est relâché peu à peu, tandis que le résonateur buccal se déformait. Chez le 3^e sujet (3) *r* finale présente 1 battement entre deux renflements vibratoires sur la ligne du souffle ; il s'étend sur 8 cs. La reprise vocalique compte 3 sinuosités caractéristiques de *a*, mais elles disparaissent l'une après l'autre. La constriction est beaucoup plus relâchée que chez les sujets précédents ; nous savions que son *r* était moins rude.

b) *Finale en êr* (barrière : bàr'yér).

A. Bailly, Sens, 20 ans.



A. Saujot, Sens, 20 ans.



R. Lagoué, Sens, 16 ans.

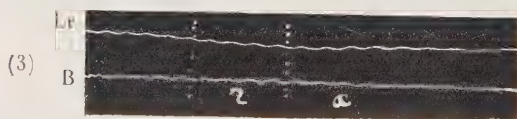


FIG. 115. — Souffle buccal (2) et vibrations laryngiennes de barrière (1, 3).
(Corrigez u en è dans le tracé de barrière 2, et è en é dans le tracé 1.)

L'*r* finale du premier sujet (1) répond à 2 fléchissements des vibrations séparées sur la ligne du souffle par un renflement indiquant 2 constriction organiques, ou battements, de 4,75 cs chacun. On remarquera que l'*r* finale est bien plus faible que l'*r* intervocalique du début.

Le second tracé comporte, pour l'*r* finale (2) 2 battements dont le

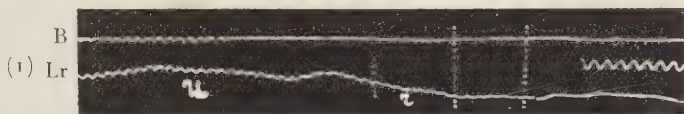
second est vocalique. Le début du tracé marquait l'arrêt presque complet du souffle de *y* demeuré sonore : c'est une sorte de *g* mouillé.

Le troisième tracé de *r* finale (3) comporte 2 battements de durée et d'intensité égale.

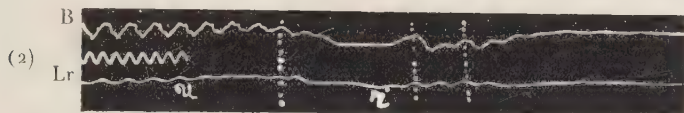
Après l'*é* fermé, *r* finale paraît devoir sa force à l'application des trois sujets à ne pas la laisser tomber, comme le veut le langage usuel.

c) *Finales en our* (lourd, bonjour).

A. Bailly, Sens.



A. Saujot, Sens.



R. Lagoué, Sens.



FIG. 116. — Souffle buccal de *lourd* (3) ; et vibrations laryngiennes de *lourd* (1) et *bonjour* (2).

R finale de *lourd* (fig. 116, 1) ne compte qu'un battement visible à l'extinction et à la reprise des vibrations vocaliques de *u* sur la ligne du souffle. Pendant le battement, le larynx ne vibre que sur la fondamentale. Celle de *bonjour* (2) compte 1 battement assourdi sur les deux tracés du souffle et du larynx ; il en est de même du *j*. Chez le 3^e sujet (3), on peut discerner 2 battements au retour des vibrations de la voyelle sur la ligne du souffle.

En somme *r* finale est relativement affaiblie chez les 3 sujets, quelle que soit la voyelle précédente ; mais elle conserve ses carac-

tères individuels, plus soufflée chez le premier sujet, plus semblable à *r* roulée chez le second, à *r* parisienne chez le troisième. Rétablie à dessein par les sujets parlants dans « barrière », sa faiblesse reste pourtant sensible ; elle tient donc à sa position de finale.

II. — R EN POSITION INTERVOCALIQUE.

A. *R roulée*.

Ont été enregistrés plus de 60 tracés de *r* intervocalique dans les mots suivants, soit *isolés* : tarare, arriver, barrière, nous irons, soit en composition : ivure bē (il voudrait bien...) Voici les plus parlants dans chaque génération et après les voyelles *a*, *i*, *u*.

a) R après *a* (tarare, arriver).

M^{me} Durand, Sens, 62 ans.



L. Balland, Sens, 50 ans.



L. Girault, Sens, 27 ans.



M. Belleville, Neuvy, 20 ans.

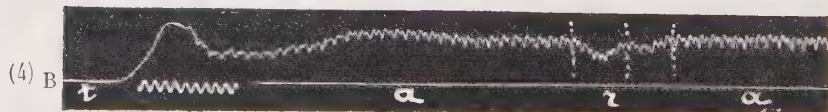


FIG. 117. — Souffle buccal de tara[re] (1, 2, 3, 4).

Les tracés ci-dessus (fig. 117) démontrent tous la faiblesse relative de la vibrante en position intervocalique ; les articulations les plus énergiques n'ont pas dépassé trois battements, dont le dernier, toujours atténué, est chargé de périodes vocaliques.

N° 1 : 1 battement de 2 cs ; l'inflexion qui suit sur la ligne du souffle ne nous semble pas caractéristique (2^e trait vertical).

N° 2 : 2 battements de 2,50 cs, le dernier très vocalique.

N° 3 : 3 battements de 2 cs ; le dernier, vocalique, n'est pas caractéristique (4^e trait vertical).

N° 4 : 1 battement fricatif très net, suivi d'une légère inflexion de la ligne.

Le tracé suivant du même mot met en relief le travail du larynx en synchronisme avec celui de la langue : 2 battements, très accentués, se succèdent sur le tracé laryngien, de 3 cs chacun, avec les périodes de a renforcées sur les moitiés montantes de la ligne du souffle, et faiblement reproduites sur la ligne du souffle (fig. 118).

L. Girault, Sens, 27 ans.

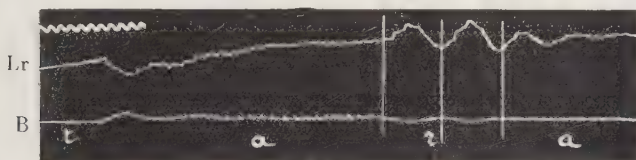


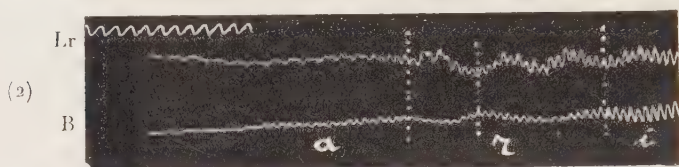
FIG. 118. — Souffle buccal et vibrations laryngiennes de tarare.

Après *a* et devant *i*, comme dans « arriver », la répartition du vocalisme sur les battements de la vibrante donne lieu à quelques remarques intéressantes : fig. 119.

A. Tassin, la Chapelotte, 48 ans.



F. Migeon, Feux, 40 ans.



M. Raffestin, Sens, 30 ans.

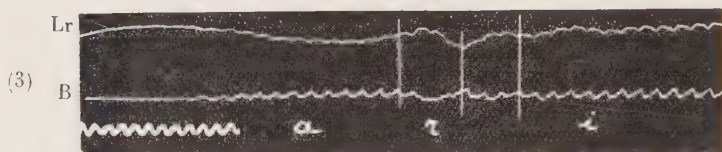


FIG. 119. — Souffle buccal (1) et vibrations laryngiennes (2-3) de arriver.

Fig. n° 1 : *r* compte 3 battements de 3, 25 cs chacun ; le 2^e battement reproduit les sinuosités de *i*, le 1^{er} celles de *a*.

N° 2 : 2 battements se distinguent sur la ligne du souffle auxquels répondent des dépressions sur la ligne du larynx qui leur sont opposées par le sommet ; le 1^{er} dure 2, 75 cs, le second 3, 75 cs. Les vibrations caractéristiques de *a* sont effacées dès le 1^{er} battement, et remplacées par celles de *i*, de sorte qu'on peut transcrire *a-rive*, l'accent ayant porté sur la 2^e syllabe dans l'émission du mot.

N° 3. Même aspect général : *r* comporte 2 battements de 2 cs chacun, tous deux traversés par les périodes de *i* : l'accent a porté sur la syllabe *ri*.

b) *Après i, devant ô (j'irons).*

A. Millet, Neuvy, 42 ans.



FIG. 120. — Souffle buccal de j'irons (nous irons), forme française pour j'iô.

Le tracé de *r* (fig. 120) présente 1 seul battement à 3 périodes dont les 2 dernières contiennent 2 sinuosités caractéristiques de la voyelle.

Durée : 2,5 cs ; fréquence à la seconde 40 ; fréquence des périodes vocaliques du battement : 120 v.d. (note si_1) ; hauteur musicale de la voyelle *i* : 125 v.d. (*ut* 2) ; hauteur de la voyelle $\bar{o}$: 127 v.d. (*ut* 2). La voyelle antérieure pénètre ici le battement à l'exclusion de la voyelle suivante : on pourrait transcrire : *j* *ir*- $\bar{o}$. L'accent a mis en relief la première syllabe.

c) *Après u et devant e moyen* (*i* vurë bē).

Al. Raffestin, Sens, 30 ans.

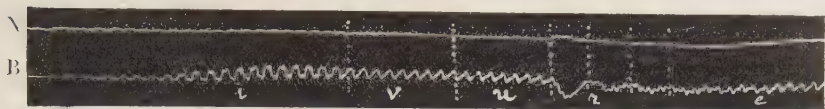


FIG. 121. — Souffle buccal et nasal de *i* vüre. (Il voudrait.)

Le tracé de *r* (fig. 121) après *u* présente 2 battements, visibles sur la ligne du souffle nasal à deux dépressions de sens inverse à celles du souffle buccal ; le 1^{er} dure 2,75 cs, le second 2,25 cs. Un 3^e est esquissé.

L'accent qui a porté sur l'*e* influence le vocalisme des battements qui sont traversés par les sinuosités caractéristiques de cette voyelle : on peut transcrire *vu-re*.

Ainsi, la **position intervocalique affaiblit l'intensité** et le nombre des battements, quel que soit l'effort articulatoire du sujet parlant ; la sonorité seule n'est pas atteinte. La voyelle qui reçoit l'accent de mot ou de phrase est dominante et pénètre la vibrante : c'est-à-dire que le résonateur buccal et l'affrontement laryngien qui lui conviennent sont en préparation dès le début de l'*r* et la fin de la voyelle antérieure demeurée atone ; *vice versa*, les positions buccales et laryngiennes de la voyelle antérieure, quand elle est accentuée, se propagent à travers la vibrante jusqu'à la voyelle suivante. Ce phonème mérite bien son nom de *sonante*, en ce sens qu'il participe à la fois de la voyelle et de la consonne : il est essentiellement pénétrable, et joue par rapport à la tonalité, à l'intensité et aux timbres voisins, le rôle d'une sorte de « rhéostat » de faible puissance.

On conçoit dès lors que si la voyelle dominante gêne l'émission de l'*r*, celle-ci soit affaiblie et disparaisse dans certains cas : le fait se présente, on l'a remarqué déjà à propos des tracés du palais artificiel,

lorsqu'une voyelle de série antérieure la précède immédiatement ; sauf dans le cas d'une articulation énergique, les battements sont rarement occlusifs, même chez les anciens. Voilà pourquoi, dans le parler local, en cette position normalement faible, l'*r* a subi des articulations diverses qui en ont compliqué la carte phonétique.

B. r̄ grasseyée.

Elle a été inscrite par les 3 sujets dans « tarare, barrière, arrière, arriver, bureau » ; on la comparera à l'*r̄* d'un Parisien dans les mots : nous irons.

a) *Après a. devant a* (tarare).

Voir les tracés de la figure 114, page 99 ¹. L'*r̄* de tarare (n° 1) se reconnaît à la forme changeante des périodes vibratoires sur les lignes du souffle et du larynx : on distingue 1 battement sonore. Au moment où le tracé du larynx se soulève, la vibration du souffle s'affaiblit : il y a alternance de l'effort buccal et de l'effort laryngien.

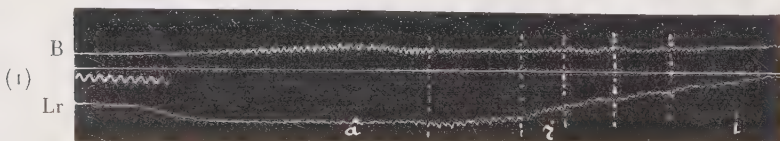
N° 2. *r̄* comporte 1 battement très marqué par la dépression de la ligne du souffle ; l'échappement qui suit est sonore. La descente du tracé est trop peu accusée pour dénoncer un 2^e battement.

N° 3. *r̄* compte 1 seul battement marqué par un affaiblissement des vibrations sur la ligne du souffle et un renforcement correspondant de la vibration laryngienne.

L'articulation de *r̄* *intervocalique* dans le mot tarare est sensiblement plus faible que celle de *r* roulée, surtout chez les anciens : les 2 a maintiennent leurs positions linguales et leur résonateur aux dépens des mouvements requis par la vibrante : ils sont dominants.

b) *Groupe ari* (arriver, arrière, barrière).

A. Bailly, Sens, 20 ans.



1. L'*r̄* intervocalique dont il s'agit ici s'est trouvée éliminée du cliché, faute d'espace.

A. Saujot, Sens, 20 ans.

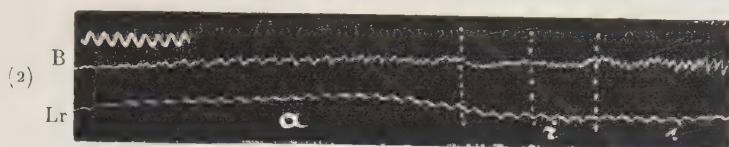


FIG. 122. — Souffle buccal et vibrations laryngiennes de arri[ver].

N° 1 (fig. 122) *r* de arriver compte 4 fléchissements vibratoires séparés par 3 renflements sur la ligne du souffle, c'est-à-dire quatre battements. Le larynx vibre avec plus d'intensité aux points de fléchissement de la ligne du souffle. Le dernier battement prend les sinuosités caractéristiques de la voyelle suivante ; les deux premiers sont sous la dépendance de a.

N° 2 : *r* contient 2 battements, dont le dernier est vocalique. Le larynx continue sa vibration sans alternances d'intensité bien sensibles.

Le n° 3 non reproduit : *r* de àryé compte 2 battements marqués par un affaiblissement des vibrations du souffle, léger après le 1^{er}, plus net et plus fort après le second.

Le mot *barrière* (fig. 115) enregistré par tous les sujets comporte partout 2 battements où se reconnaissent les caractères individuels de l'articulation.

Comparée à l'*r* du groupe *ara*, celle du groupe *ari* est plus forte : ses battements sont plus nombreux et plus expressifs ; les positions linguales des phonèmes à émettre sont plus éloignées, et le muscle est plus libre de se mouvoir entre des situations opposées.

c) *r* dans le groupe *üro* (bureau).

A. Saujot, Sens, 20 ans.

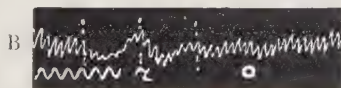


FIG. 123. — Souffle buccal de bureau.

Le tracé de *bureau* (fig. 129) comporte une *r* à 2 battements dont le second est vocalique. La vibration nasale¹ est continue, sans marques de

1. Observée sur le tracé original.

fluctuations sensibles. L'r est plus forte qu'entre deux voyelles semblables et qu'en position finale.

R parisienne du groupe *nous irons* (fig. 124) présente de son côté les caractères suivants :

M. P.

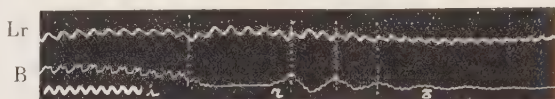


FIG. 124. — Souffle buccal et vibrations laryngiennes de *nous irons*.

Battements : 3 de longueur inégale : 5, et 2, 75 cs. La fréquence du 1^{er}, à la seconde, serait de 22, celle des deux autres de 36.

À l'arrêt du souffle buccal répond dans chaque battement une vibration glottale très ample, mais réduite à la fondamentale, comme celle du z. Quand le travail buccal l'emporte, le travail laryngien faiblit : d'où résultent une vibration intense des cordes aux moments de constriction, et une détente marquée sur le tracé par une déviation en sens inverse de celle du souffle. (Notez l'analogie avec r fig. 39).

Voyelle i : fréquence des périodes : 133 v.d. (note *ut*₂) ; elle se maintient au cours du 1^{er} battement, ce qui dénote une continuité parfaite entre les positions glottales de i et celles de r au début.

Voyelle ô : fréquence des périodes : 166 v.d. (note *mi*₂). Le ton s'est élevé, et les positions de la seconde voyelle sont plus éloignées de celles de r que les positions de i. On peut transcrire : ir-ô, comme à propos de r roulée.

Ainsi tous les tracés s'accordent pour signaler la faiblesse relative de r entre deux voyelles semblables (groupe ara) et sa résistance entre deux voyelles plus éloignées (groupe ari, iro) : comparez en effet le nombre des battements d'un groupe à l'autre.

D'autre part, l'intensité donnée à l'une ou à l'autre des voyelles du groupe lui confrère la dominance au regard de la vibrante : celle-ci en subit le timbre, le ton, et si les positions organiques en sont voisines, le pouvoir absorbant. Le développement de l'r grasseyée dans la région est trop récent pour que l'histoire en soit esquissée ; elle devrait signaler les modifications phonétiques dues aux influences en jeu, et par là les tendances qui peuvent prévaloir.

De même que l'r roulée, r grasseyée résiste dans les positions fortes,

et faiblit dans les positions faibles : l'exposé du développement des deux *r* dans le langage du pays confirmera les distinctions proposées.

*
* *

Nous terminerons cette analyse des éléments spécifiques de l'*r* sur un double résumé : 1° celui des *ressemblances* et des *différences* relevées entre les deux formes, roulée et grasseyée, de l'*r* ; 2° celui des *caractères* susceptibles de constituer une définition de l'*r* régionale aussi adéquate que possible.

1° **L'étude comparée des deux *r*** se résume sous ces trois points de vue : les *différences*, les *ressemblances*, les *rapports de filiation*.

Les *différences* sont d'ordre acoustique, physiologique et physique :

- a) La sonorité, dite « grasseyée ou râpée », est plus indécise ;
- b) Les battements sont dus aux muscles de l'arrière-langue en contact avec le palais mou, la luette et les parties molles de l'isthme du gosier ;
- c) Les battements sont plus espacés que ceux de *r* roulée et plus faibles, en raison de la maladresse des muscles ;
- d) Les battements sont plus soufflés, et annoncent la constriction plutôt que l'occlusion ;
- e) La forme des battements est plus individuelle que celle de *r* roulée ;
- f) La sonorité est moins atteinte au contact d'une consonne sourde que dans *r* roulée : le travail du larynx est prédominant, et les alternances avec le travail buccal sont ainsi moins marquées.

Les *ressemblances* sont plutôt d'ordre physique, et s'affirment dans le traitement géographique et généalogique des mêmes groupes phonétiques :

- a) La forme générale des battements est la même : il y a succession rapide d'ouvertures et de fermetures du courant d'air par le muscle lingual ;
- b) Les alternances du travail laryngien et du travail lingual, bien que peu marquées, sont semblables ;
- c) La compénétration de la vibrante par le ton et le timbre de la voyelle voisine et dominante est semblable ;
- d) L'influence de la voyelle tonique voisine se fait sentir sur les éléments constitutifs de l'*r*, début vocalique, nombre et force des battements ;

e) La dissociation est possible entre le début vocalique et les battements, entre les parties sourdes et les parties sonores des battements : une sonore sonorise les battements et renforce le début vocalique ;

f) Le jeu organique des battements peut être contrarié lorsque l'*r* se trouve entre deux voyelles de positions linguales et laryngiennes semblables (ara, oro), ou au contact d'une consonne dominante répondant à des mouvements analogues du muscle lingual (tr, dr, gr) ;

g) La forme générale des battements restant la même, leurs modalités (nombre, durée, amplitude, sonorité) peuvent varier non seulement avec la position de la vibrante dans le mot, mais encore d'une génération, d'une famille, d'un individu, et d'un endroit à l'autre.

Les espèces reconnues dans les 2 *r* sont respectivement : *r* roulée explosive, *r* semi-roulée occlusive ou fricative ; *r̂* grasseyée spirante, *r̃* adoucie, *r̄* aspirée.

Les variétés respectives de chaque espèce, entre sujets contemporains, sont : *r* semi-roulée et douce, d'une part, et *r̃* grasseyée propre aux 3 sujets examinés.

Quelques caractères locaux ont été notés : *r* roulée après consonne sourde est plus forte sur *Sens* que sur *Neuvy*, *Neuilly*, *Bué*, *la Chapelotte* (pr.) ; *r̃* grasseyée est plus répandue sur *Sens* que sur les localités voisines de la vallée ; *r* semi-roulée est plus dure sur *Sens* que sur *Neuvy*.

Ainsi les éléments généalogiques et géographiques se superposent sans se détruire : dans une région donnée, les stades de l'évolution sont plus rapprochés qu'entre deux régions distinctes : il y règne en effet une certaine uniformité ethnique, physiologique et morale, qui se désagrège avec la distance.

Les rapports de filiation des 2 *r* peuvent être basés sur les données suivantes :

a) Un double voisinage, dans le temps et dans l'espace, les rapproche l'une de l'autre, excluant toute substitution arbitraire, et postulant des antécédents communs : *r* semi-roulée explosive ou fricative est en effet contemporaine de *r̃* grasseyée chez les sujets de la génération montante de *Sens*, *Neuvy*, *Neuilly*.

b) Un autre voisinage, celui de l'articulation, marque un nouveau trait d'union entre *r* semi-roulée et *r̃* grasseyée : la pointe linguale s'est relâchée, et les bords latéraux du muscle interviennent seuls dans la production du roulement. L'intervalle à franchir pour passer à l'articula-

tion de *r* grasseyée est de plus en plus réduit : si le passage n'est pas assuré, du moins est-il visiblement indiqué.

c) L'indépendance relative des fonctions musculaires et nerveuses n'empêche point la subordination physiologique ; par celle-ci les organes et les muscles d'organes sont solidaires et l'influx qui arrive du cerveau peut passer spontanément des uns aux autres, modifier ainsi les formes de leur activité, transposer ou renverser leurs mouvements, sans cesser d'agir : il y a moins alors déperdition que répartition nouvelle de l'énergie. Or, en vertu de cette solidarité interorganique et intermusculaire, l'énergie destinée à l'émission de la vibrante cessant d'atteindre les muscles de l'avant-langue, s'exerce par une substitution progressive et inconsciente sur ceux de l'arrière-langue : c'est ce phénomène que M. Rousselot désignait en 1911 (*Revue de Phonétique*, I, 2, p. 175) sous le nom « d'élévation *compensatoire* du dos de la langue ». Nous pensons qu'il faut donner à l'expression toute sa force, sans cependant prétendre expliquer le processus de l'opération.

2° Une définition, pour être adéquate, comporte, on le sait, des éléments génériques et des éléments spécifiques : si la définition de *r*, sous ses formes roulées et grasseyées, est relativement simple, il n'en est pas de même de *r* régionale, propre au bassin supérieur de la Grande Sauldre. On a vu qu'elle est variée et changeante, comme la vie elle-même des sujets parlants, surtout des derniers venus. Aussi bien ne donnerons-nous du phonème qu'une définition relative et provisoire, qui tiendra compte des facteurs considérés, acoustiques, physiologiques et physiques, sous la forme suivante : « C'est une sonorité d'aspect roulé ou grasseyé, due à des mouvements rapides et alternants de fermeture et d'ouverture (totale ou partielle) exécutés contre le palais, sur le passage du courant d'air phonateur, par les muscles (antérieurs, latéraux ou postérieurs) de la langue, avec la collaboration ou non du larynx. »

Elle convient à toute *r*, roulée ou grasseyée ; par les éléments composants, physiologiques et physiques, qui en font un phonème essentiellement « complexe » ; elle est exposée plus encore qu'une voyelle¹ à la « segmentation » dès qu'interviennent des influences dominantes, voisinage phonétique, préférences ou répugnances organiques, valeur sémantique du groupe articulé, etc. Quant aux particularités familiales ou individuelles,

1. Ces caractères ont été appliqués à la voyelle par M. Rousselot, *Modifications phonétiques*, p. 252 et *Principes*, p. 682 ; voir aussi : *Dialectes landais*, M. Millardet, *Phonèmes additionnels*.

elles demanderaient autant de définitions qu'elles introduisent de variétés ; l'étude qui précède s'est donné pour objet de les mettre en relief : celle qui va suivre se propose d'en suivre et d'en expliquer le développement.

Par là, on jugera très incomplète la notion que M. Barker ¹ s'est faite de notre *r* française et de nos articulations en général, sur la foi de documents trop restreints. « *English possesses initial and final consonants; French initial consonants only, even at the end of a word.* De telle sorte qu'il n'y aurait en français qu'une seule *r*, celle qui est initiale ; l'anglais au contraire en possède autant qu'elle comporte de positions dans le mot, parce que l'enchaînement de ses articulations rend les phonèmes plus solidaires et moins distincts qu'en français. Si l'on veut convenir que l'*r* du Haut Berry est aussi celle de beaucoup de Français, on aura vu qu'elle comporte à peu près autant de variétés que de positions. Le type, avons-nous dit, se retrouve de préférence à l'initiale parce qu'en toute autre position il est altéré : ni ses positions organiques, ni ses mouvements articulatoires, ni sa collaboration organique, ni sa résultante sonore ne sont indifférents à la situation dans le mot et au voisinage phonétique ; non seulement il n'y a pas de heurts ni de brusquerie dans le jeu des organes qu'elle postule, comme le fait entendre M. Barker, mais la préparation en est graduée et l'apparition n'en est pas subite. La différence réside ailleurs : elle est non dans la préparation des mouvements mais dans la *collaboration interorganique qui en français s'établit spontanément et rapidement* ; c'est une question de répartition de l'énergie phonatoire. Chez le Français l'échange interorganique se fait très vite et respecte cependant la personnalité du phonème ; chez l'Anglais la distribution de l'énergie est lente et embarrassée et le phonème demande une préparation lointaine ; il est à la fois gêné et gênant, et il ne peut s'affirmer sans s'adapter au milieu, en sacrifiant une partie de son individualité ; la subordination organique y contrarie la liberté des fonctions. En français les parties ne subissent pas au même degré la loi de l'ensemble, et le rapide échange de l'énergie entre organes et muscles d'organes y entretient une collaboration qui s'exerce aussi bien successivement que simultanément. Bref l'anglais mobilise tous les organes à la fois, le français peut les mobiliser l'un après l'autre, en sorte que chacun travaille pour son compte tout en restant dépendant ; plus mobile et plus libre d'agir, il communique aussi plus d'individualité à son travail : d'où l'intensité relative des

1. *Modern Philology*, novembre 1916, p. 93 et suiv.

articulations et leur apparente opposition dans la chaîne parlée. Ainsi l'*r* française traditionnelle, se retrouvant toujours vibrante et roulée en quelque position que ce soit, apparaît-elle aussi toujours semblable à elle-même : on sait ce qu'il en faut penser. D'ailleurs ses destinées dans les dialectes français, où l'évolution n'est point encore trop contrariée, démontrent bien qu'elle ne reste point « initiale » en toute position, surtout en « finale » et à l'intervocalique.

Enfin, la présente étude nous permet encore de corriger ce qu'a d'excessif, à notre avis, la conclusion suivante de Zwaardemaker ¹ sur les tons composants de la vibrante : « Le son produit, dit-il, par le mouvement vibratoire de la pointe de la langue (battement) est harmonique du son produit par la glotte » (ton de voix fondamental). « Sensible au-dessus de tout (p. 12), s'entend ensuite le son dominant de la voyelle qui donne à l'*r* son timbre particulier. Sans que nous en ayons la certitude, nous avons de bonnes raisons d'admettre que ce son aussi sera un harmonique, à la fois du son de la voix et du claquement de l'*r*. » Ainsi, battements, ton de voix et résonance vocalique se superposeraient en série harmonique. Si logique qu'elle apparaisse, la superposition harmonique n'est point expérimentalement prouvée : une relation existe assurément entre le ton de la voix et celui des battements, mais elle admet des écarts, on l'a vu, qui ne s'accordent point avec une régularité théorique. La série harmonique reste un idéal rarement atteint par l'organisme vivant.

1. *Le Registre de l'r*. Extrait des *Archives néerlandaises des Sciences exactes et naturelles*, série II, t. II, p. 8.

DEUXIÈME PARTIE

L'ÉVOLUTION DE R.

L'étude analytique qui précède nous a montré que l'*r* parlée depuis 1850 dans la haute vallée de la Grande Sauldre :

- 1° Subit des modifications selon ses positions dans le mot ;
- 2° S'altère et faiblit d'une génération à l'autre ;
- 3° N'a pas les mêmes destinées d'une région à l'autre.

La seconde partie du présent travail se donne pour objet :

- 1° De relever dans la langue usuelle du pays les *modifications* et *altérations* remarquées ;
- 2° D'en rechercher les *conditions* et les *raisons* déterminantes.

Il s'agira, par le fait, de signaler les changements survenus depuis 1850 dans la répartition des zones et de donner une réponse aux problèmes posés par cette répartition elle-même. Les destinées de l'*r*, sous ses formes roulée et grasseyée, seront, comme précédemment, envisagées dans les positions *fortes* et dans les positions *faibles*.

En résumé, 3 chapitres seront consacrés à l'*évolution* de *r* aux positions fortes (initiale devant voyelle, devant et après consonne), et aux positions faibles (intervocalique et finale) ; 2 chapitres aux *conditions* de l'évolution de *r* roulée et de l'apparition de *r* grasseyée ; la *conclusion* fera la matière du 6^e et dernier chapitre.

CHAPITRE PREMIER

R ROULÉE AUX POSITIONS FORTES.

I. *R roulée initiale devant voyelle.*

L'énergie relative que nous avons reconnue à l'*r* initiale du Haut Berry devant toute voyelle, la préserve généralement de l'altération chez tous les sujets parlants de la région explorée, quelle que soit la forme, occlusive ou constrictive, de ses battements.

L'*r* latine est donc restée intacte comme en français, dans la majeure partie des mots : rat, rond, roue, rêve, rive, etc... Quelquefois cependant le début vocalique a pris de l'importance et s'est affirmé sous l'aspect d'une sonorité correspondant à l'*e* moyen : roerte (retorta) se dit erwèt¹ ; plusieurs permutations se sont produites de *l* à *r* : labourer est passé à rabourer ; ray-grass est au contraire passé à lëgra. Enfin l'addition de *re* s'est faite communément dans les mots entrer > rentrer ; traits > retraits ; enduire > rendre ; augmenter > rokmâte ; montrer > r(e)montrer, etc. Ronce est devenu aronce sans doute par agglutination de l'*a* de l'article la ; au contraire, araignée se disait chez les vieux : rignée, qui le rapproche du mot usuel rigner des dents, ou grimacer en montrant les dents.

La *forme grasseyée* reste soumise au même traitement et ne donne pas lieu à un paragraphe spécial.

Devant un *e* moyen, généralement caduc, en Haut Berry, entre 2 consonnes, il arrive que *r* se trouve au contact immédiat de la seconde consonne : r(e)pas > erpà. Ce cas rentre dans le groupement *r* + consonne, ci-dessous.

II. 1) R ROULÉE DEVANT CONSONNE.

Elle se trouve :

- a) Soit à l'initiale du mot ;
- b) Soit à l'intérieur ou dans des groupes de mots étroitement liés.

1. Voir, page suivante, l'explication proposée.

a) Le début vocalique de la vibrante observé dans les tracés des groupes *r initiale + consonne* (comme dans ceux où *r* est suivie d'une voyelle) s'est développé sous la forme du timbre *e* moyen devant toute consonne, occlusive ou constrictive, sourde ou sonore, au commencement du mot ; de sorte que l'*r* s'appuie toujours sur un phonème vocalique.

Ex. : repas > ěrpà ; refus > erfũ ; revenir > erveni ; revive (fourrage de seconde coupe) > ervĩv ; retard > ertár ; renard > erna ; redire > erdĩ ; ressentir > ěrsāti ; reconduire > erkõdĩ ; rechigner > ěrĩne ; etc...

b) A l'intérieur du mot ou dans les groupes étroitement liés, la voyelle d'appui peut n'être pas l'*e* moyen : un repas > ěrpà ; tu vas revenir > tu vā rveni ; j'ai ressenti > žě rsāti ; etc...

Mais l'*e* moyen reparait après les finales prononcées l de l'article *le*, n de l'indéfini *une* ; d de la préposition *de* : le renard > l erna ; une reprise > ěnerprĩz ; ce n'est pas de refus > se pā d erfũ ; une remontrance > ěnermõtrās, etc... En réalité, il s'agit ici d'éviter la succession fortuite de 3 consonnes qui se présente après l'article élidé : les groupes l + rn, d + rf, n + rp, n + rm, qui en résultent dans les exemples cités, répugnent à l'articulation parce qu'ils en bloquent pour ainsi dire les mouvements et rendent le courant d'air expiré pratiquement inutilisable aux points de vue de la vibration et de la sonorité. Il faut qu'une rupture s'établisse dans la chaîne consonantique au profit du larynx après l'une et l'autre des 2 premières consonnes, rupture qui se traduit par une sonorité neutre et transitoire, au moment du dégagement de l'air consécutif au relâchement des organes de la bouche. Celle-ci répond à *e* moyen dans le parler berrichon et représente alors l'atone qui était tombée soit par élision, soit en raison de sa position entre 2 consonnes. La forme actuelle *erwèt* est due sans doute à la rencontre : un (e) *rwerte* > ěn *erwèt*.

On peut se demander pourquoi l'appui vocalique s'est déclaré de préférence avant l'*r* et non pas après : le renard n'a pas donné l'řna, ni une reprise > ěn reprĩz : c'est que dans l'usage courant ces groupes sont considérés comme définitifs et « figés » ; leur ordonnance primitive est tombée dans l'oubli ¹. Il en est ainsi dans *litière* > eltyě, *chétif*

1. La chute de la voyelle neutre *œ* entre 2 consonnes d'un mot isolé est d'ailleurs régulière en français et spontanée ; il n'y a d'exception que pour certains mots bien connus. (V. Rousselot, *Précis de Prononciation française*, p. 146, et M. Grammont, *Traité de Prononciation française : l'e caduc*, pp. 103 et 109.)

> šti : quel que soit le groupement consonantique, jamais *li* et *ché* ne sont prononcés.

D'autres mots reprennent plus volontiers leur voyelle, mais exclusivement sous la forme *e moyen*, quand le groupe devient difficile à prononcer : jument, cheval, petit > jmã, švo, pti, deviennent après *une*, *le* : en jëmã, l šëvo, l pëti.

La difficulté a été tournée d'une autre manière dans le mot « une redingote » : le Berry en a fait en derëgot, au lieu de ènerdëgot.

Si l'atone qui suit l'*r* n'est pas *caduque* dans le mot, la vibrante reste intacte, et l'on retrouve le groupement *r* initiale devant voyelle : le rateau, une rivière se disent el ràtyo, en rivyé : l'élision définitive de l'e final dans *le* et *une* est compensée par le repos de la voix sur l'e moyen qui s'accuse au début : en, el.

A l'intérieur du mot, *r* persiste encore après toute voyelle et devant toute consonne dans le Haut Berry : parti(*r*), porter, tourner, enter(*r*)ement. Il s'est opéré les mêmes transpositions qu'en français dans torculum > treuil ; formaticum > fromage ; turbulare > troubler ; mais les anciennes formes françaises : berbiz devenu barbi, r(e)borser, ont été conservées ; on dit aussi frome pour fermer, fromyõ pour fourmi ; l'*r* de tu *parles* est tombée, comme celle de *parc(e) que* où la succession de 3 consonnes formait obstacle.

Dans les mots suivants où deux *r* se répètent à des intervalles rapprochés, la seconde s'est amuie : remercier > ermasye, retourner > ertũne, retarde > ertad, quarteron > kartõ, traverser > travase, regarde > ergad. La répétition des mêmes mouvements dans des groupements analogues a compromis l'articulation la plus faible.

Enfin le groupe *er* + consonne est préféré dans certains cas au groupe *consonne* + *re* : le chapitre suivant en étudiera plus spécialement les conditions.

Le langage traduit donc d'une certaine manière les tendances physiologiques et physiques de l'*r* commandées par le voisinage phonétique. Les modalités remarquées au cours des générations n'ont point altéré sensiblement l'aspect primitif des mots : il est des dialectes où la déformation est plus accusée. M. Rabiet¹ a noté que dans son parler l'*r* tombait de préférence devant une dentale ou un groupe contenant une dentale ; la remarque vaut également pour le Haut Berry, mais à un moindre degré.

1. Phonétique du patois de Bourberain. *Rev. des Patois gallo-romans*, III.

L'r grassyée n'a pas non plus défiguré le mot qui la contient ; mais *ŕ* spirante, réduite à un souffle assourdi l'a au contraire plus ou moins profondément altéré : hardi, garçon, sont en effet passés à a'dí, ga'sõ.

III. R roulée après consonne.

A) A l'intérieur du mot.

La présence d'une sonore autre qu'une dentale favorise, on l'a vu, l'insertion d'une sonorité vocalique dans le groupe ; l'émission du souffle explosif de la consonne est particulièrement forte chez les sujets de *Sens*. Ces caractères se traduisent dans le langage courant de deux manières :

1° Par le traitement différent de certains groupes, *consonne + r* d'une zone à l'autre ;

2° Par la substitution, dans les cas qu'on déterminera au chapitre suivant, du groupe *cons + er + consonne* au groupe *consonne + re* ou *ri + consonne* ou *voyelle*.

Zone de l'Est. Au moment où remonte notre enquête (1850), *r* après consonne, à l'intérieur du mot, se montre en général plus résistante en amont de *Sens* qu'en aval. Aujourd'hui nous pouvons préciser comme il suit :

R PERSISTE : a) Avant une finale tonique prononcée, même si le groupement résulte de la chute d'une atone caduque.

Croix > krwe ou kro ; traits > etre ; grain, drap, dru, cru, gros livrer, adroit > adre ; fruit > frü ; truelle > trüel ; il montera > mōtra, etc...

b) Dans les groupes latins où la consonne est tombée : parrain, carré : nourri(r) ; pourri (r) ; it(e) rare > errer ; claud(e) re > clore, rid(e) re > ri (re). Les groupes br et vr ont aussi perdu, comme en français, la consonne dans srib(e) re > écrire > écri (re) ; sapère-habet > sara ; habère habet > ara, conformes à l'ancien français.

c) Aux futurs et aux conditionnels des verbes en *er* : tu attrap(e)ras ; ils mang(e)ront ; mont(e)ront, se reposeront > s'erpûrõ ; trouv(e)ront, ou truvêrõ, car la consonne est suivie d'un e épenthétique dans ce verbe et dans ceux en brer, trer, crer, grer, vrer : remonter > tu rmõtêrrà ; rencontrer > i rēkõtêrre ; se cabrer > i s kàberrõ ; ouvriront et recouvriront ont donné uverrõ et erkuverrõ par suite d'une confusion entre recouvrir et recouvrer.

d) Aux futurs et aux conditionnels des verbes en oir : recevra, verra ou vèra, devra. La consonne est tombée dans les anciens groupes latins dr, ldr : pourra, voudra > vùra ; faudra > fùra ; vaudra > vòra ; de même dans les verbes en oïre : boira, croira.

e) Aux futurs et aux conditionnels des verbes forts en *dre, tre* : ils vendront, fendra, répondra, mordra, battra, mettra. La consonne est tombée dans les groupes *ndr* des verbes forts en *nir* et *dre* : les formes régulières tendra, vendra sont passées à tēra, vēra, sans la diphtongaison de la tonique dans les positions atones ; prendra a donné prāra. La chute du d, inséré autrefois entre n et r a réduit les difficultés résultant d'un groupement de 3 consonnes déjà simplifié par l'absorption de l'n dans la voyelle.

Les substantifs suivants ont conservé le d dans bondrée (oiseau de proie), sādroyē (cendrier)...

Le Haut Berry est ainsi resté plus fidèle aux formes régulières du français que Paris et l'Ile-de-France ; l'évolution s'y est poursuivie normalement sans subir les réactions savantes qui se sont déclarées au cours du xvii^e et du xviii^e siècle dans la phonétique française. Les formes craindra, joindra se sont simplifiées en krēra, jwēra. Résistent encore les verbes vendre, pondre, fendre, fondre ; les parfaits : prirent, mirent de prisrent, misdrent ne sont pas usités en Haut Berry. Une r épen-thétique s'est glissée dans perdrix comme en français ; un t entre s et r de cass(e)role > kastrol.

f) Avant une atone intérieure autre que e, i moyens, dans trouver, grandi(r), brouillard, approuver, brave, bruères > brüvé, groseilles > agrüel, etc...

Devant e et i moyens, il se produit la substitution indiquée plus bas, chapitre II.

b) *En finale.*

R TOMBE après une explosive et les fricatives f. v. dans les *finales muettes* : chantré > eāt ; notre > nut ; patenotre > pātinòd ; vivre > viv ; pauvre > pūr (cf. poures-1570), coffre > kof ; coudre > kūd ; sucre > sūk ; sabre > sàb ; être > èt ; connaître > konnèt. cidre > sīt.

Semblent avoir conservé l'ancienne forme française : darte de derte ; cāb de chanve, sous l'influence probable de chambre.

Zone de l'Ouest.

R PERSISTE : a) Devant une tonique finale prononcée et devant une atone intérieure autre que e, i moyens : croix, grain, drap, dru, prise, contrat, brosser, adroit (adre), fruit > fruit > frū. Devant e et i atones, la substitution des groupes s'effectue comme dans la zone voisine.

b) Dans les verbes en brer, vrer, trer, drer, crer, grer ; aux futurs et conditionnels, avec insertion d'un e devant la vibrante, il se cabrera > i s kàberrà, rencontrerait > rākōterre, etc...

On dit aussi, comme dans la zone en amont, òverra pour ouvrira, truvèra pour trouvera.

R TOMBE et la consonne précédente se maintient avec allongement compensatoire (marqué ici par le redoublement).

a) Aux futurs et conditionnels de tous les verbes en er et re : tu l'ôteras > tu l'üttà ; il montera > i mōtta ; ils marcheront > i marseō ; ils mangeraient > i mājĵē ; tu te reposeras > tū te rpūzzà ; ça sèche > sa šessa ; il attraperait > il attrape ; il tombera > i tōbba ; il tremblera > i trābella ; ils fermeront > i frommō, etc...

Il prendra > i pradda ; ils vendraient > i vāddē ; il craindrait > i krēdde ; ils se défendront > i s defāddō.

b) Dans les finales en rie, rée précédée d'une consonne : la pigeonnerie > pijonnī ; pannerée > pannē.

c) Quant aux futurs et conditionnels des verbes forts en nir, ils ont subi le traitement de la zone voisine : la sonore d n'a pas été rétablie après n et l (tiendra > tēra ; voudra > vūra), et les formes boira, pourra, sont celles du français. On dit aussi sara, ara, nourrait pour nourrirait, dont l'infinitif serait nourrer au lieu de nourrir.

Les autres mots conservent le groupe consonne + r : contraire > kōtré, entrer, entrait, entrons, ouvrez, ouvrons.

d) En syllabe finale muette après une explosive et les fricatives v. f. : quatre > kat, notre > nūt, chanve > eāb, libre > līb ; vivre > vīv, âcre > àk ; âpre > àp ; c'est l'état du français au xvi^e siècle.

Ainsi les deux zones continuent à s'opposer chez les 3 générations existantes en ce qui concerne le traitement de l'r après une ou deux consonnes, aux futurs et conditionnels des verbes en er et en re, et dans les finales en rie et rée. Le passage difficile et très soufflé de la consonne à la vibrante remarqué dans l'articulation des habitants de

Sens prépare sans doute la réduction du groupe. Il est remarquable en effet que les formes attrapa pour attrapera, mettà pour mettras, apparaissent seulement sur la localité et en aval, et non pas en amont. La vibrante a été comme absorbée après une consonne dominante, surtout lorsque celle-ci est l'œuvre d'un autre organe ; elle en reçoit un redoublement compensatoire.

Est-ce que la zone de l'Est a connu cette étape, en sorte que le maintien actuel de *r* après consonne serait une reconstitution plus ou moins récente ? Nous n'avons là-dessus aucun témoignage écrit ou oral ; mais les aires géographiques qui, on l'a noté au début de cette étude, réunissent ces deux traitements : *cons. + r > consonne redoublée*, et *r > z* d'un côté ; puis *cons. + r > cons. + r* et *r > zéro*, de l'autre, dans les conditions énumérées, ne constituent pas un événement fortuit. L'examen prochain du développement de *r* aux positions faibles et les concordances nouvelles qui en résulteront poseront le problème une seconde fois.

Le grasseyement de l'r, sous ses formes variées, n'a pas, que nous sachions, troublé l'évolution ni la répartition géographique des groupes étudiés.

CHAPITRE II

R DANS LES POSITIONS FORTES (*suite*).

R après consonne : substitution de certains groupes.

Les faits à examiner, signalés plus haut (p. 118), sont communs aux deux formes, roulée et grasseyée, de l'*r*, et aux deux zones. Ils consistent, on le sait, dans la substitution des groupes *consonne + er + cons.* ou *semi-voyelle* aux groupes réguliers et primitifs *cons. + re + cons.* ou *cons. + ri + voyelle*.

Des exemples nous serviront d'abord à déterminer les conditions de la substitution ; l'analyse des éléments qui caractérisent les phonèmes en cause nous permettra ensuite d'en discerner le véritable sens. L'ordre des mots adopté est celui des groupements réguliers débutant par labiale, dentale, gutturale + *re* et *ri*.

Labiales	Pressoir	përswe.
	Pressurage	përsüaj et përsüaj.
	Pretontaine	përtätin.
	Qu'ils prennent	ki përnë.
	Villeprevoir	Vilpërwé.
	Prier	përye.
	Bretonne	bërton.
	Embrener	äbërne.
	Chambrière	šäbëryé.
	Froidure (fredû)	ferdû.
	Frotter (frete)	ferte.
	Fanfreluche	fäferlüş.
	Ouvrier (òvrïe)	òverye et òverge.
	Février (fevrïe)	feverye.
	Poivrière (pwèvrïé)	pwèveryé.

	Quatre-temps (katrētā)	katertā.
	Quatre-vingt (katrevē)	katervē.
	Contrevent (kōtrevā)	kōtervā.
	Trépigner	terpine.
	Entremi	ātermi.
	Autrement	òtermā.
Dentales.....	⟨ Trier (trie)	terye.
	Trio	teryo.
	Vendredi	vāterdi.
	Dressoir	derswē.
	Moindrement	mwēdermā.
	Dreliner	derline.
	Edredon (edredō)	ederdō.
	Mercredi	mēkerdi.
	Crémaillère	kormayē.
	Cresson	kersō.
Gutturales ...	⟨ Sacrement	Sakermā.
	Accrocher	akerše.
	Sucre d'orge	sükerdorž.
	⟨ Crier	kerye.
	Gredin	gerdē.
	Bougrement	bugermā.
	Grenouille	gernoy.
	Grenier	gerne.
	Grelot (grelo)	gerlo.
	Vinaigrier	vinègerye.

D'après ces exemples, il est visible que les organes phonateurs répugnent à articuler dans le Haut Berry, les groupes *cons. + re + cons.*, et *cons + ri + voyelle*.

Nous avons demandé à plusieurs sujets d'en inscrire l'articulation dans quelques mots : *persüaj* (pressurage), *râler dô* (rentre donc) et *mēkērdi* (mercredi). Nous reproduisons ici deux des tracés (v. plus haut figures 66, 67, autres tracés de *persüaj*).

L'e moyen de *persüaj* (fig. 125) mesure 6 cs ; celui de la figure 67 5,5 cs ; on peut les considérer comme brefs par rapport à ceux des mots où le timbre en s'allongeant s'est aussi altéré, car il est devenu plus grave ; *përsüáj* > *përsüáj*.

L'e *derātē r dō* mesure 9,5 cs ; il est aussi quelque peu allongé avec un timbre plus grave : è. Notez en passant le caractère traînant de la prononciation des vigneron dans *ra > raā*. Enfin è de *Mëkërdi* (fig. 126), ne mesure que 5,5 cs ; il est resté très bref, mais reparaît après la vibrante, de sorte qu'on peut lire *Mëkërcœdī*.

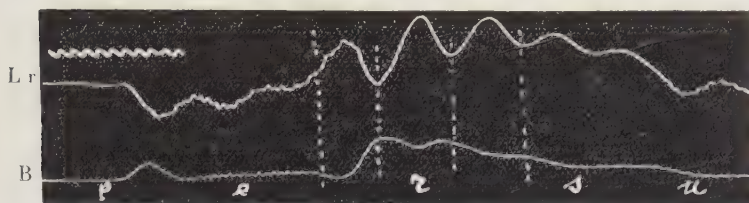


FIG. 125. — (L. Girault.) Tracés simultanés du souffle buccal et des vibrations laryngiennes de *persüáj*.

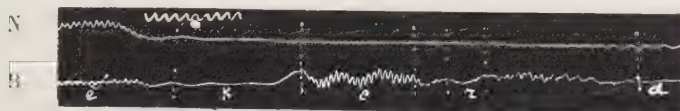


FIG. 126. — (M. Raffestin.) Tracés simultanés du souffle buccal et nasal de *Mëkërdi* (*mercredi*).

En somme, la substitution est normale dans le parler de la région : on paraît avoir oublié l'ordre primitif et régulier du groupement. Elle n'est d'ailleurs pas nouvelle : Hindret la signalait à Paris en 1687 ; *le Chartrier de Beaujeu* donne la forme *persouer* en 1665. On peut juger par là de l'extension déjà ancienne du traitement. Quant à *prier*, *trier*, *crier*, etc., prononcés aujourd'hui dans la région : *pri-yer*, *tri-yer*, *cri-yer*, adopté généralement par le français, les anciens de Neuvy possèdent encore les *formes diphtonguées* *ie*, sans yod intermédiaire : avant d'être *tombéryo*, le mot *tombereau* a dû passer par *töbrio*.

La préférence donnée au groupe *cons. + er + cons.* ou *semi-voyelle* n'a pas été arbitraire. Elle résulte, pensons-nous, d'une affinité physiologique favorisée par ces deux faits :

1° La présence d'un début vocalique accusé dans l'*r* précédée d'une consonne ;

2° Le voisinage des points d'articulation propres aux phonèmes en cause dans les deux formes, primitives et secondaires, du groupement. Mais par elle-même, l'affinité, si puissante soit-elle, n'est pourtant pas déterminante : elle est seulement une condition nécessaire et préalable de la substitution ; un élément psycho-physiologique doit intervenir pour la rendre définitive. Nous chercherons donc d'une part à délimiter les *conditions* du phénomène, d'autre part à en isoler les *causes*.

I. Conditions.

Le *début vocalique* signalé dans les groupes (fig. 70 à 79) est l'amorce d'une épenthèse : une oreille affinée pourrait même la percevoir dans certains cas (*Principes*, p. 955) ; mais en fait elle n'a pas pris corps dans les mots suivants cependant très usuels : pré, gros, gras, bras, trou, front, vrai, adresse, grille, griller, bru, brûler, brouillard, broûter, prêter, etc. Les phonèmes en cause ne s'y prêtent point, non plus que leur groupement. Reportons-nous aux exemples proposés : dans tous les mots, la voyelle atteinte est un e ou un i moyen ; les formes régulières frotter, accrocher, sont passées dans le langage surveillé qui évite la substitution, à frete, akreše ; kormayé, de crémaillère, possède un o issu de e labialisé sous la forme œ, devant m, comme cimetièrre, aimer, devenus scemti ou somti, œme ; autrement, grelot, vendredi, se disent ôtremâ, grelo, Vâtre-di, lorsque l'on corrige son langage. L'e dit muet dans le Haut Berry est toujours un e moyen.

Ainsi ne donnent lieu à la substitution que les *voyelles moyennes e et i*, ce qui en limite nettement l'extension. On pouvait s'attendre à ce que l'ü moyen, très voisin de e et i, provoquât le même phénomène : toutefois dans la région, les mots truelle, druir, ont conservé leur groupement primitif ; bruères a donné bruvé ; u moyen n'a pas été atteint non plus, car brouée, brouasse, brouette, s'agrouer (s'accroupir) sont passés à bruvé comme bruères, brüvas, brüvet, s'agrüe. Toutes les autres voyelles dont le timbre et le point d'articulation sont distincts, même légèrement, de ceux de e et i moyens, résistent et conservent leur timbre plein et ferme : ainsi i aigu dans priser, friser ; ü aigu dans brûler ; é aigu dans kréäsi pour Crésancy, agréable, etc.

Une autre condition nous paraît devoir être signalée : dans tous les exemples connus, l'e du groupe primitif est suivi de *consonne* +

voyelle prononcée ; il suffit à l'i d'une voyelle accentuée formant second élément de diphtongue : en d'autres termes, l'e et l'i ne doivent pas être toniques, ni par conséquent constituer la syllabe finale. C'est pourquoi ne supportent pas la substitution les mots pré, r(e)-traits (traits), fre (froid), dre (droit), kre (crois), ni prête, r(e)traite, frèd (froide), drèt (droite) dont l'e est par surcroît ouvert et grave. Il en est de même de agréable, créature, dans lesquels l'e est suivi d'une voyelle. Quelques dialectes possèdent pœrn pour prune, mais cette forme nous paraît inconnue dans le Haut Berry. Sont plus ou moins senties les finales en èr dans ouvre > òvèr, offre > ofèr, souffre > sufèr, sacre > sakèr, entre > àtèr, où l'r fortement roulée s'accuse surtout par un début vocalique de nuance ouverte et grave qui joue un rôle flexionnel : il n'y a pas alors de substitution proprement dite. Après i, une voyelle de soutien est nécessaire, quel qu'en soit le timbre : gri(l), cri, ou cri(c), tri, fri(t), ebri (abri), ne sont pas altérés, car l'i est à la foi tonique et final ; mais crions, trieur, prieuré, Briou (village), sont devenus au contraire keryõ, teryòr, peryole, Beryu.

L'r doit-elle être précédée d'une consonne ? La présence d'un début vocalique spontanément mis en relief dès qu'une consonne vient après : r(e)bâtir > erbâti, r(e)vive > ervív, reçoit > erswe, etc., démontre bien qu'il n'est pas besoin d'une consonne antérieure. Mais les exemples proposés prouvent aussi que le phénomène se reproduit avec non moins de netteté à la suite d'une consonne. Celle-ci est, non en droit, mais en fait, une condition nécessaire de la substitution.

Conclusions : par ordre d'importance les 3 conditions que l'on vient de relever s'ordonnent ainsi dans le groupement primitif ;

- a) Présence d'un e ou d'un i moyens : *cons.* + *re* ou *ri* ;
- b) Présence d'une consonne de soutien après e, d'une voyelle comme second élément de diphtongue après i ;
- c) Présence d'une consonne devant re et ri.

II. Explication des faits.

Deux paragraphes seront consacrés l'un aux groupements contenant un e moyen, l'autre à ceux contenant un i moyen.

1° Pourquoi la transposition du groupe *cons.* + *re* + *cons.* au groupe *cons.* + *er* + *consonne* ? Trois facteurs physiologiques, acoustiques et psychologiques, paraissent intervenir : ils se complètent les uns les autres, aucun des trois n'étant décisif à lui seul, et agissent en

corrélation étroite. Il est toutefois possible de marquer une progression, comme dans tous les faits de langage analogues.

M. Millardet, dans son livre récent sur *la Linguistique et la Dialectologie romane* (p. 97 et 317), s'inspirant de l'enseignement de F. de Saussure, attribue le renversement opéré à la nécessité aveugle et croissante qui s'impose à l'organisme de se constituer une gradation nouvelle des apertures ; la première ordonnance ne convenant plus, une autre lui est substituée plus conforme à l'enchaînement théorique des phonèmes et du sens articulatoire et acoustique des sujets parlants ; de la sorte le changement effectué marque un progrès dans la netteté et l'opposition des apertures et des sonorités résultantes. Si séduisante que lui parût l'explication, et pour cette raison elle-même, M. Rousselot n'a jamais admis que l'expérimentation cédât le pas à la logique, les faits à la théorie, sur ce point comme sur tous les autres. Après lui, nous pensons qu'il est plus décisif d'expliquer la transposition d'abord par un rappel à l'ordre plus ou moins net et urgent des lois physiologiques mises en cause dans les groupes considérés : quelles que soient en effet ses tendances, l'organisme ne saurait dépasser certaines limites ni réaliser certaines combinaisons que réprouvent et interdisent la physiologie comme la physique, sous peine de ruiner l'articulation elle-même et son effet sonore utile. Voilà pourquoi une analyse physiologique s'impose tout d'abord.

Deux points de vue sont à envisager : les *positions* des organes, puis leurs *mouvements* dans la succession consonantique des groupements ; tous deux nous montreront que le groupe primitif, devenant progressivement imprononçable, en appelait un nouveau qui lui succédait spontanément. Les tracés du palais artificiel d'abord, puis la complexité des mouvements demandés aux organes phonateurs et leur efficacité physique le feront comprendre.

Palais artificiel. — La comparaison des tracés de pr (avec une *r* roulée et forte) et pre (avec *e* moyen) du groupe primitif, avec ceux de pèr et per (avec *e* moyen) du groupe secondaire, nous fait entrevoir la possibilité de l'échange ; ils ont été pris sur deux sujets originaires de Neuvy (A et B), représentant l'un et l'autre la génération élevée entre 1880 et 1890, et de familles autochtones.

La trace de *r* est *continue* dans pr et pre (fig. 127-128), et dans pèr, avec un *è* ouvert (fig. 131) ; elle est *discontinue* dans per (fig. 129 et 130)

du mot *auperpin* (arbre à épine) chez les deux sujets. Qu'est-ce à dire, si ce n'est que le groupement primitif demande un effort articulatoire plus grand que le secondaire, et que, en vertu de la loi de l'économie qui préside aux évolutions, ce dernier représente le stade attendu et non pas *pèr* (fig. 131) dont la trace est continue. L'affinité est surtout marquée au voisinage de l'e moyen qui contrarie davantage la vibration de la pointe linguale, et par contre-coup, son



FIG. 127. — Pr (A).

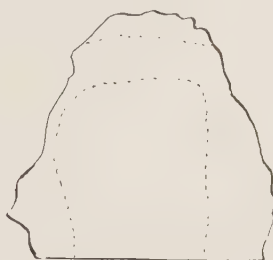
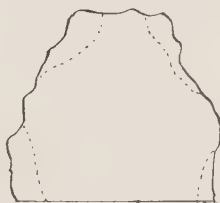
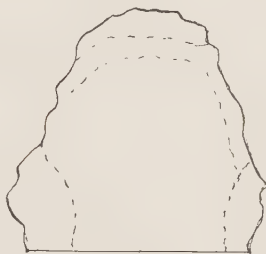


FIG. 128. — Pre (A).

FIG. 129.
Per (òperpē) (A).FIG. 130.
Per (òperpē) (B).FIG. 131.
Pèr (A).

rendement sonore. Il en résulte que, à la première occasion favorable, les organes s'épargneront un effort et la succession phonétique *për* sera préférée à celle de *pre* ; physiologiquement, l'échange est normal et satisfait l'affinité entrevue dans l'étude des conditions.

Tels sont les indices fournis par les tracés du palais artificiel ; ils dégagent et précisent les phases normales de l'évolution auxquelles les groupes étudiés sont exposés en raison des positions d'organes qu'ils comportent.

Mouvements organiques. — Leur direction est pour ainsi dire commandée par les positions organiques : il n'est pas impossible d'en déter-

miner le processus. Dans le groupe *pre*, le contact de *r* étant le *premier*, la pointe de la langue n'est libre de vibrer entièrement que jusqu'au moment où s'opère par ses bords latéraux le contact de *e* ; mais celui-ci étant moyen, possède, on le voit (fig. 127 et 128), un contact palatal de forme et d'étendue à peu près identiques à celui de l'*r* de *pr*, très roulée ; il en résulte que, dépourvu d'élément physiologique bien caractérisé, il est dominé puis absorbé dans le mouvement de la vibrante. Grâce à son roulement relativement intense, celle-ci offre un support qui satisfait à la fois l'*audition* et la *compréhension*. Sans doute l'équilibre du groupe est instable ; mais le parler du Haut Berry le supporte dans certains cas : on y peut prolonger à loisir les roulements de *r* dans *grr*, par exemple, signal d'arrêt usité par les charretiers, à la fin de bougre, sacre, etc. (v. p. 127) : l'étape n'est pas seulement théorique, elle est réelle ; l'*r* joue ici le rôle d'une *sonante*, à la fois consonne et voyelle.

Privée de son assise vocalique stable et nette, elle ne saurait avoir la même résistance dans tous les groupements : le voisinage consonantique en règle pour ainsi dire les degrés. En fait, dans les groupes étudiés, il s'est formé, à la faveur de la sonante, un groupe de 3 consonnes dont l'articulation est toujours délicate. La vibrante risque alors d'être absorbée entre deux positions ou deux mouvements qui peuvent s'appeler et se confondre : c'est l'intensité de son roulement d'une part, sa valeur significative de l'autre, qui peuvent la préserver ; en d'autres termes l'obstacle sera tourné par l'organisme lui-même aidé de l'oreille et de l'esprit.

Les positions et les mouvements organiques s'ordonnent, on le sait, de manière à tirer le meilleur parti de la colonne d'air expiré ; mais afin d'extraire des propriétés vibratoires du souffle des effets sonores à la fois distincts et significatifs, les organes ne se comportent pas dans tous les groupes parlants avec la même souplesse : ils sont limités d'ailleurs par leurs disponibilités musculaires et nerveuses et par les lois physiques de la phonation. Ainsi deux mouvements consécutifs trop semblables ou trop complexes non seulement ne sont pas exécutés avec la précision nécessaire par le même organe, mais encore ils ne sont pas susceptibles d'un effet physique sensible et clair pour l'audition : le cas se présente pour l'articulation du groupe *cons + r + cons* ; la pointe linguale est gênée dans sa vibration par le voisinage d'une dentale ; elle peut être retardée après une labiale et une gutturale, faute de l'influx rapide nécessaire à sa vibration : l'intervalle de repos est aussitôt mis

à contribution par le larynx en vertu de l'alternance qui préside au travail respectif des organes buccaux et des cordes vocales ; une sonorité laryngienne, amorphe et à peine distincte, se trouve interposée entre les deux phonèmes, venant à point pour résoudre la difficulté et faciliter le passage de l'un à l'autre : elle sert de pont et prend pied justement sur le *début vocalique* inhérent à la vibrante. La « segmentation », amorcée dans le groupe primitif *cons. + r*, s'est définitivement déclarée sous la forme d'une épenthèse à l'occasion du groupement plus complexe : *cons + r + cons.* Ainsi, pour tourner l'obstacle, l'évolution n'a point rebroussé chemin : elle a suivi la voie préparée par la physiologie et réclamée à la fois par l'oreille et l'esprit. Là encore l'oreille a terminé le travail de l'organe.

C'est à dessein que le mot de « métathèse » n'a pas été choisi au début du chapitre : le phénomène est en effet plus complexe que ce mot ne le laisse entendre ; il comporte une évolution progressive et des stades qu'il est possible de fixer. Ce n'est point par une confusion ou une erreur de l'organe ou de l'ouïe que l'e est passé de la fin de l'r à son début.

2° Les groupes *cons + ri + voyelle* sont passés aux groupes *cons. + er + y*. Pourquoi la transposition, et pourquoi la double apparition d'un e épenthétique et d'un y semi-vocalique ?

La nuance moyenne du timbre e greffée sur le début vocalique de l'r indique que le groupe primitif a subi un traitement analogue au précédent. Il s'est agi pour l'organisme de parer à la succession difficile de 3 consonnes amenée par l'altération de l'i en y : *cons. + r + y + voyelle*. Il a donc extrait de la vibrante un point d'appui et de repos sous la forme vocalique e, à l'endroit le plus favorable, c'est-à-dire à son début. Toutefois les termes se présentent autrement que dans le groupement *cons + re + cons.* ; i atone de prier, trier, crions, etc., est moyen comme l'e, mais il n'est suivi que d'une voyelle avec laquelle il forme *diphthongue*.

Chaque voyelle de la diphthongue conserve son articulation propre mais toutes deux sont étroitement unies : la première n'est pas distincte comme celle de créer, agréable, druir, par exemple, qui est nettement détachée pour l'oreille ; elle est plus rapide et plus glissée, et ne compte plus à elle seule pour une syllabe. Chez les anciens de Neuvy, on l'a dit plus haut, prier, trier, crier sont des monosyllabes où l'i est uni en diphthongue à l'e sans être encore consonnifié ; on y retrouve la prononciation française du xvi^e siècle. Sur Sens, l'étape de la consonnifi-

cation a été franchie, et il en est résulté le groupement : *cons.* + *er* + *y* dans *perye*, *terye*, etc.

Ainsi d'une localité à l'autre, il est permis d'observer le groupe dans deux de ses phrases, avant et après sa transformation.

Sur Neuvy, l'i constitue l'élément faible ou *atone* du groupement : de son évolution va dépendre le sort de la diphtongue. Or « l'élément *atone*, écrit M. Rousselot (*Revue de phonétique*, III, 1, p. 73), s'abrège, se consonnifie ou tombe ». Voyons donc comment d'une part l'i s'est consonnifié en *y* après *cons* + *r*, comment d'autre part un *e* est apparu devant *r* dans *perye*, *terye*, *kerye*, usités dans la région. Là encore, l'évolution de la voyelle vers la consonne s'est faite par étapes rapprochées : en l'étudiant d'abord sur l'i précédé d'une seule consonne, M. Rousselot nous a montré le premier la méthode à suivre (ouvr. cité, p. 74). « Il est nécessaire, en premier lieu, que la voyelle soit vidée de sa valeur *significative*. » Ce point d'appui retiré, et il l'est actuellement dans les mots *pied*, *miette*, *fier*, etc., elle est dominée et dépend de la seconde voyelle aux points de vue psychologique, physiologique et acoustique : son abrègement et sa réduction « à un simple mouvement » sont dès lors affaire de temps.

Le moment critique de la consonnification, constitué par le passage à la semi-voyelle, suppose une autre condition : « Pour qu'une voyelle unie en diphtongue passe le moment critique et se change en consonne, il est nécessaire qu'elle ne soit pas entravée par un groupe de consonnes capable de lui faire obstacle, ni contrariée par une action analogique. » Autrement dit, tant que l'i est voyelle, la prononciation monosyllabique de *prier*, *trier*, *crier* ne constitue aucun embarras ; mais une fois passé à la semi-voyelle, il n'en est plus de même, car le groupe possède alors 3 consonnes de suite. L'organisme doit s'ingénier à tourner l'obstacle. « C'est parce que, à Paris, ajoute M. Rousselot, *ions*, *iez*, contiennent un *y*, que l'e muet est conservé dans la syllabe précédente : nous chanterions, vous chanteriez. » Il a tiré parti des préférences physiologiques en germe dans le groupement articulé : l'e traduit en réalité le début vocalique de l'r dont il est l'extension spontanée. La solution de continuité s'est déclarée au cours de la répartition de l'énergie au point le plus faible du groupe, c'est-à-dire à la soudure de la consonne et de la vibrante, là où le travail laryngien esquissait une reprise. L'alternance un instant menacée s'est affirmée nettement sur un groupement nouveau. Tel est le traitement qui s'est déclaré dans le Haut Berry : après *cons* + *r* l'y issu de i a provoqué l'épenthèse de l'e sur le début voca-

lique de la vibrante : d'où les formes usuelles *perye*, *terye*, *kerye*, etc., sur Sens, et en amont. Nous devons ajouter qu'il en fut de même après *cons + l* : *peuplier*, *tablier*, *sanglier*, sont en effet devenues *poepelye*, *tabelye*, *sägelye*.

Les tracés comparés de *per* et de *prie* (fig. 129 et 132) montrent que des positions semblables appellent les mêmes solutions : le groupe *ri* de *prie* est au moment critique ; un point d'appui manque à son articulation. C'est la dernière étape avant la consonnification de l'*i* atone ; les jeunes générations l'ont franchie sur Neuvy, les anciennes sur Sens en adoptant les groupes *përye* ou *pri-ye*.

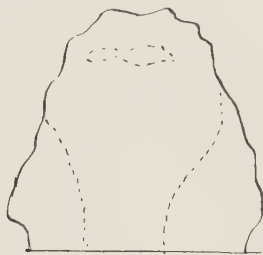


FIG. 132. — *Prie* (A).

C'est au cours du *xvii^e* siècle que l'articulation des diphtongues traversa dans le français du Nord une crise qui se dénoua de deux façons : par la *chute* de l'élément atone *i*, *o*, *ü*, premier élément de la diphtongue, ou par sa *consonnification*. Le Haut Berry participa à l'évolution dans les deux sens pour les groupes *ri + voyelle* précédés ou non d'une consonne. Dans les groupes *cons + ro + voyelle*, il ne suivit le français que jusqu'au *xvii^e* siècle et conserva les anciennes formes de *oè* (issues de *éy*, *òy*, *auy*) passées à *è* et *e* moyen dans plusieurs mots : *froid*, *droit*, *croit* > *fre*, *dre*, *kre*. Il connaît aussi *frü*, de *fruit*, *trôé* et *tré* de *truie*, où l'élément atone, *o*, *ü*, est tombé. Dans *ruine*, *rouet*, *trois*, il s'est au contraire consonnifié.

Aussi les tendances physiologiques se dégagent de la même manière dans les mêmes rencontres jugées délicates. C'est encore M. Rousselot qui, croyons-nous, a signalé pour la première fois (cf. *Revue de Phonétique*, III, 1, p. 78) la logique de la phonation en même temps que son ingénieuse adaptation aux circonstances. « Au moment où se montraient, écrit-il, les premières hésitations pour *ie*, il se produisit un fait important dans l'histoire de la diphtongue *oè* : tout un groupe de mots per-

dit l'élément atone : les imparfaits (chantoit) et les conditionnels (chanteroit), certains noms de peuple (les François) et quelques autres, tous d'un usage très commun. Ne se rattacherait-il pas à la même cause, les difficultés du passage de la voyelle à la consonne surtout *après les groupes de consonnes* ? » Il montre ensuite que le y et le w sont des résultantes autochtones de l'attitude prise par l'organisme dans l'émission de ces diphtongues, ainsi que de leur forme acoustique devenue consciente peu à peu : le y semi-voyelle fut seulement défini avec netteté à l'intervocalique vers 1709 par Boindin. Roche, de Nantes, le retrouve en 1777 (*Entretiens sur l'orthographe française*, p. 123 et suiv.) « quand il forme diphtongue après une consonne qui le modifie, comme dans bien, mieux, sortions ».

En résumé, pour éviter la succession délicate de 3 consonnes, les deux groupes ont extrait du début vocalique de l'r une voyelle de passage dont l'effet a été d'opposer d'une part le travail buccal au travail laryngien, d'autre part les sonorités propres à chaque articulation. L'un avait réduit son e à l'extrême au contact de r et devant une consonne (cons + re + cons) ; l'autre avait réduit son i à l'état de semi-voyelle à peine prononçable dans cette position (cons + ry + voy). Le premier a évolué de la même manière dans les deux zones ; le second en est encore au stade de la diphtongue chez les anciennes générations de Neuvy ; mais il a opéré la substitution chez les jeunes, et, à l'ouest, sur Sens *cons ry + voy > cons + er + y*, quand il n'a pas adopté la forme *cons + ri + y*, dans *pri-yer...*

L'r du Haut Berry reste donc dominante aux positions fortes. De zone à zone le traitement est sensiblement le même aujourd'hui ; d'une génération à l'autre, les phases de l'évolution ne s'accusent que sur le traitement de la diphtongue *ie* après *cons + r*.

Les problèmes posés au début de cette étude restent par conséquent sans réponse : c'est au traitement de l'r en position faible que nous devons la demander maintenant. Toutefois les destinées de l'r au contact d'une consonne nous ont fait voir à plusieurs reprises que jusqu'au xvi^e siècle l'évolution de la langue était allée de pair dans le Haut Berry et à Paris ; depuis lors elle est demeurée régionale, ayant échappé aux influences qui ont transformé l'aspect phonétique du français dans le courant du xviii^e siècle.

CHAPITRE III

R AUX POSITIONS FAIBLES (*Intervocaliques et finales*).

C'est aux positions faibles que le traitement de l'*r* est surtout caractéristique ; de l'altération ou du maintien de la vibrante dépend en effet la physionomie régionale d'un mot ou d'un groupe de mots, quelquefois d'un parler : en ce sens *r* est un phonème dominant et spécifique.

Les destinées parallèles de l'*r* intervocalique et de l'*r* finale nous autorisent à leur rechercher des explications communes ; les exemples qui les concernent seront proposés successivement. Il ne sera pas question de l'*r* grasseyée, car elle n'est parlée que chez les jeunes et n'a pas encore d'histoire ; d'autre part elle n'est pas passée comme l'*r* roulée au *z*, dans sa propre zone ; mais elle s'amuit volontiers là où l'*r* roulée est passée au zéro, dans le langage courant et négligé.

Deux points de vue seront examinés dans deux chapitres : celui de la *répartition* actuelle du traitement de l'*r* aux positions faibles, et celui des *conditions* de cette répartition.

A. LA RÉPARTITION actuelle sera étudiée d'abord dans les limites de la châtelainie de Beaujeu, puis dans les régions limitrophes, chez les 3 générations existantes.

Rappelons en quelques lignes la répartition géographique de 1850. En **amont de Sens**, et à l'est dans la haute vallée de la Grande Sauldre et hors de la vallée, *r* est généralement passée au stade du zéro après les voyelles de série antérieure (de *á* à *í* et *ü*) ; **en aval** et à l'ouest dans la vallée inférieure et les régions environnantes, l'*r* est généralement restée au stade du *z* après les mêmes voyelles. (V. Cartes, pp. 5 et 161.)

Actuellement, les positions respectives se précisent ainsi sur la *commune de Sens* : 1° les 3 générations existantes, hormis quelques sujets anciens disséminés dans les villages de l'ouest et dans les bois, ne possèdent plus le *z*, mais le zéro intervocalique et final après les mêmes voyelles, là où le français ne s'est pas encore imposé ; la ligne de partage des zones s'est légèrement déplacée à l'ouest de 3 ou 4 kilomètres en aval. (La carte ci-contre, fig. 133, trouve son explication pp. 144 et 145.)

2° Le z en question sur la nature duquel notre oreille s'en était d'abord rapportée au jugement commun, n'est pas dental, mais *inter-dental* et relâché : nous le noterons toujours z ; il est également combattu par les formes françaises chez les jeunes.

3° La délimitation présente des deux zones est tracée sans hésitation par les indigènes eux-mêmes qui se considèrent un peu comme étrangers de part et d'autre de la petite rivière de Couet qui rejoint la Sauldre à Conflans ; pour être affaibli, le z est donc senti nettement par les habitants de l'est, qui l'assimilent au z, seul familier à leur parler et à leur oreille.

Les exemples de l'un et de l'autre traitement nous sont très familiers ; nous en avons recueilli directement sur tout le territoire de l'ancienne châtellenie : Neuvy, Neuilly, Crésancy, Ménétou, Sens, la Chapelotte, le Noyer, Jars.

CARTE DU BERRY ET DU BLAISOIS

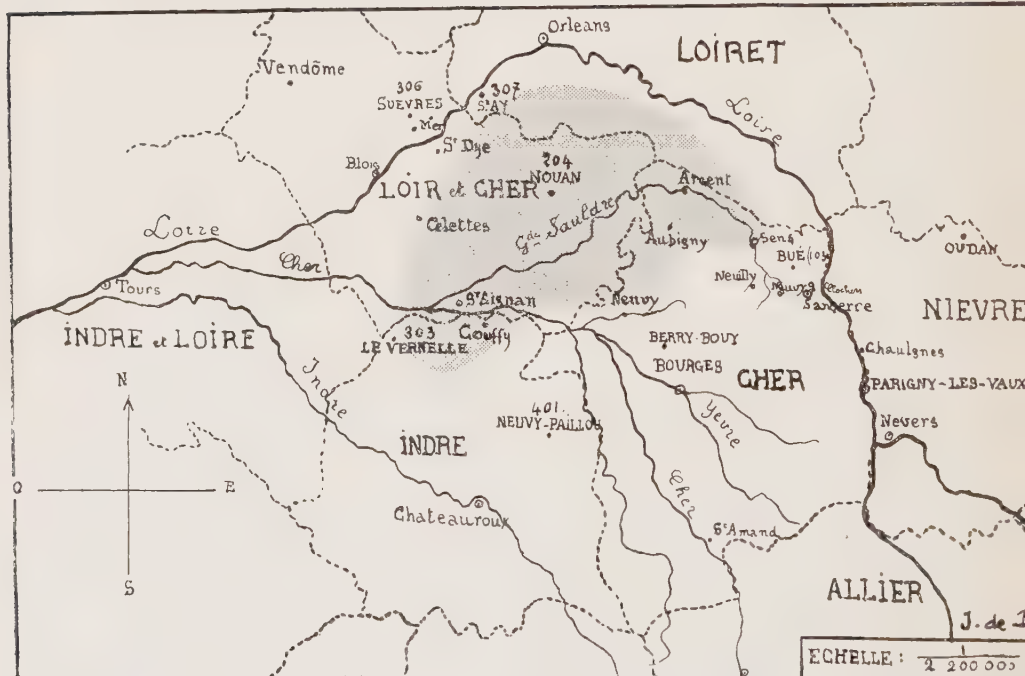


FIG. 133.

Le pointillé représente les limites approximatives de la Sologne.

a) *A l'intervocalique* : nous retrouvons les termes signalés en 1850, auxquels nous joignons :

Pour la **zone du z** : clairin > klazē ; poirier > pwezze et pozye ; tombereau > tōberyō et tōbezzyō ; apwētūze ; pâturer > pētūze, etc. Après les autres voyelles et dans les groupes ci-dessus indiqués, la vibrante a eu le même sort que dans la zone voisine : elle s'est maintenue. Il semble bien que r + y a donné z : taureau > tozzyō ou toyo, loriot > alūzzyō et alūyo.

Pour la **zone du zéro** : Girard > jiār ; pressurage > persüāj ; guéret > gée ; Thurot > tūð. L'r s'est maintenue quand elle suit une voyelle de série postérieure (à, o, u), ou représente r latine double ou un groupe ancien cons + r : forêt, souris, ferré, carré, arriver, nourri(r), etc. Dans les autres cas, elle a été réintroduite par le français. L'a de Paré > Paé, taré > taé, Farou > Fau, est encore aigu dans la région et s'oppose nettement à l'à grave de carré, barrer, sarrer (serrer), etc., (note caractéristique : 833 v.d., au lieu de 912 dans l'Angoumois et 902 à Paris).

b) *En finale de mot*, le traitement est moins uniforme :

Zone du z : r finale en est encore au stade du z dans père > péz, fréz, sorcière > sorsyéz, armoire > armwèz, foire > fwez, mouture > mudūze, guère > dyéz, etc.

Après les voyelles de la série postérieure, et è, a, œ, ainsi que dans les anciens groupes latins en rr ou cons + r, la vibrante est actuellement intacte : part, par, perd, mort, sœur, cœur, tour, four (tōr, dans Four-Philippe, ancien four à chaux), etc.

Ce sont les voyelles i, ü, é qui paralysent de préférence la liberté des mouvements de la langue dans l'émission de l'r : leurs positions sont superposables ou trop voisines. Le z lui-même n'est plus guère senti avec quelque netteté qu'après é aigu accentué.

Le traitement de r en position finale ne concorde point dans tous les cas avec celui de r en position intervocalique ; les divergences s'affirment dans les cas suivants où l'r est amuie :

1° Aux finales qui se terminent en français sur une syllabe pleine et n'ont pas eu en latin de terminaison différente au masculin et au féminin : meilleur > miyœ (meliores) ; menteur > mātœ ; mouchoir > muswe, etc...

2° Aux finales des infinitifs en er, ir : finir > finī ; chanter > sātē,

où la voyelle s'est abrégée et a pris un timbre moyen depuis la chute de *r*. (*Modifications phonétiques*, p. 299.)

Nous n'avons pas de témoignages probants du maintien du *z* dans ces finales ; toutefois la voyelle étant plus allongée que dans la zone du zéro prouve qu'elle est découverte depuis moins longtemps. Les habitants des régions voisines qui ne possèdent plus le *z* affectent de le placer même dans ces finales pour caractériser le parler qui n'est pas le leur.

Zone du zéro. L'*r* est tombée dans les finales suivantes :

1° Infinitifs en *er*, *ir*, *ire* : aimer, fini(*r*), couri(*r*), écri(*re*), frire > fri, di(*re*), ri(*re*) ; détrui(*re*) ; li(*re*) ; faire > fé ; taire > tè ; cui(*re*), croire > kré, boi(*re*) > bwé ; mais ont gardé l'*r* voir, > vór, devoir > dvoir ou dwèr, savoir > savár.

2° Finales en *ère*, *iers* ou *ière*, *oir*, *oire*, *eur*, *eure*, *ure* : père > pé, sorcière et sorciers ou sorcières > sorsyé ; notaire > noté, litière > l'eltyé, armoire > ormwè, foire > fwé, poire > pwé ; mouchoir > muewe ; pressoir > perswe, chanteur > eãtœ ; menteur > mâtœ qui peut être primitif ; gars > gâ ; moutûre > mudû ; raissure de soleil > rêsû ; froidure > ferdû, il endure > il ãdû, etc...

On relèvera les exceptions : noir > nwár et noire > nwé ; soir, bonsoir, ont conservé l'*r* ; de même peur > pœr, cœur > kœr ; c'est cher > èr, mais : la viande est éé ; d'ailleurs > d'ayœr, etc... Le mot gars a perdu son ancien á aigu dans gâ ; les mots renard > rena, Beauregard > Byòrga, l'ont conservé. Il faut savoir que les nuances aiguës s'opposent encore pour le genre et le nombre aux nuances graves dans les finales *en é* : sorsye = masculin et singulier ; sorsyé = féminin et pluriel ; *en a* : un drap = dra, des draps = drâ ; *en oir* : un mouchoir = muewe, des mouchoirs = muewé ; les timbres se rapprochent dans la mesure où ils perdent leur signification flexionnelle. L'opposition entre l'*i* moyen des infinitifs en *ir* et l'*i* aigu des infinitifs en *ire* tient à d'autres faits : la chute de l'*r* est apparemment plus ancienne dans les premiers que dans les seconds, et l'*i* s'y est trouvé découvert de bonne heure.

L'*r* s'est maintenue après les autres voyelles, *r* double latine, et dans les groupes anciens *r* + *cons*, tour, terre, cœur, fer, ver(*t*), tar(*d*), sòr(*t*), mór(*t*) et morts > mòr ; cour(*t*), bour(*g*), tur(*c*), mar(*c*), màr(*s*), four. Le proclitique d'emploi fréquent « toujours » est passé à tũjũ.

Enfin l'événement phonétique suivant, plus ancien et plus général, a hâté la réduction : c'est l'analogie des traitements de *r* avec ceux du

z français issu de *s* latine entre voyelles ou dans les groupes intérieurs *ty*, *ke*, *ki*, *ge*, *gi*. Une confusion à la fois acoustique et intellectuelle s'ensuivit, au point que personne aujourd'hui ne saurait plus dire si, dans beaucoup de mots, le *z* d'un côté, son passage à zéro de l'autre, résultent d'une *r* ou d'un *z* anciens : *Curer* a donné *kúě* et *kúzě*, comme *amuser* > *amúz* et *amúzě* ; *raisin* > *rěě* et *răzě* ; *poison* > *pwězō* et *pwéō* ; etc... Là donc où le *z* issu de *r* résiste encore, il est entraîné par le *z* issu de *z* qui est bien plus caduc, car il est passé au *z* et au zéro non seulement après une voyelle de série antérieure aiguë, mais après *toute autre voyelle* : en finale et intervocalique nous avons en effet *arroser* > *ārùzě* ou *ārùě* ; *causer* > *kòzě* ou *kòě* ; *maison* > *mězō* et *měō* ; *chose* > *šù*, *šúz* ou *šù* ; qu'il dise > *díz* ou *dí* ; etc.

L'altération du *z* répond aux mêmes tendances physiologiques que celle de l'*r* : la langue s'écarte progressivement du palais pour prendre une position de repos ; mais la pointe s'est détachée des dents du bas où elle prenait son point d'appui, pour gagner insensiblement la position interdentale du *z*. Un même effet est résulté ainsi de 2 mouvements contraires : de *r* à *z* la détente fait descendre l'avant-langue ; de *z* à *r* elle la fait remonter. Nous serions surpris que l'étape du *z* eût été évitée dans la Nièvre, où *r* finale, au témoignage de M. Meunier (*Parler de Chaulgnes*, p. 189) « est devenue *z*, dernière étape avant sa chute ». Ne s'est-il pas mépris sur la nature du *z* qu'il a relevé dans les 3 localités isolées de Chiddes, Livry et Messon ? Ou bien l'étape du *z* n'y était sans doute pas encore atteinte.

Il résulte de tous ces exemples que l'*r* finale est plus faible que l'*r* intervocalique, que les aires superposées de 1850 le sont demeurées jusqu'à ce jour, tout en se déplaçant légèrement vers l'ouest, et que les problèmes alors posés par la répartition *géographique* des zones sont les mêmes.

Au point de vue *généalogique*, la ligne de démarcation des deux zones était encore vers 1890 la même qu'au milieu du siècle dernier. L'épreuve suivante qui nous est personnelle en fera foi : obligé de quitter Neuvy à cette époque pour prendre résidence à Sens, il nous fallut dès les premiers contacts à l'école éviter certains mots et certaines articulations jugées par tous comme barbares et peu conformes au bon usage de l'endroit ! Cependant le pays barbare de Neuvy était encore bien en vue, à 5 kilomètres seulement en amont !

Les substitutions opérées furent les suivantes, dans certains mots dont

le souvenir nous est resté très précis : ce fut notre première leçon de phonétique pratique.

MOTS	NEUVY	SENS
taureau	toryo et toyo	toyo et tozyo
poirier	poyě	pwezyě
poireau	pūrě	poryo
curer	kūe	kūze
loriot	aluyo	aluzyo
oiseau	ěyo	ězyo
guère	gě	dyéz
déjà	děja	ya ou ja
aisé	ěyě	ězye
glaieul	yakūb	dyagū
vieille	vyěl	vyœl
noyau	no	nyo
rapetisser	raptíe	raptíze, etc...

Les articles et adjectifs possessifs, si fréquents dans le langage, prononcés sur Neuvy avec ě moyen, l'étaient sur Sens avec é fermé. L'adaptation ne fut ni longue ni difficile, mais encore ne fut-elle qu'apparente, du moins quant à l'émission du z : en passant de r à z interdental, jamais le soupçon ne nous vint alors qu'il ne s'agissait pas d'un z dental, seul familier à l'oreille des habitants de Neuvy et de la haute vallée. Toutefois celle des camarades parut satisfaite, parce qu'elle était sans doute déjà émoussée. La vraie nature du z ne nous fut connue et perçue que du jour où le *th* doux nous fut proposé dans les classes d'anglais. Ainsi avons-nous adopté le parler de Sens en conservant à notre insu le phonétisme de Neuvy : l'accommodation acoustique et physiologique n'avait pu être que partielle. En aval, vers l'ouest, la tolérance eût été moins grande ; nous l'avons éprouvé encore personnellement sur Santranges et Pierrefitte-ès-Bois, aux confins du département, où le z était alors plus ferme et plus significatif. (V. Carte, p. 5.)

Retenons de l'expérience que la génération actuelle de Sens, qui compte de 40 à 50 ans, possédait encore en majorité le z, malgré son affaiblissement, dans la partie orientale de la commune (v. p. 161). Il

nous paraît aussi que le *z* est plus accusé sur sa frontière et les pays voisins qu'en aval, dans la direction d'Argent et de la Sologne, et qu'il a résisté davantage dans les vieux noms de terres : on entend encore aujourd'hui, dans la zone nouvellement envahie par le *zéro*, la Cro Paze à côté de Paré (Croix Paré), le pwezye à côté de Poye ou même Porye (Poirier) avec, dans ce dernier cas, une *r* roulée réintégrée de force dans un groupe qui l'avait éliminée. Ce n'est d'ailleurs pas le seul mot auquel le français ait fait violence : les jeunes surtout ont reconstitué, malgré les répugnances du phonétisme, *toryo*, *tōberyo* (taureau et tombereau), *téri* de tarir, etc...

En résumé, dans la zone de l'est, qui relève de Sens, l'évolution de *r* est terminée en fait et en droit : une reconstitution de la vibrante n'est encore qu'arbitraire ; une reconstitution du *z* n'aboutirait qu'au *z*, et on lui préfère le roulement que l'on croit plus conforme à l'orthophonie française, quand ce n'est pas le grasseyement qui se déclare. Neuvy et Neuilly n'ont pas encore ce souci au même degré : on demeure généralement satisfait des formes évoluées *tie* (tirer), *jyoné* (gironnée), *kléc* (clairin), *flœc* (fleurins), *düe* (durer), *dmœe* (demeurer), etc., moins usitées sur Sens. Enfin le recul du *z* s'est effectué avec rapidité dans le même temps que l'*r* roulée cédait la place à l'*r* semi-roulée : les deux faits sont connexes et témoignent de la logique de l'organisme : l'évolution est le fait de la génération montante, qui n'a pas atteint 30 ans.

L'extension des deux zones sur les **pays limitrophes**, de part et d'autre de la ligne de démarcation, nous est connue par des témoignages *oraux* et *écrits*.

a) Les témoignages *oraux* directement recueillis par nous depuis 1910 permettent d'étendre la **zone du zéro vers l'est** sur tout le val de la Loire, la Champagne, les plaines de l'Yèvre, et généralement dans tout le Berry moyen. A l'ouest, la **zone du z** se prolonge sur toute la basse vallée de la Grande Sauldre sans solution de continuité jusqu'en Sologne et même au delà¹ ; à nos observations personnelles nous tenons à joindre celles de M. l'abbé Lelièvre, curé de Vailly, originaire du pays et bien documenté sur la matière : dans les communes en aval de Sens, le Noyer, Jars, Thou, Vailly, Sury-ès-Bois, Villegenon, Dampierre, Barlieu, Argent, *père* et *dire* y sont prononcés chez les générations adultes

1. Toutefois les entailles du français se multiplient et s'étendent le long de la vallée ; les campagnes retirées, sur la rive droite de la rivière, offrent à l'ancien parler des refuges qui se réduisent peu à peu. Plus que l'amuïssement, le *z* y répugne au français nouvellement parlé.

péz, díz, avec cependant un z plus ou moins accusé selon les mots et les endroits. Plus on descend la rivière, plus il est faible. En dehors de la vallée, au nord de Sens, sur Ménetou, Subligny, le z est passé à zéro et l'on dit pé, dí dans l'ensemble de la population, de sorte que ces deux localités font partie de la zone de l'est. (V. Carte, fig. 1, p. 3.) Il en est de même du z issu de s latine aux mêmes positions.

b) Les témoignages écrits, recueillis par différents auteurs, sont, avec le *Glossaire du Centre* du comte Jaubert (1864), les livres déjà cités de MM. Talbert, Martelière, Thibault, Meunier, qui ont étudié le parler des régions circonvoisines du Haut Berry ; puis l'*Atlas linguistique de la France* dont l'enquêteur, M. Edmont, est passé en 1898 à 5 kilomètres à l'est de Sens, à Bué, puis à Berry-Bouy dans l'arrondissement de Bourges, et à Nouan-le-Fuzelier, en pleine Sologne (v. fig. 133, carte) ; son enquête retiendra notre attention d'une manière spéciale.

En ce qui concerne l'aire du **zéro à l'est**, les formes recueillies par M. Meunier (*Parler de Chaulgnes*, 1912, p. 188 et suiv.) démontrent que la vallée de la Loire et une partie du Nivernais ont participé à l'évolution. La vibrante est tombée dans toutes les *finales* où nous avons signalé sa chute en Haut Berry ; dans les infinitifs en er, ir, ire, aire, exceptions faites pour avoir > avár, devoir > dvár, pouvoir > puvár, savoir > savár, voir > vór. Dans les mots suivants, elle s'est amuie : père > pé ; frère > fré, et après les sons allongés de é, wě, œ, i, ü, dans paire > pé ; clair > klé, mûr > móé, arrière > argé, foire > fwé, plaisir > plézi, peur > pœ, cher > éé, lavoir > lawě, mouchoir > mouewě ; armoire > armwé. Elle ne s'est maintenue qu'après a et è = vert > vèr et vard au féminin ; verre > vèr, hier, > igèr etc... Le z pour r en position finale n'a été relevé que dans quelques localités isolées : Chiddes, Livry, Messon (p. 189). Ces formes sont, à quelques variantes près (telles que l'a pour è de vard, auquel nous ajoutons vár de vers, igar de hier, propres aux vignerons de Sancerre et de ses environs) celles du Haut Berry.

A l'intervocalique, il semble que le français a généralement réintroduit l'r : « r semble s'être conservée simple ou double », écrit M. Meunier (p. 188) ; mais il relève des témoins non douteux de l'ancien phonétisme — liõ de glironeím, móée de maturare, eí de areata, lé ey, ueĭ de illas aurículas, æÿo de charriot, tiwe de tiroir (à traire). Au delà, en Bourgogne, l'r s'est maintenue à l'intervocalique. (Rabiet, *Patois de Bourberain*, *Revue des patois gallo-romans*, octobre 1890, p. 42.)

Le *Glossaire du Centre* confirme vaguement ces observations, pour le

milieu du siècle dernier, qu'il s'agisse de la zone du zéro ou du z ; il ne fournit aucune indication géographique ou généalogique des traitements de *r*. Cependant le collaborateur chargé de représenter le Sancerrois, M. de Bonnault, habitait dans la haute vallée même de la Grande Sauldre, à Villegenon, où le z était vivant. Les lacunes du *Glossaire* tiennent sans doute à la méthode que s'imposèrent les auteurs de considérer toujours une forme française par delà le mot patois, et de la lui substituer même, quand il était jugé trop dialectal. On prévient seulement à propos de la lettre R (p. 555, note) qu'elle subit un « retranchement » dans quelques mots, comme père, mère, frère, rivière, leur, devenus pée, mée, frée, riviée, yeux ; quel'on.dit plaisi et su pour plaisir et sur ; qu'enfin elle « permute » avec s (p. 600. note) dans apointuser, mésienne, praisie, meuse, poise rase, araise, siéze pour meure, poire, rare, raie, seoir, et (p. 708, note) pardeziau pour parderiau (perdreau) : c'est trop imprécis pour être invoqué comme un témoignage régional.

Plus intéressants sont pour nous le *Glossaire du Pays blaisois* de M. A. Thibault, et le *Dialecte blaisois* de M. Talbert. En ce qui concerne les limites territoriales du z à l'ouest, M. A. Thibaut signale (XXIII) que dans deux cantons à l'est et à l'ouest de Blois ¹, « *r* intervocalique se prononce comme z mare > maze, marais > mazais » ; il ajoute que « autrefois *r* entre 2 voyelles se prononçait z : on entend encore les vieillards illettrés dire les ozeilles, un ozillier pour oreilles et oreiller. Et cette prononciation est pour eux tellement naturelle qu'ils l'appliquent à des mots d'origine récente ». Il relève (183) guéseter et guésite pour mettre en guéret et marguerite ; (258) persusage pour pressurage ; (11) aisée pour airée ; (170) gisonnée pour gironnée (307) ; saumuse pour saumure. De ce que, selon l'auteur (Préface, III), « après Montlivault, Saint-Claude, Vineuil, Celettes et Chailles, on commence à sentir l'influence de la langue solognote », il est permis de penser que la région de Blois présente un phonétisme de frontière ayant encore avec celui de la Sologne des points communs, et que la Sologne est la région naturelle du z (première étape), ou du z (deuxième étape vers zéro) ².

M. Talbert (p. 203 et suiv.) relève aussi le remplacement de *r* par z

1. La région en question, dit l'auteur (Préface, III) est bornée à peu près du midi au nord par Chouzy, la forêt de Blois, Fossé, Marolles, Jarray, Villerbon, Ménars et Mer. De l'est au sud, les bords de la Loire depuis Saint-Dyé et Chailles jusqu'à Candé ».

2. La nuance interdentale du z n'est signalée par aucun des auteurs cités : a-t-elle échappé à leur oreille, ou bien l'étape n'en était-elle pas atteinte, nous ne saurions nous prononcer en ce qui concerne la région et l'époque.

dans le canton de *Mer*, au nord-ouest (Loir-et-Cher) : « Dans les terminaisons en ère (éire), oire (ouere ou ouéere), dit-il, (p. 214), l'*r* dans la campagne blaisoise se prononce généralement comme un *z* : Ex. : père, mère, arrière, lardoire, foire, etc., font péeze, méeze, arriéeze, lardouéeze, fouéeze, etc... » « Aujourd'hui (p. 215), *s* pour *r* se rencontre le plus souvent dans les terminaisons en ere, aire, oire, eue, ire, rarement celles en oure, jamais dans celles en rons, rez, ra. Il semble que la situation de l'*e* muet après l'*r* soit aujourd'hui chez nous la condition indispensable de la métamorphose de l'*r* en *s*. Ainsi nos paysans disent ordinairement eune pouéeze meuze, écrize, rarement couze, jamais conduisons et plaïsa pour conduïrons et plaïra ».

Le même auteur remarque (p. 205) qu'elle tombe dans les finales en er, oir, ir, ur, eur : mouchoué se dit pour mouchoir, terroi pour terroir (Ronsard faisait déjà rimer chair, enfer avec malfaïts) ; finir, plaisir se disent fini, pléezi (p. 219) ; du vin pur devient du vin peux ; de même, (p. 223) ailleurs, laboureur, joueur se disent ailleux, laboureux, joucux. Mais *r* s'est maintenue dans brouïllards, soulard : toutefois les anciens disaient brouïllà ou brouïllào (p. 203) et soulaud : du Bartas écrivait brouïllats ; de même dans hiar ou hiéeze, far ou fécre, hivar ou hivéeze (p. 205) pour hier, faire, hiver ; *r* prend le son de *h* (p. 220) dans l'expression : « il accouh à quant en moué », avec allongement compensatoire de l'ou.

Il ressort des témoignages cités que les régions en question se trouvaient encore en 1874, pour le canton de *Mer*, en 1892 pour les environs de Blois, sur la frontière occidentale de la zone du *z* ou du *z* : M. Martellièze ne signale aucune altération analogue dans le Vendômois (1893). Les mêmes témoignages démontrent en outre l'existence du *z* en Sologne aux positions faibles, et celle d'une certaine continuité phonétique entre la haute et la basse vallée de la Grande Sauldre. Celui de M. Pellé, recueilli par M. Rousselot (*Revue des Patois gallo-romans*, 1888, II, p. 202) confirme l'incertitude de la vibrante et son évolution vers le *z* sur Couffy, situé au confluent du Cher et de la Sauldre, dans le mot faire > fé^z. Nous sommes ainsi autorisés à esquisser une carte de la répartition régionale du *z* ou du *z* issus de *r* aux positions faibles : les limites approximatives nous paraissent être les suivantes, par ordre de localités : de l'est à l'ouest : Sens, Beaujeu, le Noyer, Jars, Pierrefitte-ès-Bois, Saint-Ay et peut-être plus loin ; du nord au sud, la vallée de la Loire, et plus exactement les localités de la rive gauche signalées par M. Thibault : Saint-Dyé, Montlivault, Saint-Claude, Vineuil, Celettes,

Chailles ; de l'ouest à l'est : la vallée du Cher, par Saint-Aignan, Couffy, et les limites du pays sognot dans le département du Cher, Nançay, Neuvy-sur-Barangeon, Argent, Aubigny. (V. la carte, fig. 133.)

Les aires respectives du z ou du zéro issu de s latine et z français, sont superposables aux aires du z et du zéro issus de r : documents oraux et documents écrits s'accordent sur ce point, à l'est comme à l'ouest de la ligne de démarcation des deux zones ; la forme « Chaux » pour Chezaux apparaît en 1598 dans le *Chartrier* : Chaux Thellier. Mais l'altération de s est plus ancienne ; G. Paris la fait remonter aux ^x^e et ^{xii}^e siècles. (*Romania*, XV, p. 614.)

Le pointillé représente les limites approximatives du domaine du z ou z, aux positions faibles chez les anciennes générations. Les noms appuyés sont ceux des localités visitées par M. Edmont pour l'*Atlas linguistique de la France* : Oudan, Parigny-les-Vaux (Nièvre) ; Bué, Berry-Bouy (Cher) ; Nouan-le-Fuzellier, Suèvres (Loir-et-Cher) ; Saint-Ay (Loiret) ; la Vernelle, Neuvy-Pailloux (Indre).

Sur l'existence des deux zones, celle du zéro et celle du z aux positions faibles, et en général sur les altérations de r jusqu'en 1898 en Haut Berry, Sologne, Blaisois et Nivernais, l'*Atlas linguistique* reste pratiquement muet. M. Edmont n'a relevé en effet dans tout le Centre que les formes suivantes : *une seule* pour le z intervocalique, *pwezye* pour poirier, à Saint-Ay (point 307) près de Meung-sur-Loire (Loiret) ; tous les autres mots de l'enquête conservent l'r entre voyelles dans toute la contrée recouverte soit par l'aire du z ou z soit par l'aire du zéro, c'est-à-dire le Cher, Loir-et-Cher, Loiret, Indre et Nièvre. Pour l'r finale, 3 formes en tout attestent le passage au z : *armwèz* (points 303 et 401), à la Vernelle et Neuvy-Pailloux (Indre) ; *earnéz* (point 303) à la Vernelle et *plœuz* pour pelure (point 306), à Suèvres (Loir-et-Cher). Ces localités sont en bordure de la zone reconnue au z ; à l'intérieur de celle-ci et de celle du zéro, l'r est maintenue dans la grande majorité des mots proposés. Quant à l's ou au zéro issus de s, il n'est question de leur traitement particulier que dans le parler d'Oudan, dans 3 mots sur 9, de Bué dans 1 seul : fraise > fré ; ailleurs le z est maintenu et le z est inconnu.

Ces erreurs et ces lacunes nous ont suggéré la pensée :

- 1° D'examiner les conditions de l'enquête de M. Edmont ;
- 2° D'entreprendre une contre-enquête pour notre propre région.

1° Nous paraissent avoir péché à des degrés divers, en premier lieu

l'enquêteur dans son itinéraire et dans le double choix des sujets interrogés et des mots soumis à l'enquête et, concurremment, les *sujets enquêtés* eux-mêmes.

L'enquêteur en effet a fait un bond de plus de 50 kilomètres de Bué à Nouan-le-Fuzellier : il devait donc négliger les aires phonétiques que nous avons déterminées à la suite de plusieurs auteurs. Si le hasard a permis que les localités visitées par M. Edmont : Bué, Berry-Bouy, Oudan, Parigny-les-Vaux, d'un côté ; Saint-Ay, la Vernelle et Neuvy-Pailloux de l'autre, se trouvent en dehors ou seulement en bordure des zones et de la ligue qui les démarque, du moins Nouan (point 204) près de La Motte-Beuvron (Loir-et-Cher) est-il en pleine Sologne, région naturelle du z. Or la carte est encore muette pour cette double raison, sans doute : les sujets interrogés et les mots proposés.

a) Le sujet interrogé à Nouan est l'instituteur, âgé de 45 ans, dont le langage, dit M. Edmont, est celui du canton. Maintes expériences nous ont convaincu que l'instituteur, le curé, ou tout fonctionnaire qui de par son office n'est généralement *pas de la région*, n'est pas un bon témoin ni un intermédiaire impartial ; *a priori*, il conserve l'oreille de son parler. Une éducation acoustique préalable lui est donc nécessaire. De plus, il est influencé à son insu par les formes françaises qu'il est chargé d'enseigner ou tenu de respecter ; de leur côté, les indigènes surveillent leur langage dès qu'ils sont en sa présence, comme devant tout personnage mis correctement : c'est pourquoi une barrière morale et sociale l'empêche presque toujours de pénétrer à l'aise dans leur intimité phonétique.

L'instituteur de Nouan n'a pas échappé à la loi commune ; celui de la Vernelle, ainsi que le fils de l'instituteur de Neuvy-Pailloux ne nous paraissent point l'avoir éludée. Les maires ou leurs adjoints, plus souvent indigènes, ne sont pas non plus à l'abri de certaines influences : leur notoriété, leurs fonctions imposent une certaine retenue ; devant l'étranger surtout ils se composent une attitude et un langage qu'ils se gardent de tenir devant les voisins. Le maire de Bué, que nous avons eu la bonne fortune d'interroger 26 ans après M. Edmont sur les mêmes expressions, avait ainsi de très bonne foi induit en erreur l'enquêteur de l'*Atlas*, 6 fois sur 10, notre contre-enquête le montrera. Les réponses de l'adjoint au maire de Parigny-les-Vaux ne semblent pas mériter plus de confiance, non plus que celles du maréchal-ferrant de Berry-Bouy, eu égard à la phonétique régionale. Seul, entre les sujets dont nous avons relevé les témoignages, le vieux bûcheron de Oudan,

qui est illettré, nous paraît avoir été sincère et renseigné ; ses réponses concordent généralement avec ce que nous savons des formes usitées dans la contrée. Il n'est pas jusqu'au garde-champêtre, tel celui de Suèvres, qui n'ait le souci de refléter, d'une certaine manière, principalement dans son langage, un peu de l'autorité dont il est investi : le fait même d'interroger un carnet à la main suscite la réserve et la méfiance. Le comte Jaubert nous dit avoir été ainsi l'objet d'une surveillance aux environs de 1848, et M. Rousselot eut à se défendre certain jour de foire où il avait cru devoir prendre des notes sur un papier ; grâce à l'énergique intervention d'un habitant qui en dut répondre sur lui-même, il eut la permission de se retirer.

b) Le choix des mots n'a pas été toujours heureux : beaucoup, parmi ceux qui eussent pu témoigner d'une altération quelconque de l'*r* n'ont pas été proposés ; parmi ceux qui le furent, quelques-uns ne sont que français et pas encore indigènes. Un contact préalable avec les personnes, le pays et le parler s'impose donc à l'enquêteur ¹.

2° Notre contre-enquête a été inspirée par la présence d'un témoin de M. Edmont, et par la possibilité qui nous était donnée de procéder dans des conditions plus favorables. Le témoin, avons-nous dit, est le maire de Bué, M. Pellay. La commune tient dans un gros bourg blotti au fond d'une dépression ouverte au midi vers la plaine et abritée au nord par les hauteurs qui séparent les deux versants de la Sauldre et de la Loire ; elle est dans la zone du zéro, à 5 kilomètres à l'est de Sens. M. Pellay, maire depuis 30 ans, âgé aujourd'hui de 73 ans, est originaire du pays ; par ses fonctions et ses relations personnelles, il s'est placé au-dessus du commun, et son parler ne reflète ni la nonchalance ni l'accent qui caractérisent celui des vigneron, ses compatriotes. Son articulation est ferme et même rude à l'oreille. Interrogé par nous au cours d'entretiens familiers en même temps qu'un témoin de la plus jeune génération, également autochtone (M^{lle} B...), il ne fit pas difficulté de rectifier les formes qui nous parurent savantes ou exotiques, et d'adopter celles qui venaient plus spontanément aux lèvres du témoin plus jeune, de formation plus indigène. De l'un à l'autre, il ne nous parut point que le phonétisme eût changé.

Les tableaux qui suivent ont pour objet de mettre en regard :

1. Le traitement local d'un mot français pourrait à la rigueur témoigner de l'extension du français dans la région. Mais l'*Atlas* ne dit point à quel titre.

1° Les réponses faites par le maire de *Bué* à nous-même (1924) et à M. Edmont (1898), sur les mots de l'*Atlas* contenant une *r* ou un *z* français à l'intervocalique et en finale de mot ;

2° Les réponses recueillies par nous à *Bué*, *Neuvy* et *Sens*.

Le premier tableau (p. 149) compare les traitements de *r* aux positions **intervocaliques** dans 14 mots ; le second ceux de *r* et *z* aux positions **finales** dans 56 mots : dont 48 pour le traitement de *r*, 9 pour le traitement du *z* final (p. 150 et 151).

Avertissons tout d'abord que, afin d'éviter des confusions de lecture, sont redressés les signes aigus ou graves des timbres vocaliques marqués par M. Edmont, dans le sens proposé par la *Revue de Phonétique* et adopté dans ce travail ; ainsi l'a et l'o fermés et graves de carré, faux, notés par M. Edmont kâre et fô, deviennent Kâre et fò.

A l'intervocalique, M. Pellay a rectifié en 1924 ses réponses de 1898 dans 4 mots sur 8 ; encore ne s'agit-il de l'*r* intervocalique que dans le mot poirier (*r* + *y*). Ce sont :

Klarinèt : (néant.)
 Pléûré > bràye on kriye.
 Pûryo > pûre.
 Pwèryé > poye.

L'on s'est refusé unanimement à naturaliser les mots : clarinette, pleurer, tiroir, miroir, d'introduction trop récente. Le traitement de l'*r* à Bué est celui de Neuvy et non de Sens : comparez pour clarinette, poireau et poirier : concordances et différences sont normales.

Enfin M. Edmont n'a point relevé la nuance qui oppose les timbres moyens aux timbres aigus ou graves : il marque du signe *˘* les moyens, du signe *ˉ* les autres ; d'où son embarras à propos des e, o, u, i moyens non brefs. Reconnaissons qu'à cette époque la notion des timbres moyens n'était pas encore au point : voyez le système graphique des *Modifications phonétiques*, 1891, de M. Rousselot. C'est en 1899 (Parole, Etudes de prononciations parisiennes) que se trouvent posées les premières distinctions.

I. — R INTERVOCALIQUE.					
Enquêteur : M. MILLET, 1924.				Enquêteur : M. EDMONT, 1898.	
CARTES	MOTS	NEUVY	SENS	BUÉ (103)	
				Le maire (1924) M. Pella, 73 ans M ^{lle} Berneau	Le maire (1898) M. Pella 47 ans
298	clarinette	ʔ kleě	ʔ klěč	ʔ	klèrinèt
336	courir	kuri	kuri	kuri	kuri
946	oreilles	ōriy et orèy	uriy et òrèy	uriy et òrèy	órèy
1009	peureux-se	pœrœ-œ	pœrœ-œ	pœrœ-œ	pœrœ-œz
1033	pleurer	bràye-kriye et krië	bràye-kriye et kõrye	bràye ou kriye	plœré
1048	poireau	pure	poryo	pure	puryō
1049	poirier	pōye	pwězye et pozye	pōye	pwěryé
1304	tiroir	lyèt	lyèt	tīrwèr-yèt	tīrwér-yèt
1723	tombereau	tōberyo ou tēberyo	tōberyo	tēberyo	
1612	loriot	aluyo	aluzyo		
1634	miroir	glas	glas	glas	
1711	soirée	swarté et er- syé	arsyé	swarté ou ersyé	
1850	métairie	mté	mté		
1878	pleurésie	pürëí	pürëíy	pürëí	

R et S en finales. — Les tableaux (pp. 150-151) réunissent les mots de l'Atlas où l'*r* finale et l'*s* finale sont caduques dans la région explorée.

II. — R ET Z FINALS.

Enquêteur : M. MILLET, 1924.					Enquêteur : M EDMONT 1898
CARTES	MOTS	NEUVY	SENS- BEAUJEU	BUÉ (103)	
				Le maire (1924) M. Pellay, 73 ans M ^{lle} Berneau, 20 ans	Le maire (1898) M. Pellay 47 ans
58	armoire	ormwè	ormwè	àrmwé	àrmwé
60	arrosoir	ârüzwe	ârüzwe	ârüzwe	ârüzwe
62	s'asseoir	syé ou syée	syézé et asyé	s'asyé ou syéze	s'asyé
128	berger-ère	bárje-é	bárje-é	bárje-é	barjé, ér
142	boire	bwé	bwé	bwé	bwé
183	bruyère	brüvé	brüvé	brüvé	
242	charnière	earné	sarnyé	earné	carné
282	choses	eü	eü	sü	cöz
288	cimetière	semťi	sœmťi	somťi	simtyé
336	courir	kuri	kuri	kuri	kuri
342	couvrir	kuvri	kuvri	kuvri	
357	crinière	krinë	krënyé	krëné	krëné
365	cueillir	kœyi	kœyi	kœyi	kœli
367	cuillère	kiyé	kiyé	kiyé	kiyüyé
392	derrière	dèryé	dèryé	dèryé	dèryé
418	dormir	dormi	dormi	dormi	dormi
440	écluse	bâtardyo	bâtardyo	(?) batärdyo	éklüz
453	église	egli	egli	egli	églüz
468	entière	ätyé	ätyé	ätyé ou äkt'ye	ätyé
496	étourdir	alorde	alorde	alorde	atürdi
529	pour faire	fé	fé	fé	fé
587	foire	fwé	fwé	fwé	fwé
608	fraise	fré (m) ¹	fré (m)	fré (m)	fré
609	framboise	fräbwé	fräbwé	fräbwé	fräbwé
660	gouttière	agötyé	agütyé	agütyé	ágütyé
662	grand'mère	grä mé	grä mé	grä mé	grä mér
673	guère	gyé	gyé et dyé	gyé	gyé
696	hier au soir	igér et egyèr ò swèr	iyèr ò swèr	iyar ò swèr	yèr swèr

1. (m) désigne le genre masculin du mot dans le parler local.

II. — R ET Z FINALS. (Suite.)

Enquêteur : M. MILLET, 1924.

Enquêteur :
M EDMONT
1898

CARTES	MOTS	NEUVY	SENS- BEAUJEU	BUË (103)	
				Le maire (1924) M. Pellay, 73 ans Mlle Berneau, 20 ans	Le maire (1898) M. Pellay, 47 ans
714	jarretière	järtýé	järk'yé	järt'kye	järtye (m)
755	lavoir	lawé ou kro	lawe ou kro	lawe ou kro	lávwr
779	litière	eltyé	eltyé	la lt'kye	ltyé
841	la mère	mé	mé	mé	mér et mé
882	mourir	mūri	mūri	mūri	murir
883	les morts	le mòr	lé mór et mòr	le mòr	lé mór
916	noir-re	nwár-é	nwár, é	nwar-é	nwer-er
962	ouvrier-ère	òvèrye-yé	òvèrye-ye òvèrg-ye	òvèrye-ye	uvrie, ie
993	pelure	plis	plūs	plis	plis
1003	père	pé	pé	pé	pér et pé
1009	peureux-se	pærcæ-æ	pærcæ-æ	pærcæ-æ	pærcæ-æz
1026	plaisir	plèi	plèi	pyèi (a), plèi	l plèzir
1047	poire	pwé	pwé	pwé	pwe
1078	poussière	pūsye (m)	pūsye (m)	pūsye (m)	pusye
1081	pouvoir	pœvár	pœvár	pœvwèr	püvwèr
1105	punaise	pūnè	pūnèy	pūnè	pūnez
1159	rivière	rivyé	rivyèy	rivyé	rivye
1165	rose	rūz	rūz et rōz	rūz	rōz
1255	soupière	supyé (pla a la sūp)	supyé (pla la sūp)	supyé	supye
1277	te taire	ttè	ttè ou tēze	ttè	ttèr
1304	tiroir	lalyèt	lalyèt	lalyèt	tīrwer-yet
1323	traire	tīe	tire	tire	tīre
1360	venir	mni	mni	mni	vni
1402	vipère	espi vipé(m)	espi-vipé(m)	espi	èspī
1408	voir	vór	vór	vór	vór
1412	voleur	volæ-æ	volæ-æ	volæ-æ	volèr, æz
1413	vomir	rād	rād	rād	vòmi
1423	affaires	afé	afé	afé	—

Sur Bué 48 exemples ont l'r en finale ; 2 sont à éliminer comme français : étourdir et vomir ; 8 r finales prononcées en 1898 ont été supprimées en 1924 ; ce sont les r des mots :

barjér	>	barjé.
grā mēr	>	grā mé.
lavwèr	>	lavwě.
murír	>	murí.
nwèr	>	nwé (noire fém.).
plézír	>	plèi.
t tèr	>	ttè (te taire).
volœr	>	volœ.

Les formes pér et mēr sont récentes et n'appartiennent pas au parler des anciens. Les rectifications portant sur des phonèmes autres que l'r en finale sont au nombre de 14 pour le moins : 1 seul mot, montre la chute du z final à Bué ; le mot « écluse » est à écarter ; au total 26 formes ont été l'objet d'une correction. Ce n'est point l'oreille de M. Edmont qui est répréhensible, mais le choix du sujet parlant et pour une moindre part celui des mots proposés ; l'un et l'autre manquement eussent été conjurés par un contact préalable de l'enquêteur avec le langage et les habitants de la région.

Les deux tableaux démontrent l'unité phonétique de la zone qui renferme les localités de Neuvy, Sens, Bué. Quant aux autres localités : Oudan, Parigny-les-Vaux, Berry-Bouy, Nouan, Suèvres, la Vernelle, Neuvy-Pailloux, où s'affirme, d'après l'*Atlas*, le maintien généralisé de l'r et du z issu de s chez les sujets interrogés par M. Edmont, il est évident que le parler de la région ne leur est pas familier, et qu'ils ont subi, sauf le bûcheron d'Oudan, l'influence du français : l'*Atlas* ne nous laisse pas soupçonner l'existence des zones phonétiques.

Nous concluons sur ces restrictions les deux chapitres concernant la répartition géographique et généalogique de l'r aux positions fortes et aux positions faibles. Depuis 70 ans les deux zones du z et du zéro continuent de s'affronter dans le Haut Berry, avec un léger recul du z en aval de Sens, vers l'ouest. La nature roulée et grasseyée spirante et aspirée de l'r ne paraît point avoir encore troublé l'aspect général des mots et des groupes.

Le problème qui se posait en 1850 reste donc posé en 1924 sur des données analogues mais plus précises et plus certaines.

CHAPITRE IV

LES CONDITIONS DE LA RÉPARTITION DES ZONES DU Z ET DU ZÉRO EN HAUT BERRY.

Le problème posé se résume ainsi : pourquoi ce diachronisme des traitements de *r* sur le territoire du Haut Berry d'une part, et d'autre part entre les localités voisines de la haute vallée de la Grande Sauldre ? Plus brièvement, comment et pourquoi la physiologie régionale de l'articulation de l'*r* a-t-elle perdu son uniformité ? Les traitements divers de l'*r* accusent en effet des *concordances* et des *divergences* : les concordances s'affirment : 1° dans le temps, par le passage de l'*r* au *z*¹ dans toute la région à partir du xv^e siècle, en certaines positions faibles ; 2° dans l'espace, par le maintien dans toute la région de l'*r* roulée aux positions fortes et dans certaines positions faibles.

Les divergences s'affirment : 1° dans le temps, par le maintien du *z* depuis le début du xv^e siècle jusqu'à nos jours dans une certaine zone, et son passage au zéro dans une autre aux mêmes positions faibles ; 2° dans l'espace, par la démarcation même des deux zones dans la vallée supérieure de la Grande Sauldre ; 3° par l'apparition récente du grasseyement dans la même région.

Les concordances attestent l'ancienne homogénéité du groupe parlant ; les divergences postulent l'intervention de certains éléments de dissociation.

1. Au delà des trois générations existantes la présence du *z* interdental ne saurait être datée dans la région, faute de documents : il s'agit donc ici de l'altération de *r* sous l'une ou l'autre forme *z* ou *ʒ* (notées *z*). L'*Atlas* de M. Gilliéron a été des premiers à discerner les deux phonèmes dans les dialectes français. Cf., aussi la *Revue des Patois gallo-romans* : enquêtes de M. Rousselot.

Les premières (A) peuvent trouver leur sens dans :

- a) L'histoire générale du pays ;
- b) Sa topographie générale ;
- c) L'autochtonie des habitants.

Les secondes (B) paraissent s'expliquer par :

- a) L'histoire particulière des localités ;
- b) La topographie locale ;
- c) Le particularisme moral et social des habitants de la haute vallée de la Grande Sauldre.

A. a) *L'histoire générale* du pays ne nous est connue que par quelques livres et monographies très peu développées. Nous nous en tenons aux suivantes : *l'Histoire du Berry*, par Th. de la Thaumassière, 1687 ; la *Monographie de la Tour de Vèvres* (sur Neuvy) par M. H. Boyer, 1878 ; la *Monographie de l'abbaye de Saint-Satur*, par Gemalhing, parue dans le « Compte rendu des travaux de la Société de Berry » en 1866 ; l'ouvrage déjà cité de M. Duplaix, *le Mémorial* de Clémont ; *l'Histoire du Berry*, de Raynal, 1845 ; *le Chartrier de Beaujeu* est surtout précieux pour l'histoire locale de la châtellenie.

Aux ^x^e et ^{xii}^e siècles, la majeure partie du Haut Berry nous paraît relever des abbés de Saint-Satur et des seigneurs comtes de Sancerre.

L'abbaye de Saint-Satur, bâtie au pied de la colline de Sancerre et à l'entrée principale du vignoble qui l'entoure, était déjà florissante au ^x^e siècle, époque où les Hongres et les Normands ravagèrent la contrée. A la faveur du désordre général, les seigneurs s'étaient emparés des biens à leur portée ¹. En 1034, une charte d'Aymon de Bourbon, sur la prière de Mathilde, fille de Gimon, seigneur de Château-Gordon (St-Satur ?) restituait à l'abbaye un certain nombre de terres ; en 1154, une bulle du pape Adrien IV confirmait à l'abbaye les revenus de plus de 30 paroisses ou prieurés réparties dans tout le Haut Berry ; dans le bassin de la Grande Sauldre, ce sont : Sassy (Sanciaco) sur Crésancy, Jars, Villegenon (Villagenonis), Concrossault (Concartello Castro), Blancafort (Blancaforte), Barlieu (Barloco), Petrafista (Pierrefitte), Suryès-Bois (Suriaco in Boscis) ; sur Neuvy, Villedonné (Villam Donati) ; sur Veaugues, Epignol (Espinolium) ; Ménétou-Ratel (Monesto-Rastelli), etc. (Cf. Gemalhing.)

1. Cf. Raynal, *Hist. du Berry*, livre III, 1, p. 348.

Les seigneurs de Sancerre relevaient de la Maison de Champagne ¹, et tenaient sous leur dépendance les terres et seigneuries de Vèvres (sur Neuvy), Vailly, Villegenon, Jars, Léré, Bannay, Bué, Pesselières, Sancergues, la Charité ; celles de la Chapelle, les Aix, Graçay, avaient été cédées de très bonne heure aux *Seuly* avec la colline qui en porte le nom (Sully-sur-Loire). — « Dès le roi Pépin, en 762, il existait un château et des seigneurs à Sully-Loire (Sobliacum, ou Subliacum castrum). Le seigneur de Sully était un des quatre barons qui avaient le privilège et la charge, comme vassaux, de porter les évêques d'Orléans à leur entrée. » (*Mémorial*, p. 39) ².

Du fait qu'ils étaient dans la « mouvance » des Aix, les fiefs secondaires de la haute vallée de la Grande Sauldre relevaient de la Maison des Seuly. En 1034, ceux-ci distribuent à leurs clients les terres de Montigny, Neuvy et Vèvre dont le seigneur est *Godfridus de Vabra, cognomine Normannus*. En 1085, un Seuly restitua au chapitre de Saint-Ursin de Bourges les 2 églises de Saint-Pierre et Saint-Julien de Crésancy (Crisinciaco) ³.

En 1083 ou 1089 (*Mémorial*, p. 40), Gilon de Seuly est donné comme ayant construit les châteaux de la Chapelle et des Aix, qui depuis ont porté son nom (d'Angillon). En 1162, il est question de Neuvy (Novo vico), Humbligny (Hubligniaco), Neuilly (Nuilliaco). En 1187, le 9^e représentant de la maison des Seuly donna à Philippe Auguste le fief de Concessault, en échange duquel il reçut celui d'Ennordres. Un Archambaud de Seuly fonda en 1193 une chapelle dans son château de Jars, et affranchit en 1212 ses hommes de la Chapelle ⁴. Selon La Thaumassière (livre VI, p. 477 et suiv.), Eudes de Seuly, 3^e fils de Gilon, donna, en 1201, 10 livres de rente à l'abbaye de Lorroy sur ses revenus de Beaujeu. C'est la première mention que nous ayons relevée de ce fief qui demeura un apanage des puînés de la maison de Seuly

1. Cf. Raynal, p. 344-347, sur l'occupation de la région par le comte Thibaud, dit le Tricheur, fondateur de la puissante famille des comtes de Blois et de Chartres, au début du x^e siècle, qui devinrent plus tard comtes de Champagne. — *Ibid.*, livre IV, 2, p. 59. Les expéditions de Philippe Auguste en Berry, contre son oncle, Etienne de Champagne, premier comte de Sancerre. En 1234, saint Louis rattacha le comté de Sancerre à la couronne. livre V, 1, p. 221. ..

2. Cf. Raynal, p. 358 et 388 ; à propos de l'établissement des Sully sur la rive gauche de la Loire, et du vrai fondateur de la maison, Gilon de Sully.

3. Cf. Raynal, p. 359 : Par acte solennel, en 1064, la veuve et les enfants d'Archambaud de Sully (Agnès et ses fils Humbaud et Gilon), restituent une église à l'abbaye de Saint-Sulpice de Bourges.

4. Ceux des Aix auraient été affranchis en 1301 par Henri de Seuly, 4^e du nom ; Raynal, IV, 4, p. 212.

jusque vers 1450, époque où la maison s'éteignit et où la terre de Beaujeu passa aux Du Mesnil Simon.

En 1440 (La Thaumassière), une fille de Geoffroy de Seuly épousa Simon de Rochechouart, seigneur de Jars ; leur fille, Simone de Rochechouart, épousa Jean Du Mesnil Simon, conseiller, escuyer d'écurie et premier valet tranchant du roi Charles VII, puis chambellan sous Louis XI. Il était originaire du comté de Gisors en Normandie où sa famille avait pris le nom d'un fief lui appartenant ; elle vint en Berry au xv^e siècle pendant les guerres contre les Anglais. Jean du Mesnil Simon s'était attaché à la fortune de Charles VII dont il sut obtenir honneurs et fortune. Par son mariage avec Simone de Rochechouart il était devenu seigneur de *Beaujeu*, Maupas et Parassy. Son arrière-petit-fils, Jean, fit construire le nouveau château de Beaujeu au pied de la colline de Sens vers 1560¹ ; son fils Charles, marié en 1580 à la petite-fille de Claude de Fontenay, reçut en dot la Tour de Vèvre, Neuvy, la Bouloise (Neuvy) et Regny (Crésancy). Avec les revenus du prieuré de Ménétou-Ratel qu'il acheta aux abbés de Saint-Satur en 1567, et les seigneuries de la Chapelotte, Neuilly et Boucard, il constitua la châtellenie de Beaujeu qui se perpétua à peu près sans changement jusqu'à la Révolution.

En 1714, Jacques Léon de Bouthillier de Chavigny était marquis de Beaujeu ; en 1776, un descendant, Charles-Léon de Bouthillier de Chavigny était élu membre de l'assemblée provinciale du Berry, et, en 1789, député aux Etats généraux. Il émigra en 1791 et rejoignit le prince de Condé : ses biens furent déclarés propriété nationale, tandis que les habitants brûlaient la plupart des titres sur la place de Sens. Vers 1820, la terre de Beaujeu devint la propriété de la famille actuelle des de Pommercau.

L'histoire du pays est en somme celle de la châtellenie : elle fut, on le voit, peu agitée². En l'espace d'environ 8 siècles, deux familles seulement ont régné sur la contrée, celle des Seuly jusqu'au milieu du xv^e siècle, celle des Du Mesnil Simon et de leurs descendants jusqu'à la fin du xviii^e siècle. Grâce à cette continuité administrative et judiciaire, l'ho-

1. L'appellation de Sens-lez-Beaujeu apparaît en 1562 dans le *Chartrier*.

2. Le contre-coup des querelles et des guerres entre vassaux et suzerains, suzerains et rois de France, qui désolèrent le Berry depuis les premiers Carolingiens jusqu'à Philippe Auguste, celui des invasions normandes, de la guerre de Cent Ans, a dû se faire sentir dans la vallée de la Grande Sauldre ; mais la pénurie des renseignements exclut tout développement sur la question

mogénéité ethnique, morale et sociale du pays fut préservée : ayant les mêmes maîtres, il garda les mêmes coutumes. De plus, la suzeraineté des comtes de Sancerre et des abbés de Saint-Satur d'une part, et celle des Seuly d'autre part, contribua de bonne heure à entretenir des échanges de toutes sortes, entre les habitants du val de la Loire, de la Champagne, des plaines des Aix et de Bourges, et ceux du sud de l'Orléanais, de la Sologne et de la haute vallée de la Grande Sauldre : celle-ci fut le couloir de passage entre ces diverses régions. Il en résulta que tout en subissant une centralisation administrative, financière et judiciaire plus ou moins étroite, le territoire de la haute vallée de la Sauldre et de la châtellenie de Beaujeu en particulier, ne fut point isolé : on peut admettre qu'il prit part, sous une forme locale, à l'évolution générale de la province aux divers points de vue de la politique, des mœurs et du langage.

b) La *topographie générale* du pays ne fut point un obstacle à cet état de choses : la haute vallée de la Sauldre est à la fois une région de « concentration » et une région de « dispersion ». En effet, toutes proportions gardées, les hauteurs qui ferment la vallée en direction nord-sud et ouest et délimitent les versants de la Loire et de la Sauldre, sont aussi dans une mesure appréciable, on le verra plus loin, des frontières sociales phonétiques : d'où le particularisme constaté de part et d'autre de la ligne de démarcation. Mais nulle part elles ne sont infranchissables et nulle part l'opposition n'est nettement marquée : le territoire de Neuvy est à cheval sur les crêtes qui limitent l'horizon vers Veaugues, Montigny et les Aix, et ouvrent le chemin de la Champagne et des plaines fertiles qui s'étendent vers l'Yèvre et Bourges. Par là, la haute vallée était en contact avec le reste de la province. Rien d'étonnant que les concordances phonétiques se soient déclarées, à la faveur des circonstances, sur l'ensemble de la région, d'abord *en amont* plutôt qu'en aval. Jusqu'au *xv^e* siècle, en effet, la suzeraineté étendue de Seuly aplanit en quelque sorte les frontières physiques et favorisa l'uniformité des évolutions linguistiques ; à partir de 1560, le petit Etat constitué par la châtellenie de Beaujeu rendit quelque importance aux frontières physiques et favorisa davantage le particularisme moral, social et phonétique. De ce moment, la haute vallée de la Grande Sauldre cessait, pour ainsi dire, d'être un lieu de passage et affirmait une certaine autonomie.

c) La continuité politique ne pouvait qu'affermir la *continuité ethnique* dans la région : sur ce point le *Chartrier* de Beaujeu nous

fournit des témoignages précieux ; presque tous les noms de familles encore existantes sont, àvons-nous dit, mentionnés dès 1400 et au cours des xv^e et xvi^e siècles. Nous avons relevé des listes de noms signalés avant 1700 : les dates sont celles de la première mention connue ; sont signalés successivement ceux qui sont communs : 1^o à Sens et à Neuvy ; 2^o à Sens et à Neuilly ; 3^o à Sens et à la Chapelotte.

1^o *Noms communs à Neuvy et à Sens.*

Millet : Neuvy, 1543 ; Sens, 1569.

Migeon : Neuvy, 1663 ; Sens, 1627.

2^o *Noms communs à Sens et à Neuilly.*

Millet : Neuilly, 1464 ; Sens, 1569.

Blin : Neuilly, 1464 ; Sens, 1400 (obituaire de la cure de Sens).

Gauldry : Neuilly, 1612 ; Sens, 1629.

Migeon : Neuilly, 1639 ; Sens, 1627.

3^o *Noms communs à Sens et à la Chapelotte.*

Deschamps : la Chapelotte, 1541 ; Sens, 1550.

Riffé : la Chapelotte, 1594 ; Sens, 1400 (obituaire).

Millet : la Chapelotte, 1594 ; Sens, 1569.

Potier : la Chapelotte, 1594 ; Sens, 1566.

Gressin : la Chapelotte, 1613 ; Sens, 1566.

Girault : la Chapelotte, 1572 ; Sens, 1400.

Sont signalés sur Sens exclusivement les noms de familles suivants :

Buysard en 1315.

Tollier en 1400 Nizou en 1516.

Naudet — 1400 (obituaire).

Barbery — Le Ralle en 1527.

Chabin —

Mymeyrant — Cavolet 1567.

Dion —

Maillet — Perdon 1569.

Bardoys —

Règne — Guillaudeau 1640.

Poisson —

Picart — Chenu 1616.

Malchin —

Barat — Vattan 1638 (Bourges).

Le Roy —

Tureau 1486

Senée —

Charlon 1494

Le Cheigne —

A partir de 1700, de nouveaux noms apparaissent sur Sens qui étaient déjà signalés dans les paroisses voisines.

Butet signalé à la Chapelotte en 1484.

Champion — 1546.

Chollet	signalé à la Chapelotte en	1550.
Gasteau	— —	1564.
Tranchant	— —	1566.
Raffestin	— —	1576.
Girard	— —	1576.
Cherrier	— —	1594.
Le Treulhe	— à Jars	1527.
Cirodge	— à Clémont	1606.

Sans doute les dates d'inscription n'apprennent rien sur celles de l'installation, mais elles donnent, on en conviendra, aux familles actuelles un témoignage de longue résidence et de haute ascendance ¹. Les listes démontrent aussi l'homogénéité permanente des groupements paroissiaux, entre lesquels les échanges sont rares et limités : ce n'est guère qu'entre la Chapelotte et Sens que des déplacements ont pu se produire, et encore fut-ce à l'intérieur de la chàtellenie. Parmi les 30 ou 40 familles venues sans doute plus récemment sur Sens, car leurs noms ne figurent pas dans le *Chartrier*, 6 ou 7 seulement se retrouvent à la fois sur Sens et Neuvy, témoignant d'une parenté plus ou moins lointaine.

Nous croyons, pour le présent comme pour le passé, qu'il faut éliminer le facteur *immigration* et conséquemment l'invasion phonétique qui l'accompagne ; l'autochtonie des habitants explique l'**uniformité** régionale des traitements anciens de l'*r* et n'exclut pas la **diversité** plus récente. Il a suffi que le groupe parlant subit un conditionnement politique et social nouveau pour que, d'une part, les frontières physiques prissent une importance nouvelle, d'autre part, l'homogénéité morale et phonétique fût troublée. Le conditionnement en question s'est déclaré à partir du *xvii^e* siècle dans la vallée supérieure de la Grande Sauldre dans un sens particulariste qui trouva des auxiliaires dans la configuration du sol, le genre de vie et le tempérament des habitants, leurs besoins et leurs relations. Il se traduisit dans les faits d'ordre pratique et moral par un *certain isolement* du haut bassin de la Sauldre, dans les faits d'ordre linguistique, par l'établissement de *deux zones* caracté-

1. Le fait, pour les paysans d'être attachés à *la glèbe* et de faire partie de la succession du maître, garantissait leur autochtonie. Il n'en était pas de même des seigneurs, tous d'origine étrangère, et plus ou moins récente. Sur les conditions régionales du servage et les luttes menées par les bourgeois des villes, les évêques et les curés de paroisses, les agents du roi, contre l'autorité abusive des seigneurs, voir *Raynal*, livre IV, ch. *xv* : *Franchises et Bourgeoisies*, aux *xiii^e*, *xiiii^e*, *xv^e* siècles.

risées principalement par une certaine altération de l'r. Tout se tient dans la vie d'un groupe ; le fait linguistique est éminemment révélateur des fluctuations de l'activité humaine. Une description plus détaillée du **relief de sol** et des conditions **morales** et **sociales** propres aux deux zones s'impose donc, si l'on tient à s'expliquer leur apparition et la ligne mouvante de leur démarcation, c'est-à-dire, en fait, les *divergences* qui scindèrent le pays en deux zones et dans l'une d'elles opposèrent des localités voisines. (Voir carte, p. 161.)

B. a) La *configuration du terrain* fut au xvii^e siècle l'occasion, non la cause, de la répartition géographique des traitements de l'r en Haut Berry.

La haute vallée de la Grande Sauldre s'insinue entre deux lignes de hauteurs qui offrent l'aspect d'une fourche dont le sommet intérieur est à Humbligny ; de là, une branche se dirige vers le nord et s'interpose entre la Loire et la Grande Sauldre : c'est la ligne de partage des eaux (v. carte, fig. 1, p. 3) qui passe par les localités de Neuvy (355 m.), Crésancy (318 m., 368 m.), Ménetou-Ratel (389 m.), Sury-en-Vaux (326 m.), Subligny (263 m., 322 m.), Assigny (362 m.). L'autre branche, en direction ouest-nord-ouest, longe la rive gauche de la rivière et passe par Neuilly (394 m. et 427 m.), la Chapelotte (392 m., 349 m., 346 m.), Villegenon (327 m.), Dampierre (304 m.) et Oizon (253 m.).

Quant à la vallée elle-même, elle s'élargit en suivant une pente régulière : à la source de la Grande Sauldre, l'altitude en est de 289 mètres ; à Neuilly de 242 mètres ; à Sens de 235 mètres ; à Jars de 227 mètres ; à Vailly, 218 mètres ; à Barlieu, de 186 mètres ; soit une pente de 0 m. 0034 par mètre sur un parcours de 30 kilomètres.

Les affluents de la rive gauche sont des ruisseaux de peu d'importance descendus des forêts qui couvrent les hauteurs en bordure ; ceux de la rive droite viennent de plus loin et arrosent des vallons cultivés : ce sont la Vauvrette, qui prend sa source au bourg de Neuvy, à 263 mètres d'altitude ; la rivière de Couët qui descend des hauteurs plus importantes de Ménetou (356 m.), de même que la Balance et la Salercine (380 m.).

Un coup d'œil jeté sur la carte physique du Sancerrois (fig. 1, p. 3, et 134, p. 161) laisse aussitôt deviner : 1° où devait se faire, à la faveur d'un état social nouveau, la scission morale et phonétique de la région ; ce fut effectivement le *long des branches* de la fourche dessinée par les hauteurs qui encadrent le haut bassin de la Grande Sauldre ; 2° de quel

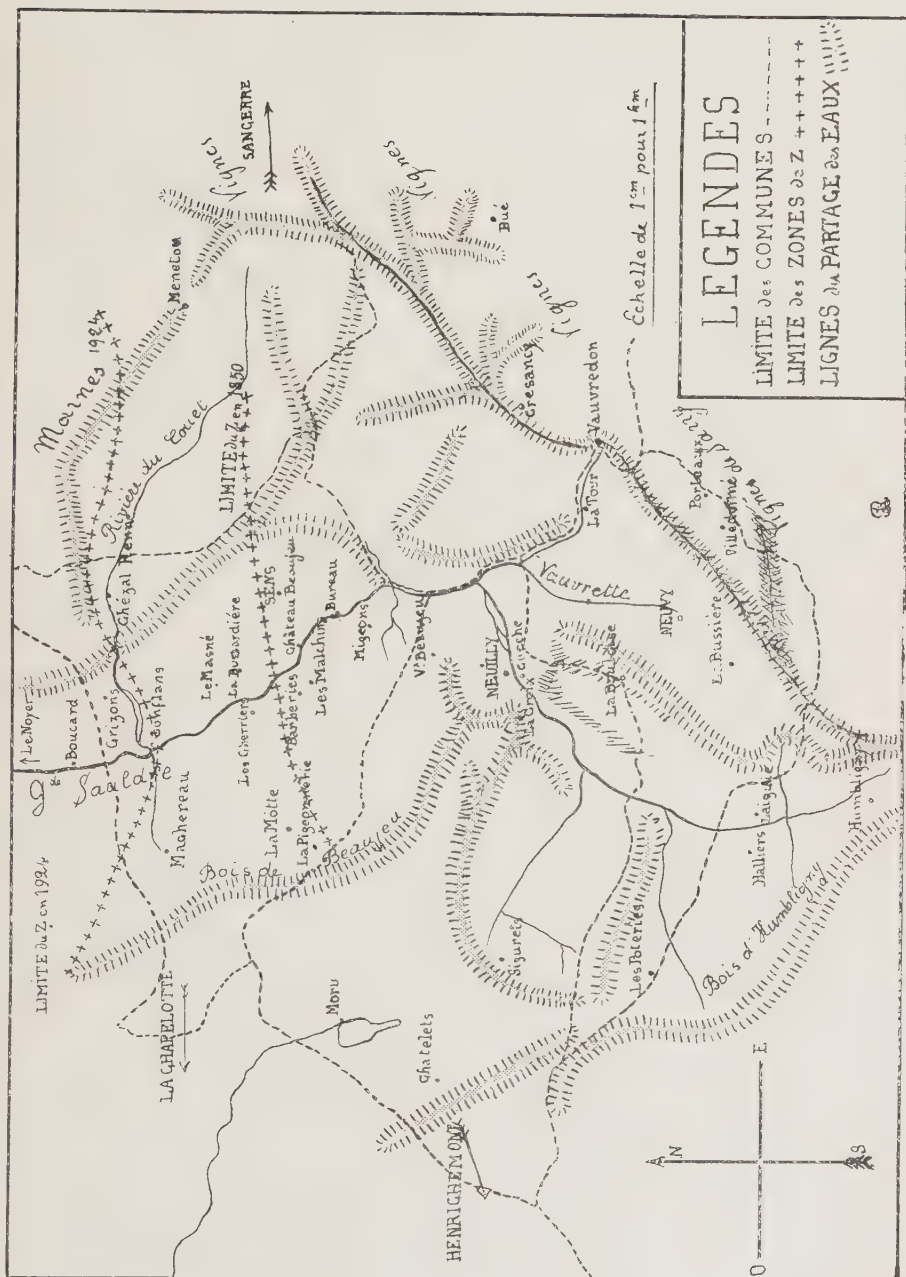


FIG. 134.

côté devait se maintenir le phonétisme ancien ; le *haut bassin* se trouvait naturellement protégé et appelé à servir comme de citadelle contre les formes envahissantes de l'évolution phonétique qui se traduisit par l'amuïssement général du *z* dans tous les pays environnants, vallée de la Loire, plaines de Champagne, de l'Yèvre, de Bourges. Il se passa en Haut Berry au cours du *xvii^e* et du *xviii^e* siècle, à des dates que nous ne pouvons préciser autrement, le phénomène qui, selon M. Roussetot, caractérise la marche d'une évolution phonétique (*Principes*, p. 1107) : « La sphère d'évolution varie suivant les lieux ; circonscrite en d'étroites limites dans les pays de montagnes, elle occupe de vastes territoires dans les plaines. Dans les zones limitrophes elle prend la forme d'une ceinture qui remonte peu à peu des parties basses vers les hauteurs : elle est progressive pour le lieu comme pour le son. »

La basse vallée et la Sologne qui n'est ouverte à la pénétration que depuis le second Empire fermaient la ceinture à l'ouest.

b) En même temps que le relief du sol, et en liaison naturelle avec lui, le *genre de vie*, le *tempérament*, les *occupations*, les *intérêts* et les *besoins* locaux des populations contribuèrent, dans une mesure certainement appréciable, à conserver au bassin de la Sauldre et à la châtellenie de Beaujeu sa physionomie ancienne morale et phonétique. A l'est, les dépressions qui s'irradient autour de Sancerre sur le versant de la Loire sont et étaient surtout plantées de vignes avant l'invasion néfaste du phylloxéra. Par leurs possessions et leurs travaux qui les tiennent tous étroitement groupés dans de gros villages blottis au creux des vallons, les vigneron bornent leurs intérêts et leurs relations à l'horizon très restreint des hauteurs abruptes qui les environnent. Autant de l'un à l'autre, ils sont communicatifs et solidaires, autant ils paraissent étrangers et d'accès incommode aux petits agriculteurs éparpillés dans les villages, fermes, chezeaux et métairies de la vallée de la Sauldre.

Plus indépendants mais aussi moins solidaires socialement, ceux-ci sont d'un commerce plus facile et regardent plus volontiers au-dessus de leur horizon, par delà les coteaux aux pentes douces et boisées. Ces conditions d'existence, favorables au commerce et aux initiatives, placent aussi le langage dans une situation plus précaire et moins stable : exposé davantage aux influences dominantes, aux courants préférés, il ne conserve son homogénéité traditionnelle que si la nature aidée des institutions sociales et politiques la protège et l'entretient.

Il est de fait, en outre, que les habitants de la vallée ne se trouvent

ni ne furent jamais en relations suivies et spontanées avec ceux des vignobles ou encore des plateaux caillouteux et pauvres qui forment au sud-est la Champagne ; ils n'avaient à peu près rien à leur demander. Leurs foires et leurs assemblées ne sont pas les mêmes ; tandis que les Aix, Baugy aux foires immémoriales (« Il durera moins longtemps que les foires de Baugy » est une maxime courante) et Bourges attirent les petits cultivateurs de la Champagne, et jusqu'à ceux de Neuvy et Neuilly qui sont au delà des monts ; ce sont Sancerre, Vailly, Boulleret, Cosne qui groupent de préférence les gens de Sens, Ménéton, Jars, etc... Ainsi tout concourt à séparer et même à opposer les habitants, et par une suite naturelle leurs habitudes de langage : le sol, la culture, le commerce, la profession, le tempérament.

c) Ajoutons-y maintenant l'*administration* politique, civile et judiciaire du pays qui jusqu'à la Révolution demeura centralisée autour des seigneurs de Beaujeu. Relevaient de ce fief pour la justice, les impôts, la monnaie, les mesures de capacité, tous les fiefs secondaires de la haute vallée : ce fut là, à partir du xvi^e siècle, l'influence dominante. Un ensemble de fonctionnaires : baillis, procureurs fiscaux, juges, avocats, prévôts, notaires, hommes d'armes, serviteurs, etc..., dont les titres se transmettaient de père en fils ¹, formaient un noyau stable et de traditions fermes autour du château et entretenaient entre les fiefs qui en dépendaient un réseau de communications permanentes qui dura jusqu'à la fin du xviii^e siècle. Leurs descendants sont restés dans la région et forment une bonne partie de la population ².

Aujourd'hui, Sancerre est devenu le chef-lieu judiciaire et administratif, mais les cantons de Vailly, Henrichemont se partagent l'influence grâce aux notaires, médecins, juges de paix, pharmaciens qui y sont installés. Et si l'on tient à sortir de la vallée, c'est Bourges que l'on gagne de préférence à Sancerre, par le chemin de fer local qui rejoint les grandes lignes. Bref, la physionomie ancienne du pays n'est pas

1. Cf. *Mémorial* de Clémont, p. 53. Les offices de notaires, sergents, geôliers, concierges, gardes de bois, ménagers, étaient réservés par les seigneurs de la Maison de Nevers et de Clèves aux fiancés des jeunes « rosières », jeunes filles « pauvres et vertueuses », élues pour bénéficier d'une dot instituée à leur intention par Ludovic de Gonzague et Henriette de Clèves en 1573.

2. L'absence ordinaire des seigneurs, attirés ou retenus à la cour, le resserrement général des intérêts de toute sorte, de l'activité morale, sociale et artistique, autour du roi, en laissant la province au second plan et dans l'abandon, avaient, par contre-coup, favorisé le développement de ses tendances propres, aux points de vue moral et phonétique. L'expansion du français ralentie, la province retournait à l'autonomie dialectale : d'où les *divergences* constatées.

encore transformée au point d'être méconnaissable : les nouvelles conditions politiques et sociales n'ont pas encore eu raison de son autonomie morale, et n'ont pas encore supprimé toutes les frontières. Nous concédons qu'elles les ont légèrement aplanies.

Ainsi, jointe à la configuration générale du terrain, la situation politique et sociale explique d'une certaine manière le particularisme observable dans les mœurs, les occupations, et par voie de conséquence, les formes du langage, entre le versant de la Loire et celui de la Grande Sauldre. Mais, rappelons-le, le problème posé page 11 ne paraît encore résolu que sur les trois premiers points : pourquoi des concordances avec le français jusqu'au ^{xvii}^e siècle ? Pourquoi des divergences à partir du ^{xvii}^e ? Pourquoi enfin le maintien du *z* à l'ouest et son amuïssement à l'est, de part et d'autre de la ligne de partage des eaux ?

Reste le quatrième : *pourquoi la ligne de partage des deux zones est-elle en fait à l'ouest de celle du partage des eaux*, et oppose-t-elle dans la haute vallée de la Sauldre les localités de Neuvy, Neuilly et de Sens, pour la majeure partie, aux localités du Noyer, Jars, etc..., en aval ? En amont, l'*r* est passée au *zéro* ; en aval elle est restée au stade du *z* dans certaines positions faibles.

En haut, le stade est plus évolué ; en bas, vers la plaine, il est encore au *z*. (V. carte, fig. 134.)

Apparemment, le principe énoncé par M. Rousselot se trouve ici en défaut. Aussi bien, n'est-ce que par un nouvel examen plus approfondi de la **topographie** et de l'**histoire locales** que ce dernier problème doit être résolu ; mieux connues, les conditions qui ont préparé cette délimitation en apparence anormale nous permettront de découvrir l'influence phonétique dominante et envahissante, de préciser le sens de la lutte et la valeur respective des situations en présence.

Il est possible en effet de montrer comment la *nature* d'une part et les *institutions* d'autre part ont préparé dès longtemps et déterminé au ^{xvii}^e siècle l'envahissement phonétique venu de l'est jusque sur le versant même de l'ouest, en dépit des résistances locales que l'on connaît.

1° Une vue d'ensemble jetée sur les trois localités extrêmes de la haute vallée fait découvrir trois bourgs accrochés au flanc d'une côte, autour d'un clocher aigu, le dos au nord et la face au levant pour Neuilly et Neuvy, au midi pour Sens. Une fontaine et un prieuré ont d'abord groupé les habitants ; mais les villages, métairies et châteaux se sont installés sur la terre elle-même que l'on a achetée aux seigneurs depuis 4 ou 5 siècles et qui porte encore le nom du premier occupant.

Quelques noms ont été estropiés, surtout par les auteurs du cadastre et les cartographes officiels : ainsi le village de Mymeyrant est devenu Mème Rang ; la Pizonnerie est devenue Pigeonnerie (Pijon-ní) ; le Chezal-Règne ou aux Règne est aujourd'hui le Chezal-Reine ou les Chaux-Relles et Chaux-Reine ; la Brosse Imbault se dit la Place Imbault ou la Perscòbò, etc... Quelques noms de villages ou de fermes rappellent seuls aussi le souvenir d'une famille éteinte, comme les Malchins, les Bardoyts, la métairie aux Reddes, la Busardière, la Brosse Imbault, la métairie Farrou, la Pizonnerie, Bureau, etc... Toutefois il saute aux yeux qu'une continuité ethnique professionnelle, morale et administrative s'est poursuivie pendant des siècles dans ce fond de vallée.

A partir de la Révolution, les cadres administratifs furent brisés, et les traditions en subirent le contre-coup : Neuvy fut rattaché au district d'Henrichemont. Neuilly et Sens au district de Sancerre, le Noyer et Jars au district de Vailly. Chaque commune se détacha plus ou moins de l'ancien centre selon ses intérêts et ses préférences. Neuvy d'abord fut normalement attiré vers l'est sur lequel il possédait déjà un regard et posait un pied ; Neuilly demeura plus indifférent ; Sens conserva plus longtemps sa personnalité morale : ce n'est, croyons-nous, qu'à partir du Second Empire, vers 1850, que le passage régulier des messageries, de la « voiture » qui assurait une fois par mois le circuit la Charité-Pithiviers-Paris, la percée des routes, la construction de la ligne Paris-Nevers, ont ouvert rapidement le pays aux influences du dehors. La Révolution ne fut donc pas une occasion unique ni décisive de la scission morale et phonétique. Plus locales et plus intimes en sont les raisons.

Depuis longtemps en effet, Sens-Beaujeu s'était en quelque sorte opposé à Neuvy et à Neuilly ; devenu centre de la châtellenie depuis 1560, il commande l'entrée de la vallée qui conduit vers l'ouest et la Sologne : c'est la raison visible qui fit construire le vieux château de Beaujeu, vers le ^{xii}^e siècle d'abord sur la rive gauche, puis au ^{xvi}^e sur la rive droite au pied de la colline de Sens.

Neuilly est encore en dehors, adossé à la porte de la vallée, regardant vers l'est ; Neuvy surtout n'est pas même sur la rivière mais au fond d'un vallon secondaire entouré d'un demi-cercle de monts, à la source d'un ruisseau, la Vauvrette, qui s'insinue de là à travers les prés et les haies, et fait tourner quand il lui plaît deux ou trois moulins avant de se perdre dans la Grande Sauldre. Neuvy est donc relégué à l'est et l'habitant franchit plus volontiers les hauteurs pour gagner sur le versant opposé son vignoble de Sary, les foires de la plaine, où le « messa-

ger » sur la grand'route qui va de Sancerre à Bourges. Il traverse aussi les collines boisées au sud pour se rendre à Henrichemont¹ où il soumet au notaire ses « partages », au juge de paix ses doléances tenaces et fréquentes ; les marchés du mercredi sont des occasions préférées pour beaucoup de fermiers.

Enfin Neuvy et Neuilly, n'ayant de vue que sur leurs terres difficiles et ingrates, sont *restés sans histoire* : Sens-Beaujeu considère au contraire avec quelque orgueil l'horizon qui s'écarte au loin, à droite et à gauche ; il embrasse du regard la haute vallée qu'il ne songe pas à remonter parce qu'il est plus favorisé par le terrain : il attire plus qu'il n'est attiré. Il a ses foires et ses louées qui concurrencent celles de Vailly, Jars, Boulleret en aval et au nord : Neuvy et Neuilly n'eurent jamais que des « Assemblées » aujourd'hui bien tombées. Sancerre, avec ses services judiciaires et administratifs, son marché hebdomadaire, ses foires autrefois fréquentées, est le seul centre qui ait attiré les cultivateurs et les négociants de Sens.

2° Mais ce fut surtout le château qui donna la prépondérance aux « gens de Sens », en même temps que certaines habitudes de penser et d'agir ; ceux-ci font encore preuve de plus d'aisance que les voisins dans les manières, le langage et le train de vie ordinaire ; ils acquièrent aussi plus d'indépendance et d'expérience politique, et de notre temps encore ils dissimulent mal des prétentions à dépasser les autres et à donner le ton en toutes choses. Les événements politiques de quelque importance eurent de tout temps leur répercussion sur Sens-Beaujeu, alors que le reste du pays restait à peu près indifférent : le seigneur outrepassait-il ses droits, ou violait-il des coutumes locales, on se réunissait à la sortie de la messe du dimanche pour se concerter et engager le procès !

Il s'agissait presque toujours de droits d'usages, « de païsson » dans les bois², de redevances non conformes aux coutumes, d'indemnités à l'occasion du passage des hommes d'armes, etc. Lorsque les protestants eurent fait de Sancerre leur citadelle, ils ne manquèrent pas de se

1. A la date de 1658, on lit dans le *Chartrier* : la Bonne (Borne), paroisse de Richemont. Les paysans reviennent encore « de Richemont » et non pas d'Henrichemont ; mais on va en Richemont, comme en Sary, en Beauregard, en Vauvrette, etc., noms de villages, de terres, de régions, ou de fermes qui ne rappellent plus le souvenir d'une famille éteinte.

2. Cf. le procès des habitants de la Chapelotte, « demandeurs et complaigneurs contre Loys du Mesnil Simon, sur-droits d'usaiges », en 1508 et 1569. De même à Sens.

rendre à Sens où ils incendièrent l'église en 1569, monument construit au xiii^e siècle, alors dédié à Notre-Dame-de-Pitié¹. La région eut à souffrir aussi de leurs exactions, si l'on s'en rapporte aux témoignages suivants : a) la déposition d'un vicaire de la cure de Blancaffort du 13 octobre 1570 en vue de l'exemption des tailles et impositions pour la contrée ravagée, « tous lesquels lieux comme aussi la ville de la Chappelle, la ville de Lézé (Léré), Beaulieu, *Beaujeu*, Charpignon, le Crothet (sur Sens), la Mothe-Sancerre, que aultres lieux ceulx de la nouvelle oppinion ou religion prétendue reformee dès et deppuis deulx ans en çà ont destruis et occupez... ont prins et transportez tous les biens meubles des habitans... tout leur bestail tant gros que menu, soict bœufz, vaches, chevallynes, brebis, moutions que aultre bestail, avec ce ont contrainct iceulx habitans de payer et bailler munitions par chacune semaine, etc. » (*Mémorial de Clément*, p. 305) ; b) le compte rendu du procureur syndic de la fabrique de Sens, en 1572, qui « a payé pour envoyer vers le Roy afin d'avoir diminution des tailles et pour satisfaire aux frais la somme de 30 livres tournois dont on a obtenu seulement surseance pour 6 mois » ; c) le compte du même « tant des receptes du revenu de la dite fabrique et paroisse que des sommes proceddans des ventes et aliénations faictes judiciairement et par devant nous par le consentement des habitans, de plusieurs héritaiges et meubles estans de la fabrique et paroisse, pour reedifier et rebaster l'esglise de la dite paroisse qui a été brulée es troubles des guerres derniers, etc... » (*Chartrier*.)

La Révolution ne laissa point non plus le pays indifférent ; nous avons dit que les registres de la châtellenie furent brûlés sur la place de Sens ; le château et les terres de Beaujeu furent déclarés biens nationaux, ainsi que les terres de la cure : « Adjudication, lit-on sur une pièce, le 15 juillet 1795 des biens nationaux ci-devant ecclésiastiques faite en l'église des ci-devant Augustins de Sancerre : 2 prés de la cure de Sens adjugés à André Boullet, jardinier à Sens. »

L'insurrection connue sous le nom de « Petite Vendée » eut son épilogue sur la place de Sens : commencée le 3 germinal an IV (2 avril 1796) dans le Sancerrois, elle se termina le 21 germinal. C'était Le Picart

1. Le patron actuel est saint Caprais, signalé en 1494. En 1466, Messire Jehan Chigot, curé de Neuilly, garde du scel, affecte la somme « de 20 solz tournois et 3 boyssiaux de noix mesure de Beaujeu de rente annuelle pour l'entretienement et réparation de l'édifice de l'esglise de Sens et d'une chappelle par nous nouvellement édifiée et bastie joignant à la dite esglise ». En 1646, Louise Pot de Rhodes, châtelaine de Beaujeu, sollicite de l'archevêque de Bourges l'autorisation de bâtir une chapelle dédiée à saint Hubert, en l'église paroissiale, avec droit de sépulture.

de Phélippeaux, l'émule de Bonaparte à Brienne et le défenseur valeureux de Saint-Jean d'Acre, qui commandait la petite armée catholique et royale qui, par crainte d'être cernée par les généraux républicains Devaux et Desenfans, avait quitté Sancerre et s'était réfugiée dans les bois de Beaujeu. Mais le 21, « à 4 heures du matin, la rencontre eut lieu à Sens-Beaujeu : les royalistes furent défaits et dispersés ayant 28 des leurs tués et une cinquantaine de blessés » ¹. (Extrait de l'*Histoire de Léré et de ses environs*, par Arsène Mellot, *Journal de Sancerre*, du 5 avril 1924.)

Enfin la Révolution de 1848 et la deuxième République trouvèrent à Sens des partisans si déclarés qu'au coup d'Etat de 1851, quelques-uns furent saisis et mis en prison. Les communes voisines, moins ouvertes aux influences du dehors, furent et sont encore en retard à l'endroit des mouvements politiques ou religieux, et même des progrès matériels.

Dans ces conditions, il n'est pas surprenant que l'aspect général du langage ait été différent sur Sens-Beaujeu qui représentait une limite sociale que Neuvy et Neuilly n'eurent pas les mêmes raisons de conserver. L'évolution qui a fait passer *r* au zéro par delà les monts a pu descendre dans la vallée et soumettre ces deux localités où la résistance morale et sociale était à peu près nulle. Des conditions sociales différentes ont laissé à Sens plus d'indépendance et d'autonomie, et dans le même temps où elles y retardaient l'extension de la zone du zéro, elles y maintenaient le stade indigène du *z* : il n'est pas douteux, nous en avons nous-même ressenti l'effet, que le *z* et quelques articulations remarquées furent considérées dans le pays, jusqu'au début du siècle, comme *caractéristiques d'un parler supérieur* à celui des régions où l'amuissement de l'*r* et de l'*s* était complet ; *kúe*, *tíe*, *mèõ*, parurent négligés et vulgaires à côté de *kúze*, *tíze*, *mèzõ*. Ainsi la conscience d'une supériorité politique ou sociale se traduit naturellement dans le langage, jusque dans ses éléments constitutifs ; elle développe un certain sens de l'orthophonie locale qui maintient les traditions et les défend au besoin. Présentement, au contact du français, ce sens s'est modifié et la résistance phonétique a sensiblement fléchi : le *z* est maintenant relégué à l'ouest, et dans les vallons secondaires ; l'événement est consécutif au nivellement social et moral qui s'affirme rapidement sur la région.

Ainsi le sens et la marche de l'évolution se découvrent : le bassin

1. Sur la place de Sens, une croix marque le lieu où un prêtre (M. Buchet, curé de Jalogues) fut tué, tandis qu'il secourait les blessés.

étroit de la Grande Sauldre fait partie du bassin très étendu de la Loire ; la vallée qu'elle s'est creusée n'est qu'une petite patrie dans la grande que le fleuve et ses affluents ont formée. Cette dernière est la grande « région de concentration » ; l'autre n'est que secondaire. Le phonétisme de la grande vallée, caractérisé en l'occurrence par le passage de l'*r* au zéro, a soumis tout le pays bas, franchi les hauteurs et pris pied sur le versant de la petite vallée : c'est bien « une ceinture qui remonte peu à peu des parties basses » constituées par le val de la Loire, de l'Yèvre et de l'Auron vers les hauteurs dont le bassin de la Sauldre est le centre. La zone du z représente ce qui reste de l'étape ancienne qui a dû recouvrir toute la province au *xiv*^e siècle.

L'attaque a été « progressive », comme l'avance, et a visé tout d'abord les points faibles : 1° *dans l'espace*, en utilisant les voies de passage et en pénétrant par les lieux les plus découverts et les moins défendus ; 2° *dans le temps*, en profitant des transformations sociales et politiques susceptibles d'ébranler l'équilibre moral traditionnel, les façons ordinaires de penser, d'agir et de parler ; 3° *dans les mots*, en n'atteignant que certaines positions non dominantes ou peu abritées ; 4° *dans le son*, en procédant par intermédiaires plus ou moins conscients et saisissables, comme le z affaibli ou mourant, dans la voie de l'amuissement ; l'*r* semi-roulée dans la voie du grasseyement ; 5° dans les *sujets parlants*, en suivant l'ordre des générations, et dans les générations celui des familles et des sujets prédisposés physiologiquement ou moralement. C'est l'infiltration lente ou rapide selon les circonstances, exclusive du « saut » qui répugne à la nature.

Telles sont les conditions historiques, topographiques, morales et sociales du développement de l'*r* roulée dans le Haut Berry depuis les environs de 1400 jusqu'à nos jours : celles qui accompagnent l'apparition récente du grasseyement sur quelques points de la région, et spécialement sur Sens, Beaujeu et Neuvy complètent et confirment les données précédentes. Elles posent aussi le problème sous un aspect plus nettement physiologique et individuel qu'il nous faut maintenant envisager.

CHAPITRE IV

LES CONDITIONS DE L'APPARITION ET DU DÉVELOPPEMENT DE L'*r* GRASSEYÉE DANS UNE RÉGION DU HAUT BERRY.

L'apparition du grasseyement dans le Haut Berry est, nous l'avons noté, de date récente : le phonème n'a pas, à proprement parler, d'histoire ni d'historiens. Mais actuellement son extension est devenue telle parmi les sujets de la génération montante, sur Sens-Beaujeu en particulier, qu'elle y représente une phase nouvelle de l'évolution de l'*r*. Des circonstances favorables nous ont permis fort à propos d'observer les premiers pas du phonème nouveau-né dans un certain nombre de familles et de préciser les conditions générales de son développement.

Il est en passe de supplanter *r* roulée, ou plutôt semi-roulée considérée comme traditionnelle, et menace par le fait de changer quelques-unes des données que son évolution posait.

L'*extension croissante du français* du nord par l'école, la caserne, les relations de toutes sortes, n'y est pour rien, car le grasseyement s'accommode aussi bien du parler régional, en toutes positions faibles ou fortes, que du français de Paris.

Il n'y est pas non plus le résultat d'une *imitation parisienne* plus ou moins heureuse, car les imitateurs, quand il s'en rencontre, se fatiguent ou bien se trahissent en usant parfois des deux *r* sans discernement. Nous avons affaire exclusivement au grasseyement de naissance, constaté par la famille dès les premières articulations, dans des mots révélateurs comme « grand'mère, grand-père ». Fait à noter, la première expérience a été généralement décisive : reprises, admonestations n'ont pu rendre à la pointe linguale son énergie : la faiblesse est congénitale.

Un seul cas nous a été signalé : celui d'une jeune fille qui perdit le grasseyement à l'école, vers les 10 ans, sous l'influence, a-t-on pensé, de l'enseignement ; il peut tout aussi bien résulter d'une disposition physiologique nouvelle ou améliorée. M. Passy a remarqué à Sainte-Jamme (*Revue des Patois gallo-romans*, octobre 1891, page 14 : Patois de

Saint-Jamme), près de Marly, que des jeunes filles avaient également perdu l'*r* grasseyée après 16 et 17 ans ; que des fillettes de 13 et 14 ans prononçaient *r* roulée en parlant, *r* grasseyée en lisant ; qu'enfin les petits garçons se débarrassent plus tôt que les filles du grasseyement : il est regrettable que l'auteur n'ait point considéré de plus près l'*r* roulée en question qui pouvait ne plus appartenir à la pointe linguale. Plus tenace et plus logique est l'*r* du Haut-Berry, à notre connaissance du moins.

I. — Voici quelques exemples circonstanciés, observés d'abord sur Sens-Beaujeu : vers 1890, quelques écoliers appartenant à 2 ou 3 familles ont l'*r* grasseyée, chez les uns même (R. et G.) sous la forme aspirée *r*. Les parents possédaient l'*r* traditionnelle et pouvaient se réclamer d'une ascendance signalée dans le *Chartrier* dès 1400 et 1527 : leur santé laissait à désirer. Les petits enfants héritent à l'heure actuelle de l'*r* grasseyée (L.). Depuis lors, d'autres familles ont vu apparaître spontanément chez leurs enfants *r* grasseyée : dans l'une (B.) le frère est seul à la posséder, sa sœur aînée conserve *r* roulée ; dans une autre (S.) le fils grasseye et les parents possèdent *r* roulée.

Pour les années présentes, citons les cas suivants :

1° Une petite fille de 6 ans de parents autochtones et possédant *r* traditionnelle, grasseye dès les premières articulations ;

2° Une famille également autochtone (P.) voit le dernier-né de 3 enfants âgés de 12, 8, 5 ans, adopter *r* grasseyée : ils attribuent le fait à la fréquentation scolaire, ce qui démontre, soit dit en passant, l'étendue reconnue à l'évolution ; mais ils admettent que l'enfant a parlé tard et peu correctement ;

3° Une famille d'ascendance encore autochtone (R.) et en possession de *r* traditionnelle découvre chez les deux enfants de 12 et 6 ans, dès leurs premières paroles, le grasseyement naturel et rebelle à tout redressement ;

4° Dans la famille L., où les parents possèdent *r* roulée, les 4 premiers enfants la conservent, les 4 derniers grasseyent : le grand-père grasseye également. L'altération a sauté une génération ¹.

Sur Neuvy, on signalait, il y a 40 ans, comme anormaux, quelques cas isolés de *r* grasseyée : aujourd'hui l'altération se déclare plus franchement, sans cependant prendre encore l'extension observée sur Sens.

1. Des observations toutes récentes (1925) confirment l'extension croissante du grasseyement ; il devient la règle et est considéré comme normal. Le roulement paraîtra sans doute bientôt étranger et rustique.

1° Une famille (B.) autochtone et en possession de *r* roulée a 3 enfants : l'aîné et le plus jeune possèdent *r* roulée à l'oreille ; chez l'aîné elle est semi-roulée (voir fig. 7) ; l'enfant du milieu, 17 ans, possède *r* grasseyée.

2° Une autre famille (P.), dont les parents autochtones ont l'*r* roulée, constate que, des deux enfants, l'aîné conserve seul *r* roulée ; la sœur, plus jeune, grasseye ; les petits enfants de l'un et de l'autre (4 ans et 5 ans) apportent le grasseyement de naissance.

Dans les communes voisines de Neuilly, Ménéton-Ratel, Bué, Crésancy, toutes dans la zone du zéro ainsi que Sens et Neuvy, les mêmes constatations ont pu être faites par les curés au catéchisme, les instituteurs à l'école. Mais le phénomène ne s'y est pas encore déclaré avec l'étendue et la rapidité observées à Sens. Sancerre paraît également atteint et de plus longue date ; l'*r* des indigènes et leur sifflante demi-interdentale sont caractéristiques du parler de la ville.

Partout le changement se déclare sous le même aspect, et se trouve de moins en moins remarqué parce que l'oreille est déjà familiarisée. Il existe sans doute d'autres exemples, mais nous n'avons pu les observer d'assez près, et ils n'apportent rien de plus caractéristique.

II. — Ainsi, il y a 30 ans, vers 1890, l'altération de *r* roulée en *r* grasseyée a pu passer pour anormale sur Sens-Beaujeu et dans le voisinage, ou purement individuelle ; la situation paraît être restée stationnaire jusque vers 1915 où se manifeste une recrudescence sensible des cas de grasseyement, gagnant indifféremment telle ou telle famille. On ne peut s'empêcher, en raison des coïncidences, de songer à l'influence déprimante de la guerre sur le physique et le moral des mères et des parents en général. Et cela témoignerait une fois de plus que l'évolution, ou plutôt l'apparition d'un stade nouveau, est avant tout un fait *congénital* : l'héritage de l'enfant est ou bien compromis déjà chez les parents, ou bien partiellement transmis à la naissance. Les enfants, dans les cas précités, n'ont eu ni le temps ni la pensée d'emprunter le grasseyement : celui-ci n'est pas entré par la voie commune de l'audition. Il n'est pas non plus le résultat d'un mélange de sang et de traditions étrangères : nous avons un moment songé à l'influence de Sancerre, mais aucune relation ne nous y autorise. Il a suffi de bien moins, d'une perturbation sociale et morale dont la physiologie maternelle subit toujours, à sa manière, le retentissement. Des troubles considérés comme anodins suffisent, on le sait, à provoquer chez l'enfant des affections graves, comme la surdi-mutité. Le grasseyement serait donc, lui aussi, une infir-

mité légère et sans conséquence, mais significative tout de même d'un affaiblissement de l'énergie dont les muscles de l'avant-langue paient les frais.

On pourrait se demander pourquoi la cause du trouble, étant universelle, n'a point provoqué partout la même altération : nous répondrons que les prédispositions au grasseyement n'ont pas été les mêmes partout. Les tracés du palais artificiel nous ont fait voir chez quelques sujets contemporains du phénomène la part qui revient aux muscles latéraux de la langue dans l'articulation de l'*r* roulée qui leur est propre, et que nous avons regardée comme un acheminement, insensible à l'oreille, vers le grasseyement.

Après les caractères physiologiques, les éléments physiques nous ont permis d'entrevoir des rapports de filiation frappants entre les deux formes extrêmes de l'*r* : nous reconnaissons pourtant qu'ils sont plus frappants que probants. Ils prouvent du moins que le témoignage de l'oreille est muet sur certains phonèmes intermédiaires accessibles à l'expérimentateur.

« L'évolution, écrit M. Rousselot (*Revue de Phonétique*, I, 2, p. 175), qui a donné l'*r* parisienne a commencé par la confusion de cette consonne avec z. » Ce précédent, relevé pour Paris, nous avait paru un instant s'être reproduit sur Sens, où d'une part s'était maintenu le z jusqu'au début de ce siècle, et d'autre part s'affirme de préférence *r* grasseyée.

Mais, sauf un ou deux, les parents ou grands-parents dont les enfants grasseyent possèdent *r* roulée, se trouvent dans la zone du *r* > zéro aux positions étudiées plus haut ; ils ne connaissent pas eux-mêmes le z et leurs enfants ne l'ont point entendu. Il est plus exact de dire que l'*r* grasseyée se déclare là où le z est disparu tout à fait, et où l'on ne connaît que l'*r* roulée traditionnelle dans les positions qui l'admettent¹.

Or *r* grasseyée apparaît dans toutes les positions où l'*r* roulée est demeurée ou tombée ; elle en suit les destinées dans les mots et les groupes consonantiques : la substitution est totale et universelle.

En d'autres termes, entre le z et l'*r*, nous ne remarquons de points communs ou d'intermédiaires ni dans le temps ni dans l'espace : la transition nous paraît se manifester sous la forme encore mal connue que nous avons déjà signalée après M. Rousselot (*Modifications phonétiques*,

1. Ou une *r* semi-roulée, sensible seulement à l'expérimentation, et nouveau stade intermédiaire vers le grasseyement, préféré par la physiologie régionale à celui du z.

p. 233) ; tandis qu'au ^{xiv}^e siècle, le fléchissement de l'avant-langue produisait la série antérieure *z*, *z* et zéro, au ^{xx}^e siècle l'élévation progressive et « compensatoire » du dos de la langue produit les séries médianes et postérieures : *r* *semi-roulée*, *r* *grasseyée*, *r* *aspirée*, *h* *aspirée*.

Nous avons écarté aussi l'hypothèse d'une provenance étrangère, le grasseyement se déclarant en effet chez des sujets d'ascendance autochtone. D'ailleurs serait-il importé qu'il serait malaisé de lui appliquer les lois reconnues plus haut à l'évolution phonétique, qui se propage de bas en haut : *r* *roulée* persiste en effet dans les plaines du Berry central et le val de la Loire et c'est sur les hauteurs que le grasseyement paraît se déclarer d'abord, là où le *z* fut le plus résistant. Il est vrai que les conditions de la résistance ont pu changer ou disparaître, et cela depuis peu, au cours des générations qui n'ont pas 40 ans : l'*r* des plus anciens ne trahit aucune altération physiologique ou acoustique.

Nous n'admettons pas non plus la spontanéité du changement, si obscure qu'en paraisse la préparation : il n'y a pas de « saut phonétique », car si les intermédiaires cherchés et les points de soudure ne s'imposent pas à l'observateur, ce n'est point à dire qu'il n'en existe aucun : il en est en effet d'*internes* et de physiologiques dont l'existence n'est pas d'abord soupçonnée et ne se déclare qu'à la faveur de circonstances critiques, parmi lesquelles en premier lieu nous avons nommé la génération. Innombrables et mystérieuses sont les surprises qu'elle réserve : infirmités, maladies, débilité, etc... Faute d'une perception assez aiguë, elles nous échappent chez les parents, et nous surprennent chez l'enfant dans la mesure où elles nous avaient échappé. Sans assimiler le grasseyement à une infirmité, nous devons convenir qu'il n'est pas spontané ni imprévisible. Ainsi en dut-il être à un degré plus ou moins rapproché de la mouillure de *l* passée au *yod* il y a 80 ans, de l'extension également croissante sur la zone du *z* d'un *j* aspiré ; c'est la logique de l'organe qui se manifeste dans toutes les rencontres articulaires postulant sur le même muscle les mêmes doses d'énergie et le même travail. Plus forte par sa nature de vibrante que l'mouillée, l'*r* a résisté plus longtemps.

Le grasseyement manifeste donc à sa manière la physiologie du groupe parlant et découvre l'état d'ébullition phonétique où se trouve la région explorée. Une altération ne se déclare jamais seule ; elle témoigne d'un ébranlement plus ou moins étendu dans l'édifice du langage dont toutes les parties sont solidaires. La substitution progressive de *r* à *r* *roulée* ou à ses représentants *z* et zéro aura fatalement pour

effet d'unifier les zones où ils s'affrontent et de transporter la lutte sur d'autres positions. Son attaque est progressive pour le lieu, les sujets parlants, l'articulation : elle paraît **brusquée** pour la génération atteinte, et **générale** pour les positions dans le mot.

Mieux que les phases de l'altération de *r* roulée, l'apparition et le développement de *r* grasseyée mettent en relief les antécédents physiologiques : il semble bien que les influences physiques, morales et sociales n'ont d'efficacité pratique que grâce au phénomène mystérieux de la transmission de la vie ; celui-ci est l'aboutissement naturel des tendances et des prédispositions acquises par les ancêtres, qu'il reçoit et transmet dosées et équilibrées d'une certaine manière : il en est le point critique. Dans le cours de son existence, l'individu conserve généralement ses articulations de naissance.

L'*r* grasseyée qui se déclare présentement sur la contrée représente donc l'éclosion, sous une forme originale, de tendances morales, sociales et physiologiques préparées dès longtemps, tantôt contrariées, tantôt accélérées, mais continues et invincibles ; du terme initial au terme final, la série phonétique est ininterrompue : le *z* ou le zéro témoignent en effet d'un fléchissement partiel de l'avant-langue limité aux positions *faibles* de la vibrante ; le grasseyement témoigne d'un fléchissement général et progressif de l'avant-langue dans *toutes* les positions de la vibrante. L'affaiblissement est lent ou rapide selon les circonstances ; mais il est inévitable au sein d'un groupe ethnique homogène et autochtone. Tel est le sens de la continuité phonétique représentée par le développement de l'*r* dans une région du Haut Berry depuis plus de 5 siècles.

Ce phonème, on en conviendra, est éminemment « révélateur » ; son évolution sur place représente le cycle entier des points d'application reconnus à l'énergie linguale ; plus spécifique qu'un autre, il est dominant et caractérise la physionomie phonétique d'un parler. Voilà pourquoi il nous a paru utile et urgent à la fois d'en fixer les traits mobiles et variés.

CHAPITRE VI

CONCLUSION GÉNÉRALE.

L'enquête que l'on vient de clore sur les éléments caractéristiques et l'évolution de l'*r* dans la haute vallée de la Grande Sauldre suggère quelques observations concernant les unes *l'évolution propre* à la région explorée, les autres le *processus général* des évolutions phonétiques et les procédés d'investigation.

1° La définition et l'histoire d'un phonème se commandent et se complètent : par la définition sont recueillis et classés les caractères généraux et spécifiques du phonème, discernés et précisés ses symptômes de vitalité et de faiblesse ; par l'histoire est suivi et mesuré dans le temps et dans l'espace le développement de son énergie. L'histoire est en réalité le signalement du phonème mis à jour ; elle peut s'exprimer dans la courbe de son évolution dressée au jour le jour en fonction des antécédents susceptibles de l'influencer soit dans le temps, soit dans l'espace, soit dans le groupement articulé.

Grâce à l'analyse des éléments acoustiques, physiologiques et physiques, on a pu diagnostiquer les degrés de force ou de résistance de l'*r* actuellement parlée chez 3 générations ; il a été reconnu que le **groupe-ment phonétique**, indépendamment de toute influence individuelle ou sociale et de toute évolution antérieure, favorisait la résistance de la vibrante en certaines positions, la contrariait dans d'autres. Nous avons appelé *fortes* les premières, *faibles* les secondes.

De son côté l'histoire des traitements de l'*r* nous a permis de constater comment les **faits du langage** traduisent les éléments recueillis par l'analyse, c'est-à-dire par le *maintien* solide de la vibrante, appuyée ou abritée, en tous points de l'espace et du temps, ou par son *altération* dans la plupart des positions faibles, sur toute la région, depuis plus de 5 siècles. Elle a fait apparaître aussi certaines **correspondances** plus

régulières et par suite des antécédents plus déterminants ; le relief du sol, l'homogénéité ethnique, morale et sociale du groupe parlant, le groupement phonétique sont les facteurs toujours présents du particularisme relevé dans l'évolution ; mais si le premier et le dernier se laissent aisément observer, il n'en est pas de même du second sous ses aspects variés et complexes que l'on doit se contenter d'apprécier sans les mesurer. Il faut à l'enquêteur un commerce prolongé et familier avec les gens, les choses et les lieux ; un étranger qui ne fait que passer ne saurait en juger sur des bases solides et étendues : qui donnerait en Haut Berry la prépondérance au relief du sol dans la répartition des traitements de l'*r*, diminuerait à tort l'influence plus décisive de l'élément social et la part qui doit revenir à l'*autonomie* du groupe parlant. Le relief fut l'occasion prévue de la scission : l'autorité non disputée du seigneur fut la condition nécessaire de l'homogénéité morale et sociale du pays ; mais ni l'une ni l'autre ne rendent un compte satisfaisant des fluctuations de l'élément physiologique d'où résultent immédiatement les formes altérées de la vibrante.

2° Ce conditionnement complexe et multiple constitue autant de lisières qui protègent le phonème contre une surprise ou un écart anormal et maintiennent à l'évolution phonétique les caractères de **régularité** et de **continuité**.

L'évolution est d'abord *progressive* sous quelque aspect qu'elle se développe : progressive *dans le temps*, en ne saisissant les individus que d'une génération à l'autre, jamais au cours de leur vie. Son rythme est étendu et n'est pas limité comme celui d'une affection, d'un mouvement physique à des heures, des jours et des saisons ; il se conforme aux fluctuations générales de l'activité humaine elle-même, dont la transmission de la vie est la manifestation dominante. La progression du zéro en positions faibles sur le *z* est à peine sensible sur un espace de 40 années dans un pays aujourd'hui très ouvert. Le grasseyement n'est pas né spontanément ; il était en puissance chez les parents et s'est déclaré chez l'enfant au moment où celui-ci est entré en possession de la langue.

Elle est progressive *dans l'espace*, en ne s'attaquant qu'aux points faibles de la défense : elle ne heurte pas de front les places à enlever, mais s'insinue et s'infiltré par les pentes douces, corrompt les sujets bien disposés s'il s'en rencontre, encercle l'assiégé pour mieux en avoir raison. De la sorte, aucune frontière n'est inviolable, pour peu que les communications s'étendent et se multiplient ; l'avance est plus ou

moins retardée, et elle suit aussi le rythme des générations : le *z* n'a reculé sur sa zone que de 3 à 4 kilomètres en 40 ans ; il s'y est maintenu depuis 5 siècles. Le grasseyement non plus n'est pas apparu indifféremment sur toute la région.

Elle est progressive dans les *positions articulées*, en ne visant que les points découverts du phonème ; une sorte d'intuition lui fait apercevoir le fort et le faible de l'articulation. Entre tous les agents organiques dont l'association est postulée par l'émission du phonème, elle distingue ceux dont l'énergie fléchit ou domine, dont la manœuvre est hésitante ou assurée. Les associés intéressés à l'articulation de la vibrante *r* se gênent mutuellement dans certaines rencontres, comme celles des voyelles antérieures dont les muscles et les points d'articulation sont identiques ; la place reste aux plus forts et aux plus utiles. La vibration de l'*r* est d'autant plus exposée qu'elle est plus délicate : l'alternance de travail buccal et laryngien qu'elle comporte exige l'équilibre dans la répartition de l'énergie ; c'est une « différenciation » répétée au sein du phonème, différenciation que le moindre obstacle peut accuser dans un sens ou dans l'autre, en faveur du consonantisme buccal ou du vocalisme laryngien.

Elle est encore progressive dans *le choix des phonèmes*, en ne réduisant d'abord que les plus faibles, c'est-à-dire ceux dont l'être physiologique, physique et acoustique est le plus instable. Il en est de l'altération phonétique comme de l'altération physique : ce sont les organes les plus sensibles qui sont d'abord affectés ; les maladies les plus profondes, et partant les plus lentes et les plus fatales, manifestent d'abord leurs ravages dans les sens délicats et infiniment complexes de la vue et de l'ouïe ; puis le larynx participe au mal. Or si l'on considère l'altération d'une articulation comme l'expression d'un fléchissement de l'énergie nerveuse et musculaire ou de son évanouissement dans un cas donné, il faut convenir que les centres phonateurs encéphaliques, laryngiens, buccaux, sont aussi l'objet d'une affection intime et latente chez les individus dans lesquels se manifeste l'évolution. Le mot d' « épidémie » a été prononcé à ce sujet (*Modifications phonétiques*, p. 350) ; on voit de quel sens il est susceptible et dans quelle mesure. En tout cas l'évolution phonétique traduit à sa manière les fluctuations de l'énergie vitale d'un individu et d'un groupe parlant, et comme telle, elle a sa place dans la *Géographie humaine* : ce n'est point seulement en effet par son habitat, ses mœurs, sa profession, ses ressources, que l'homme se caractérise : son phonétisme est un élément plus vrai que

tout autre, parce qu'il résulte de l'activité totale, physique, intellectuelle et morale de l'homme.

La vibrante *r* est ainsi l'un des phonèmes dont l'articulation est la plus fragile, non pas tant en raison de sa force que de sa complexité : elle a résisté plus longtemps que l mouillée, s latine sonorisée, les sonores intervocaliques, et dans plus de rencontres ; mais, sous sa forme roulée, elle est aussi l'œuvre, avons-nous dit, de la pointe linguale où les terminaisons des fibres nerveuses et musculaires sont nombreuses ; l'enchevêtrement, s'il est une occasion d'associer des énergies, l'est aussi de les dissocier, pour peu que la solidarité et la simultanéité soient défaillantes : la nature « d'explosive ou de fricative à répétition » que nous avons reconnue à l'*r* demande une certaine décision dans la manœuvre ; sa collaboration interorganique est délicate : la chute du *d* dans les groupes normaux *vëra*, *tëra*, *vura*, conservés en Berry, pour viendra, tiendra, voudra du français, fait voir comment, à la faveur d'une rencontre difficile *d+r*, la vibrante qui tire une force nouvelle de son emploi morphologique, absorbe la dentale ; mais s'agit-il d'une zone où elle est ébranlée, l'élément morphologique est impuissant à lui rendre sa dominance, et elle s'amuit en renforçant la consonne antérieure : tu mettà, atrappà, pour tu mettras, attraperas... Le jour où le redoublement sera jugé insuffisant, les formes françaises seront réintégrées, ainsi qu'il est arrivé sur la zone du zéro. Ce fait démontre à quelles transformations imprévisibles l'évolution d'un groupe articuloire peut être exposée en raison de sa complexité.

3. Toutefois elle n'est pas arbitraire et demeure contenue dans certaines limites fixées par la logique même de l'activité physiologique : les preuves ne manquent ni pour le présent ni pour le passé.

Quand la vibrante est atteinte ou menacée, le sont et doivent l'être les articulations voisines et solidaires comme le *z*, le *z*, dans les mêmes rencontres ; le sont encore et le doivent être, quoique de plus loin, le *y*, l mouillée, *ch* et *j* qui mettent en œuvre les mêmes muscles de l'avant-langue. L'instabilité se déclare sur les voyelles antérieures que l'accent prolonge à l'excès : les finales *é*, *í*, s'achèvent en *y* ; *cé* en *ów*, *è* se segmente en *èè* dans toute la vallée de la Grande Sauldre : belle > bèèl, et même assiette > asyèèt. Les articulations indécises comme le *d* mouillé sont réduites ou évitées : dehors > ðòr et dyòr, puis gyòr sur la zone du zéro ; de même guère > gyé, mais dyéz sur la zone du *z* ; glaïeul > yaküb à Neuvy, mais dyagü à Sens. Le signe graphique ne doit pas cacher au phonéticien la marche et la direction de l'effort : les

articulations de force moyenne comme les semi-voyelles, les fricatives, sont avons-nous dit, des rhéostats qui retardent l'influx ; elles se laissent traverser plus ou moins par les éléments dominants sous les aspects variés du timbre, de l'intensité, de la hauteur musicale, attestant ainsi la solidarité des parties et de l'ensemble.

Les aires actuelles du *z* et du *zéro* sont généralement recouvertes par les aires secondaires suivantes :

- | | |
|---------------------|--|
| <i>Aire du z.</i> | $\left\{ \begin{array}{l} a. s \text{ et } z > z \text{ intervocalique et final ;} \\ b. j > h \text{ aspirée sonore: } ch > \hat{c} \text{ sourd entre voyelles} \\ \text{de préférence ;} \\ c. \text{ cons + r aux finales du conditionnel, du futur } > \\ \text{cons double ;} \\ d. di > \underline{d} \text{ ou } dy + \text{ voyelle, ou gy, initiale et inter-} \\ \text{vocalique.} \end{array} \right.$ |
| <i>Aire du zéro</i> | $\left\{ \begin{array}{l} a, s \text{ et } z > \text{zéro intervocalique et final ;} \\ b. j \text{ et } ch > j \text{ et } ch \text{ sans aspiration ;} \\ c. \text{ cons + en finale de futur et conditionnel } > \text{ cons} \\ \text{+ r sans changement ;} \\ d. di > \underline{g} \text{ ou } gy + \text{ voyelle } = \text{ initiale et intervoca-} \\ \text{lique.} \end{array} \right.$ |

La comparaison des aires superposées et juxtaposées nous confirme dans l'opinion que le *j* et l'*r* des groupes cons + *r* aux finales du futur et du conditionnel, dans la zone du *zéro*, ont été réintroduites sous l'influence du français... Dans le moment même où l'évolution était à son terme extrême, l'organe recouvrait de l'énergie ; ainsi en fut-il du parler de Cellefrouin : « L'évolution a une fin qui est marquée par ce fait, que le son sur lequel elle porte redevient prononçable et peut être emprunté. » (*Modifications*, p. 351.) Mais nous n'avons encore rencontré ni témoins ni témoignages de cet état ancien qui reste théoriquement vraisemblable, non pas nécessaire, tant l'ingéniosité de l'organisme est grande !

Grâce au relevé géographique et généalogique des étapes de l'*r* dans ses positions diverses, il est possible également de reconstituer les étapes du syllabisme ancien dans les mots, et de rétablir le mot lui-même sur le vu et le plan de ses restes. Sans doute le parler du Haut Berry est constitué d'éléments primitifs latins ; mais leur aspect original est depuis longtemps effacé et oublié, surtout aux points où la soudure

articulatoire était faible et exposée : là où la vibrante *r*, *s* latine, constituait justement la soudure (aux finales et à l'intérieur entre voyelles) il faut s'attendre à une brisure et à un écroulement du syllabisme qui fait perdre de vue la forme primitive. Comment reconnaître le mot sous sa figure nouvelle sinon en reconstituant son armature et en réajustant ses éléments disjoints ? A qui peut ressaisir le fil conducteur, l'opération offre peu de risques. Nous avons essayé de rattacher à leurs ancêtres oubliés les mots suivants usités dans le Sancerrois :

a) *Sont dues à la chute de r intervocalique les formes :*

kléë et kläzë	issues de	clairin, petite clochette aplatie
floëë	—	fleurins, fleurettes de fourrage vert
jyoné et jizoné	—	gironnée, contenu du giron
vyé et vië	—	virée des chiens autour des bestiaux
gyée et gyëze	—	guéret
mté	—	métairie
alyüo et aluzyo	—	loriot
poyé et pwezye	—	poirier
küët et küzèt	—	curette, petit couteau de poche
tée	—	taré : gâté ou mois
pàkyèt	—	pâquerettes : fleurs de Pâques
tîwe et tîzwe	—	tiroir (seau à traire = tirer)

La forme lyèt est généralement rattachée à layette de ligetta, avec le sens de tiroir.

b) *Sont dues à la chute de r en finale les formes :*

afé et aféz	issue de	affaire
kü et küz	—	cure
plè et plèi	—	plaire et plaisir
kré	—	croire ; même forme que cruche de grès
brüvé	—	bruères et bruyère, ainsi que
etc...		brouillards

c) *Sont dues à la chute de z intervocalique et final les formes :*

bwèt	issue de	busette, petite buse, oiseau de jardin
esò et esò	—	chezaux
s'déule	—	se désoler
ciyé	—	panier à fromages ou chésière (<i>casea-</i>
jiye ou jigye	—	gésier [ria ?]
jiât ou jizât	—	gisante, femme en couches

fui	issue de	fusil
fwéõ	—	foison
faë et fë, faè et fè	—	faisaient et faisais
kõe	—	causer au sens de parler
sèi et sèi	—	saisir et saisie
tíõ	—	tison
pwéar	—	puisard
wéar, l ^w éárd	—	lézard et luzerne
uaj	—	usages : bois communaux
düi	—	douzil
rué	—	rosée
kâimã et kamã, etc...	—	quasiment

Les retardataires et les intrus sont aussi reconnaissables parmi les formes aberrantes. La Cro Pae et Paze pour la Croix-Paré ; la sòd et la sòr pour la Sauldre, dont la forme pourrait tenir de Salëra, issue elle-même de Salar¹, truite, d'où le nom très justifié de « Truitière » donné à la rivière et à son affluent, la Salercine. La forme Saldria (1220) paraît être du français latinisé au moyen âge, avec le *d* épenthétique normal des groupes *lr*, *nr* (voudra, gendre). Il existe en Charente-Inférieure la rivière de la Seudre. La Vòví, ruisseau de Ménétou, est pour Vauvise ou Vauvire ; la Vauvirette eût plutôt donné vòvièt que Vauvrette², etc... Ainsi l'étymologie peut tirer parti des renseignements basés sur la phonétique et son histoire ; de même les patoisans scrupuleux se garderont de reconstituer des formes bâtarde comme : droit pour dre, frère pour fré, cuivr pour k^wiv, manière pour mané, grenier pour gerne, pouér pour pwé, etc... Ils se convaincront que le vocabulaire, la phonétique et la grammaire du parler local sont aussi réguliers et aussi exigeants que ceux d'une langue classique. De tous les illettrés de notre connaissance, qui tiennent seulement leur langage de l'oreille, aucun ne nous a paru se tromper ou simplement hésiter sur ses mots et sa grammaire ; à vrai dire nous ne sommes exposés à mal écrire ou parler qu'une langue qui n'est pas la nôtre de naissance. Le français classique n'est pas pour un Berrichon sa langue maternelle,

1. Cf. Vendryès, *Effets de l'Intensité initiale*, p. 293 et 305. L'auteur range la forme *Salar* parmi les mots étrangers que les Latins ont introduits dans leur langue.

2. L'orthographe officielle a pu maintenir la forme originale.

d'où la nécessité de se familiariser avec lui, pendant de longues années, pour le parler correctement, sons, mots et grammaire.

4° Le *particularisme dialectal* peut n'être pas ancien. Nous avons essayé de montrer à la suite de quels antécédents le parler du Haut Berry s'est à partir du xvii^e siècle régionalisé et soustrait aux influences qui, depuis lors, ont transformé la phonétique du français, et rétabli la vibrante dans la plupart des positions faibles. Ce sont, avons-nous dit, les conditions politiques qui, en faisant de la cour et de Paris un centre d'attraction puissant et recherché, ont laissé la province aller à sa guise en tout ce qui n'était pas administratif. En perdant l'autonomie politique, celle-ci accroissait par compensation son autonomie morale et sociale : l'abandon croissant de la campagne par les nobles et les seigneurs, la rareté des communications, la localisation du commerce et des relations, devaient rendre de l'importance aux frontières physiques et favoriser le diachronisme des évolutions phonétiques régionales. Par contre-coup s'affirmèrent les divergences avec le français ; le régionalisme phonétique du Haut Berry s'est ainsi constitué depuis un peu plus de deux siècles. M. P. Meyer a noté le fait en 1899 (*Romania*, XXVIII, p. 141) ; il considérait en effet que « la plupart des faits qui distinguent entre eux les patois d'une même région ne sont pas plus anciens que la fin du moyen âge ; que certains même sont beaucoup plus récents ».

5° Il paraît difficile d'admettre dans son sens absolu le principe que « chaque génération nouvelle acquiert son langage par la voie auditive » : les transformations de l'*r* roulée en *r* semi-roulée et grasseyée étant congénitales *s'imposent à l'audition* au lieu d'en dépendre. Il semble bien que l'oreille ne soit qu'un témoin, d'ailleurs peu renseigné quand il s'agit de stades d'évolution assez rapprochés ; nous savons que si elle perçoit le grasseyement elle est insensible à la forme adoucie du roulement lui-même.

Avertie par les instruments, elle réussit difficilement à saisir les nuances. Ainsi pensons-nous que l'audition est sans influence sur une évolution normale : elle s'accommode aux formes nouvelles sans s'en douter, et ne sait dénoncer que les formes trop différenciées.

6° L'enquête présente nous avertit enfin que limiter ses recherches à *une seule localité* ou à une région trop étroite n'est pas prudent. Si le phonétisme observé est homogène ou paraît l'être, il est peu représentatif ; s'il est hétérogène, on risque de se tromper sur la valeur des influences aux prises et leur direction. Il est bon de connaître les formes

régionales pour juger des formes locales. Celles du bassin de la Loire, quant à la vibrante *r*, nous ont permis de restreindre à leurs justes proportions les zones en présence dans la vallée de la Grande Sauldre, et de découvrir le sens de la lutte comme d'en prévoir l'issue : le sort de la région est un jour ou l'autre celui de la province.

C'est ainsi que, au sein de la variété, s'entretient un courant d'unification qui emprunte toutes les voies de pénétration disponibles ; par son langage l'homme n'est pas plus isolé que sa région. Le lien phonétique est sans doute celui qui relie le plus étroitement les êtres humains et qui donne à l'individu ses titres de famille les plus authentiques. En ne livrant pas la parole à l'arbitraire des hommes, le Créateur conserve à l'individu une personnalité, à la société un trait d'union naturel ; leur parler distingue les hommes et les réunit.

A. M.

Vu, le 6 janvier 1925 :
Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,
 F. BRUNOT.

Vu et permis d'imprimer :
Le Recteur
de l'Académie de Paris,
 P. APPELL.

LISTE DES AUTEURS CITÉS

I. — PHONÉTIQUE EXPÉRIMENTALE.

- L'Abbé Rousselot* : Principes de Phonétique expérimentale, 1897-1908. — Modifications phonétiques du langage dans le patois d'une famille de Cellefrouin, 1891. — Revue des Patois gallo-romans, *passim*. — La Parole, *passim*. — Revue de Phonétique, *passim*.
J. Chlumsky : Revue de Phonétique, I, 1, p. 33, « Une variété peu connue de *r* linguale en tchèque ».
G. Millardet : Revue de Phonétique, I, 4, « Insertions de consonnes en suédois moderne ».
Zwardemaker : « Le registre de l'*r* » (Archives néerlandaises des sciences exactes et naturelles), série II, t. II, p. 8.
J. Barker : Modern Philology, nov. 1916.

II. — PHILOGIE ET LINGUISTIQUE.

- Le comte Jaubert* : Glossaire du Centre, 1842, 45, 64.
Talbert : Dialecte blaisois, 1874.
P. Martellièrre : Glossaire du Vendômois, 1893.
A. Thibault : Glossaire du Pays blaisois, 1893.
Abbé Meunier : Parler de Chaulgnes, 1912.
H. Tivier : Etude sur le « Mystère du siège d'Orléans », 1868.
Edmont-Gilliéron : Atlas linguistique de la France.
Rosset : Dix Conférences en patois (1649-1660)-1911.
Ch. Nisard : Etude sur le langage populaire ou patois de Paris et de sa banlieue, 1872.
G. Millardet : Linguistique et Dialectologie romanes, 1923.
Meyer-Lübke : Grammaire des Langues romanes, 1890.
Abbé Rabiet : « Le patois de Bourberain » (Côte-d'Or). Revue des Patois gallo-romans, 1890.
Thurot : Histoire de la Prononciation française, 1881.
Grégoire : Les Vices de la Parole, 1908.
Cordemoy : Discours physique de la parole, 1668.
Alex. Bell : The sound of *r*, 1896.
Vendryès : Les effets de l'intensité initiale, 1902.
Maurice Grammont : Traité pratique de la Prononciation française, 1922.
P. Passy : « Patois de Sainte-Jamme » Revue des Patois gallo-romans, 1891.
J.-B. Roche : Entretiens sur l'Orthographe française, 1777.
G. Paris : « L'évolution de *s* » (Romania, XV, p. 614).
A. Thomas : Romania, VI, p. 261.
P. Meyer : Romania, IV, p. 184, XXVIII, 1899.
G. Tory : Champfleury, 1529.

III. — HISTOIRE.

- L. Raynal* : Histoire du Berry, 1845-46 (XII livres).
Th. de la Thomassière : Histoire du Berry, 1687.
H. Boyer : Monographie de la tour de Vèvre, 1878.
Gemalhing : « Monographie de l'abbaye de Saint-Satur ». Compte rendu des travaux de la Société de Berry, 1866.
Abbé Duplaix : Mémorial de la paroisse et commune de Clémont, 1905.
A. Mellot : « Histoire de Léré et de ses environs », Journal de Sancerre.
J. de Boismarmin : Chartrier de la châtellenie de Beaujeu, 1905.

IV. — PHYSIOLOGIE.

- Abbé Rousselot* : Principes, Parole, etc...
P. Bonnier : La Voix, 1921.
Morat et Doyon : Traité de Physiologie.
-

TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
PLAN GÉNÉRAL.	3 à 7
INTRODUCTION GÉNÉRALE.	1 et 2
PREMIÈRE PARTIE. — Définition de <i>r</i> régionale.	9 à 114
I. — <i>Introduction historique : r avant 1850</i>	9
<i>L'r du Haut Berry de 1850 à nos jours</i>	15
<i>Procédés d'investigation</i>	15 et 16
<i>Eléments acoustiques</i>	16 à 22
<i>r roulée</i>	17
<i>r grasseyée.</i>	19
<i>r grasseyée spirante.</i>	20
II. — <i>Eléments physiologiques.</i>	22 à 34
<i>r roulée</i>	22
<i>r grasseyée</i>	31
III. — <i>Eléments physiques</i>	34 à 114
<i>R roulée : sujets enquêtés</i>	34
<i>Procédés de mesure.</i>	35
<i>Position forte (initiale)</i>	41
<i>R grasseyée : position forte (initiale)</i>	56
IV. — <i>Eléments physiques (suite)</i>	65
<i>R roulée : position forte (devant consonne)</i>	65
<i>R grasseyée : position forte (devant consonne)</i>	72
V. — <i>Eléments physiques (suite)</i>	
<i>R roulée : position forte (après consonne)</i>	78
<i>R grasseyée : position forte (après consonne)</i>	90
<i>Conclusion</i>	93
VI. — <i>Eléments physiques (suite)</i>	94
<i>R roulée : positions faibles</i>	94
1 ^o <i>R finale.</i>	94
2 ^o <i>R intervocalique.</i>	102
<i>R grasseyée : positions faibles</i>	106
1 ^o <i>R finale</i>	106
2 ^o <i>R intervocalique.</i>	106
<i>Conclusion générale</i>	109

	PAGES
DEUXIÈME PARTIE. — Evolution de <i>r</i> régionale	115 à 184
Objet et plan	115
I. — R roulée aux positions fortes	116
1 ^o Initiale + voyelle	116
2 ^o <i>r</i> + consonne	119
3 ^o <i>r</i> après consonne	123
II. — R roulée aux positions fortes (suite)	123 et 124
<i>r</i> après consonne	126
Substitution de groupes	127
Conditions de la substitution	127
Explication des faits	127
(Cons + re + cons > cons + er + cons)	131
(Cons + ri + voy > cons + er + y)	135
III. — R roulée aux positions faibles	137
Répartition : 1 ^o Intervocalique (zones diverses)	137
2 ^o Finale	141
3 ^o Délimitation des zones	147
4 ^o Enquête personnelle	153
IV. — R aux positions faibles (suite)	154 à 160
Conditions : 1 ^o Raisons des concordances	160 à 169
2 ^o Raisons de divergences	170
V. — R Apparition et développement de <i>r</i> grasseyée	171
1 ^o Conditions	172
2 ^o Recherches. Explication proposée	176
VI. — Conclusion générale	177
1 ^o Evolution locale de <i>r</i>	179
2 ^o Processus de l'évolution	181
3 ^o Limites de l'évolution	183
4 ^o Restitutions étymologiques	183
5 ^o Le rôle de l'audition	183
6 ^o Extension territoriale	185
LISTE DES AUTEURS CITÉS	185

LIBRAIRIE PHILOSOPHIQUE J. VRIN

6, Place de la Sorbonne, PARIS

R. C. Seine 39 240

EXTRAIT DU CATALOGUE GÉNÉRAL

- BONNARD (J.) et SALMON. — **Grammaire sommaire de l'Ancien français** avec un essai sur la prononciation du IX^e au XIV^e siècle, Paris, 1904. 5 »
- BOUCHER (Léon). — **Tableau de la littérature anglaise**, un volume in-8° illustré. 5 »
- DROUIN (E.-A.). — **Dictionnaire comparé des langues française, italienne, espagnole, latine, allemande, anglaise, grecque, hébraïque et arabe**, 1 volume in-8°. 10 »
- DU BELLAY (Joachim). — **La Deffence et Illustration de la langue françoise**, avec une introduction et des notes par Em. PERSON, 2^e édition, 1892, 1 volume in-8°. 7 50
- FRANK (Félix) et CHENEVIÈRE (Adolphe). — **Lexique de la langue de Bonaventure des Périers**, 1888, 1 volume in-8°. . . . 15 »
- GAIDOZ (H.) et SÉBILLOT (Paul). — **La France merveilleuse et légendaire: Le blason populaire de la France**, 1884, 1 vol in-18 7 »
- GEBHART (Emile). — **Etudes méridionales: La Renaissance italienne et la philosophie de l'histoire**, 2^e édition, 1920, 1 volume in-18. . 7 »
- PARIS (Gaston). — **Le haut enseignement historique et philologique en France**, un volume in-16. 2 »
- PERSON (L.). — **Histoire du Venceslas de Rotrou**, suivie de notes critiques et biographiques, 1882, 1 volume in-12. 5 »
- PETIT DE JULLEVILLE (L.). — **Répertoire du théâtre comique en France au moyen âge**, sur papier vélin du Marais. . . 40 »
- **La comédie et les mœurs en France au moyen âge**, 1 volume in-18. 9 »
- **Les comédiens en France au moyen âge**, 1 volume in-18. 9 »
- PILASTRE (E.). — **Lexique sommaire de la langue du duc de Saint-Simon**, 1 volume in-8°. 5 »
- THIEME (Hugo). — **La Littérature française du XIX^e siècle**, 1 volume in-8°. 5 »
- VILLEY (Pierre). — **L'influence de Montaigne sur les idées pédagogiques de Locke et de Rousseau**, 1 volume in-16. . 12 »